FÉVRIER 2024
NUMÉRO 159

Rolling Stone

FRANCE

PRÉSIDENTIELLE AMÉRICAINE

Élection sous
HAUTE TENSION

SENSATION
The Last Dinner Party
Les frondeuses

IDLES
Burning Men

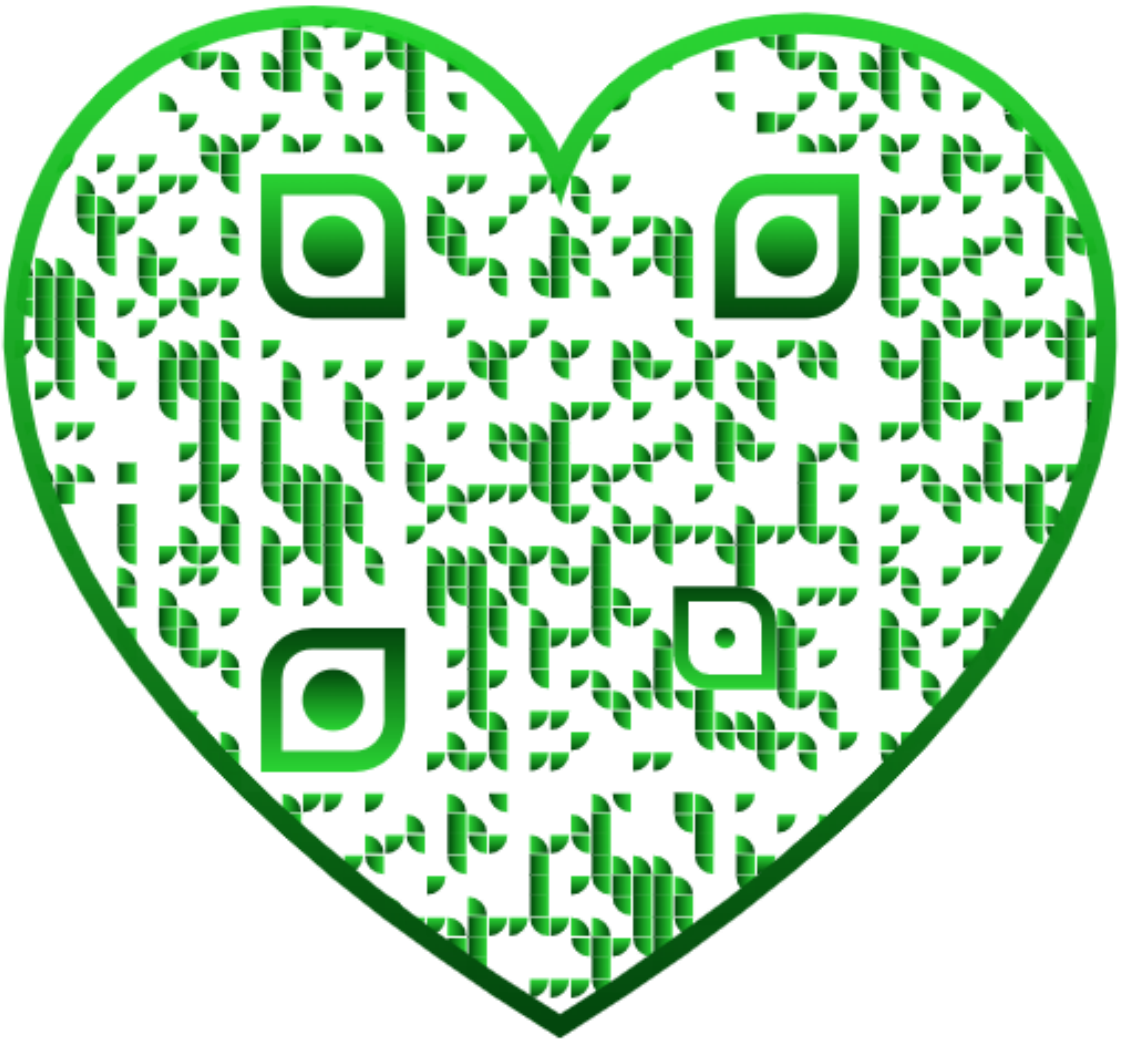
RENCONTRE
JEAN SOLÉ
Le collectionneur

ENQUÊTE
OLIVER ANTHONY
Le countryman du peuple?

ROLLING STONE INTERVIEW
GREEN DAY
American paranoïa

SOUL REBEL
BOB MARLEY
Au cœur d'une révolution musicale

+
Nicolas Richard
Delgres
Depeche Mode
Jim Croce



MID&M+ 24

LE FORUM DES DÉCIDEURS QUI FONT AVANCER L'INDUSTRIE MUSICALE

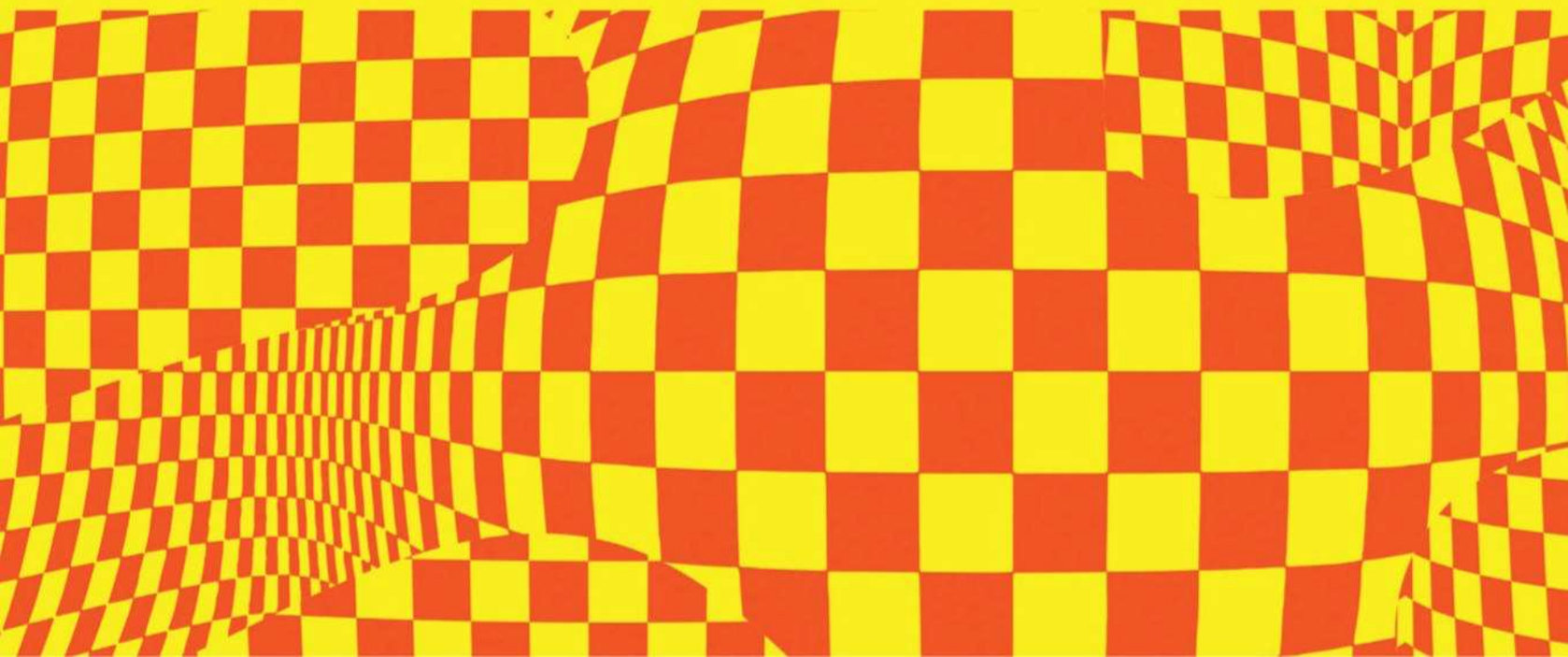
PANELS DE DISCUSSION, MASTERCLASSES, ATELIERS
BUSINESS CLUB, NETWORKING
CONCERTS, EXPERIENCES, AFTERSHOWS

24 + 25 + 26 + 27
JANUARY 2024
MIDEM.COM

MUSIC
POWERED
BY COMMUNITIES

PALAIS
DES FESTIVALS
CANNES (06)

CANNES COTE D'AZUR
PALAIS DES FESTIVALS ET DES CONGRÈS CANNES
HOPSCOTCH
PIANITY
all over
PANDA EVENTS



Sommaire

NUMÉRO 159
FÉVRIER 2024

56

CharlÉlie Couture

Le poète et chanteur lorrain vient de sortir son 26e album solo et poursuit une carrière à l'éclectisme détonnant, entre musique, arts plastiques et écriture.

Par Éric Delon

16

The Last Dinner Party

Le combo féminin fête son arrivée sur la scène avec la sortie d'un premier album, *Prelude to Ecstasy*, aussi soigné que pertinent. Interview.

Par Mathieu David

32

Oliver Anthony

Sa chanson virale sur des politiciens cupides et une nation défaillante l'a propulsé au sommet. Mais que représente vraiment ce chanteur country atypique?

Par David Browne

PHOTO DE **JOHN SHEARER**

Sommaire

11 Delgres

Avec son troisième album, le trio compte bien s'ouvrir de nouvelles perspectives, tout en restant fidèle à son ADN.
Par XAVIER BONNET

Le Mix

Q&R
14 **Nora Felder**
Superviseure musicale de séries et de films à Hollywood, elle fait (re)découvrir un métier.
Par BELKACEM BAHLOULI

INTERVIEW
20 **Idles**
Le groupe de Bristol continue de surprendre et de séduire avec *Tangk*, un nouvel album au titre énigmatique.
Par MATHIEU DAVID

RS PRO
26 **Midem+ 2024**
Les professionnels de l'industrie travaillent sur les perspectives d'un secteur en pleine mutation.
Par PIERRE-MARIE DUFOUR

Magazine

PRÉSIDENTIELLE AMÉRICAINE
38 **Vol organisé en 2024**
Le nouvel ennemi de Trump en cette année d'élection présidentielle aux États-Unis ? Une association contre la fraude électorale.
Par ADAM RAWNSLEY ET ASAWIN SUEBSAENG

PORTRAIT
44 **Jean Solé**
Hyperactif, touche-à-tout nostalgique, il est l'un des derniers représentants de la BD pour adultes des années 1970-1980, décomplexée et avant-gardiste. Un obsessionnel du dessin qui, à 75 ans, de *Pilote* à *Métal hurlant*, de *L'Écho des savanes* à *Fluide glacial*, continue de nourrir une hydre débridée et éclectique.
Par LORAINE ADAM

Rubriques

Éditorial 7
Playlist 10

Guide

Musique

GREEN DAY
50 **Vert et mûr**
Le trio jongle entre passé et présent, pour faire une nouvelle fois mouche.
Par XAVIER BONNET

TRÉSOR ENTERRÉ
82 **Jim Croce**
Disparu en 1973, alors qu'il commençait à se faire un nom, il est devenu l'une des figures iconiques du folk rock.
Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE
84 **Angie**
Trop sucré ou trop salace selon les goûts, le single des Stones, enregistré en Jamaïque, deviendra leur seconde ballade la plus appréciée.
Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Black Velvet**
Koren Shadmi retrace l'histoire du Velvet Underground.
Par LORAINE ADAM

Livres

92 **Colum McCann**
L'écrivain prête sa plume à la mère du premier otage américain tué par Daech.
Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Black Thought**
Le MC des Roots nous parle de ses mémoires, de l'art et de la perte.
Par S. VOZICK LEVINSON

En couverture

Bob Marley par **Ebet Roberts**
Green Day par **Emmie America**

© JOSIC JEGU

29ème édition
15>24 MARS 2024
BEAUVAIS

BENJAMIN BIOLAY
KEZIAH JONES
FFF

JALEN NGONDA
HOWLIN'JAWS
ELECTRIC LADY LAND
LOVESICK TRIO
LADIES BALLBREAKER
THE CINELLI BROTHERS
XANDER & THE PEACE PIRATES
THE JAMES OLIVER BAND

LE BLUES AUTOUR DU ZINC

www.zincblues.com

PEUGEOT ABCIS · FRANCE BOISSONS · ALLIANCE SYSTEME BUREAUTIQUE · Pôle Claire Communication · Polyservice Imprimeur · Soul Bag · Rolling Stone · maladrerie saint lazare · Théâtre de Beauvais Pays d'Oise · CA Brie Picardie · CNM · Région Hauts-de-France · oise le département · Agglo. Beauvaisis · Beauvais

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTRICE-GRAPHISTE **Ophélie Lebehot**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : **DRISS ABDI, LORAINE ADAM, HÉLOISE ADDAMS, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, MATHIEU DAVID, ÉRIC DELON, RENAUD DÉLY, BERTRAND DEVEAUD, PIERRE-MARIE DUFOUR, ALAIN FRÉTET, ALAIN GOUVRION, FRANÇOIS GUILLAUME, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLEST, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, DENIS ROULLEAU, GUILLAUME SIMON, SILVÈRE VINCENT, FRANCIS ZÉGUT.**

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ
PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE **sales@rollingstone.fr**
PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS **M.I.N.T/Fabrice Régy**
FABRICE@MINT-REGIE.COM
01 43 65 19 56

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres**
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. **04 88 15 12 41**

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE.
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements
OFFRE VALABLE JUSQU'AU 29 FEVRIER 2024, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
SERVICE CLIENT : RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETIN PAGE 31
1 AN PAPIER SEUL : 69 € - 1 AN MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 118,90 €
1 AN PAPIER + NUMÉRIQUE (MENSUEL + HEBDO) : 158,90 €

RS International Masthead

Penske Media Corporation (PMC)
CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
CHIEF OPERATING OFFICER **George Grobar**
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET **Debashish Ghosh**
ASSOCIATE VICE PRESIDENT-INTERNATIONAL MARKETS **Gurjeet Chima**
ASSOCIATE DIRECTOR INTERNATIONAL BRAND & PARTNERSHIP OPERATION **Francesca Lawrence**
INTERNATIONAL BRAND PARTNERSHIPS **Emma Wagner**

Rolling Stone Headquarters
CHIEF EXECUTIVE OFFICER **Gus Wenner**
EDITOR IN CHIEF **Noah Shachtman**
DIGITAL DIRECTOR **Lisa Tozzi**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY CREATIVE DIRECTOR **Emma Reeves**
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS **Brian Szejka**
ASSOCIATE PUBLISHER **Jessica Grill**

Jann S. Wenner
FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

ROLLING STONE FRANCE IS PUBLISHED BY RS FRANCE SAS UNDER LICENSE FROM ROLLING STONE LICENSING, LLC, AN AFFILIATE OF PENSKE MEDIA CORPORATION. ROLLING STONE ® AND © 2024 ROLLING STONE, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

ROLLING STONE N° 159 – MENSUEL, NUMÉRO DE FÉVRIER 2024. ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1 000 EUROS. RCS PARIS 878 718 436. SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION : 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS. TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : PREMIER TRIMESTRE 2024. DIFFUSION : MLP. NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0128 D 82240. ISSN : 1764-1071. 26914. LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS, ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION.

© 2024/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.
ORIGINE DU PAPIER : FINLANDE
CE PAPIER : 100 % PEFC
IMPACT SUR L'EAU (P TOT) : 0,002 KG/TONNE

Édito

"J'assume mes vingt-six albums, qui sont autant de paliers qui construisent ma tour artistique, même si je ne réécrirais pas telle ou telle chanson ou modifierais la production de telle ou telle autre."
CHARLÉLIE COUTURE

Par BELKACEM BAHLOULI

2024 ?

LE PROGRAMME va être chargé cette année, avec notamment l'arrivée massive de l'intelligence artificielle dans tous les compartiments de nos vies, que ce soit sur un plan personnel ou professionnel, de la "dictée magique" qui anticipe le texte des SMS aux divers communiqués générés par un algorithme, ou encore le boulevard ouvert aux faussaires en tous genres qui arriveront à générer aussi bien un album de Led Zeppelin qu'un texte de Leonard Cohen ou un roman de Proust inédit. Les concepteurs de logiciels qui serviront à détecter les plagiats vont faire fortune ! Mais 2024, qui a débuté sur fond de conflits, sera aussi une année décisive pour les festivals qui doivent se tenir en France en même temps que les Jeux olympiques, lesquels vont requérir la quasi-totalité des forces de l'ordre du pays, risquant de laisser les amateurs de musique, quelle qu'elle soit, sur leur faim.

Les discussions vont aller bon train entre la préfecture de Paris, les préfets en région et les ministères de la Culture et de l'Intérieur. Autrement dit, les annulations préfectorales risquent de faire des ravages dans un secteur à peine remis du Covid et qui a connu l'an dernier une casse sans précédent. Les mastodontes resteront, en adaptant de plus en plus leur programmation pour optimiser les ventes de billets ; quand les rendez-vous très spécifiques, atypiques même, risquent, eux, d'être mis sur la touche ou en pause forcée.

Pourtant, les affiches qui commencent à être dévoilées ont, pour certaines, vraiment de la gueule, et il y en a pour tous les goûts. Reste que les inconditionnels du rock vont de plus en plus se retrouver isolés dans des festivals où des artistes de variété côtoient des rockers ésotériques. Et comme on a pu le constater de visu l'an dernier, des pop-rappers-stars en tête d'affiche ne permettent pas de remplir la petite fosse d'un folkeux ou d'un rocker, voire d'un artiste electro ou techno programmé à 18 heures. Et malgré la présence sur le site de dizaine de milliers d'amateurs de musique, personne ne s'était donné la peine d'aller découvrir ces "groupes de l'après-midi". C'est d'autant plus dommage car, au final, le seul vrai but d'un festival consistait à découvrir des artistes émergents aux côtés des superstars. *"Times they are a-changin'"* chantait Dylan. Il avait vu juste.

Bonne année et meilleurs vœux pour 2024.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS !

Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

HORS-SÉRIE

Nos hors-séries en boutique !

Le succès aidant, nos trois hors-séries de l'an dernier sont toujours disponibles dans notre boutique, accessible 24 heures sur 24 sur rollingstone.fr.
Nos numéros spéciaux consacrés à Bruce Springsteen, Depeche Mode et Mick Jagger figurent désormais sur une page dédiée, directement accessible à partir de notre homepage, parallèlement à nos anciens numéros.
Quant à notre magazine hebdomadaire, après une courte pause durant les congés de fin d'année, il est revenu le 12 janvier dernier et vous le trouverez également sur le site.

Grand Angle

Dans la maison familiale de Nenagh, Tipperary, Irlande, en 1997. Les parents de Shane MacGowan sont retournés en Irlande en 1988, après avoir passé trente ans en Angleterre, où Shane est né et a grandi.

Shane MacGowan

1957-2023

PAR BIRGIT FUSS

Une mort presque annoncée. Le 30 novembre, à 3 h 30 du matin, Shane MacGowan s'est éteint et avec lui les glorieuses années punk. Le chanteur des Pogues venait de sortir de l'hôpital après y avoir été soigné pendant quelques mois. Certains diront que Shane a payé le prix de plusieurs décennies d'abus ; depuis 2015, il se déplaçait en fauteuil roulant après une fracture du bassin. Loin de là, il a vécu comme il l'a toujours voulu. Artiste écorché vif, auteur de très haut niveau – Springsteen, qui lui avait rendu visite au printemps dernier lors de l'étape dublinoise de sa tournée 2023, a dit de lui : *"Dans cent ans, on en parlera encore" –,* Shane n'était pas du genre à s'apitoyer sur son sort. Reste sa musique et l'image d'un personnage hors du commun. Et son immortel "Fairytale of New York", sorti il y a trente-six ans, est redevenu numéro 1 des ventes en Angleterre. Un titre magnifique, qui sera repris par Glen Hansard lors des obsèques du chanteur, à Dublin, où la ville à l'arrêt complet a rendu hommage à l'enfant du pays en se massant sur le trajet du corbillard noir tiré par deux chevaux, drapeau de la verte Érin recouvrant le cercueil en osier. Une cérémonie hors norme tant MacGowan était populaire sur sa terre d'origine.

Né un 25 décembre, en 1957, dans le Kent, il a appris à aimer les chansons folkloriques traditionnelles que l'on chantait dans sa famille dès son enfance. Il paraît qu'à l'époque, a-t-il raconté, on lui donnait déjà de la Guinness pour l'aider à s'endormir. Et si ses premiers exploits seront immortalisés dans le *NME,* en 1976, blessé à l'oreille lors d'un concert sauvage, avec le sous-titre suivant : *"Cannibalisme lors d'un concert des Clash"*, bien d'autres suivront. Il se fait brièvement appeler Shane O'Hooligan et fonde un groupe punk appelé Nipple Erectors (dont Paul Weller produira la démo). En 1981, il fonde The Pogues. Le reste appartient à l'histoire. Trois ans plus tard, sort un premier album, *Red Roses for Me*, une œuvre originale sur laquelle MacGowan associe trad et punk de manière totalement inédite. Le deuxième opus, *Rum Sodomy & the Lash* (1986), produit par Elvis Costello, contiendra notamment "A Pair of Brown Eyes", tout comme le traditionnel "Dirty Old Town".

Le carton phénoménal, plus grand succès des Pogues remonte à 1987, et c'est justement "Fairytale of New York", avec la chanteuse Kirsty MacColl – une chanson de Noël dans laquelle un couple s'insulte violemment et espère ne pas devoir passer d'autres fêtes ensemble. Depuis, le morceau a figuré dix-neuf fois dans le top 20 britannique, où il est devenu la chanson de Noël la plus jouée du XXIe siècle. Rien que ça. L'album qui l'accompagne, *If I Should Fall from Grace with God*, en 1988, confirmera le succès. La même année, McGowan a contracté une grave hépatite et on lui a signifié qu'il ne vivrait pas longtemps s'il n'arrêtait pas de boire de l'alcool. En 1991, son groupe l'a renvoyé pendant sa tournée japonaise parce qu'il ne pouvait presque plus monter sur scène… MacGowan a alors enregistré deux albums avec un collectif de remplacement, les Popes – "The Crock of Gold", en 1997, restera son dernier enregistrement.

En 2001, les Pogues se sont reformés et ont donné des concerts à plusieurs reprises, jusqu'à ce que cela ne fonctionne plus, en 2014. Ensuite, MacGowan a travaillé sur un album de reprises et de morceaux du groupe irlandais, Cronin. Dans une interview accordée au *Guardian,* en 2022, le chanteur déclarait : *"Bien sûr que j'aime la vie!"*

Shane MacGowan avait reçu *Rolling Stone,* chez lui, à Dublin, l'été dernier. Cette rencontre figure dans notre numéro 156, daté octobre 2023, un reportage exclusif et poignant signé Alexandre Piletitch.

PHOTOGRAPHIE DE **MARTYN GOODACRE** |

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Gossip
"Crazy Again"
(Sony)
Plaisir fou de retrouver la folie douce de Gossip. Tout en guitares aériennes, "Crazy Again" est, toutefois en apparence, moins déluré que le Gossip des années 2010. Mais la voix angélique de Beth Ditto cache bien son jeu pour annoncer le retour des rock'n'roller motherfuckers toujours aussi frappadingues.

2. Iggy Pop
"Personal Jesus"
(Deutsche Grammophon/ Universal)
Difficile de passer après Johnny Cash, qui a fait de "Personal Jesus" la chanson de rédemption ultime. Malgré tout, le grand producteur des 80's, Trevor Horn, a vu juste quand il a proposé à Iggy Pop de reprendre le classique de Depeche Mode. Un hit taillé sur mesure pour cette voix bénie des dieux du rock'n'roll.

3. Jesper Lindell
"One of These Rainy Days"
(Brunnsvik Sounds)
Après avoir survécu à bien des problèmes de santé pendant la pandémie, le Suédois revient comme le soleil après la pluie. "One of These Rainy Days" est une lueur d'espoir dans un ciel encombré. Son amour pour The Band en fait le digne représentant de l'americana sans frontières.

4. The Jesus & Mary Chain
"Jamcod" (Fuzz Club)
The Jesus & Mary Chain est un petit miracle de longévité. Bientôt quarante ans de bruits et d'effets larsen sans rien perdre de leur créativité indie rock. En ajoutant des éléments à base d'électronique, "Jamcod" est la preuve que Jim et William Reid, les frères les plus bruyants de Glasgow, sont toujours dans le coup en 2024.

5. Foy Vance feat. Ed Sheeran
"Guiding Light"
(Gingerbread Man)
Avec son look à la Peaky Blinders, Foy Vance a une fière allure typiquement irlandaise. Sa voix et sa musique vont de pair, dans le registre émotionnel à fleur de peau. Épaulé par ses protecteurs, Ed Sheeran, Elton John et Keith Urban, le moustachu marque les dix ans de "Guiding Light", sa chanson emblématique.

6. The Lemonheads
"Fear of Living" (Fire)
Doux à l'intérieur, aigre à l'extérieur, The Lemonheads a gardé son goût pour la pop bubble-gum aigre-douce. "Fear of Living" marque le retour d'Evan Dando, seul rescapé du groupe de rock alternatif de Boston des 90's. Toujours aussi acide, il chante le parcours d'une vie tumultueuse sur un riff de guitare barbelée.

7. Johnny Montreuil feat. Bazbaz
"Ses amours"
(Autoproduit)
Le désir physique est palpable dans "Ses amours", une machine infernale lancée à toute blinde pour faire sauter les ressorts du plumard. Sauvagement rockabilly sans prendre des pincettes nostalgiques, Johnny Montreuil frappe fort, produit par Jean Lamoot, le réalisateur des grandes fantaisies du rock français.

8. Bernard Allison
"Serious" (Ruf)
Élevé dans la chaleureuse maison du blues, Bernard a tenu sa promesse de reprendre au moins une chanson de son père sur chacun de ses disques. Quinze albums plus tard, il a de quoi compiler un double album hommage pour célébrer les trente ans de Ruf Records, le label spécialement fondé pour le grand Luther Allison.

9. Brigitte Calls Me Baby
"Impressively Average"
(ATO)
On tient à coup sûr LE phénomène rock 2024. Brigitte Calls Me Baby est un concentré de pop culture, balayant plusieurs décennies de références. On y cite aussi bien le cinéma français de BB, que le romantisme de Morrissey, servi avec le son de The Strokes, le tout chanté dans l'écho réconfortant d'Elvis.

10. Dr Rock & The Famous Merengo
"Instant Lovin'"
(Autoproduit)
Ce docteur urgentiste est une sommité dans l'organisation de grands événements rock, d'où son pseudo non usurpé. En ce qui concerne The Famous Merengo, seuls les fans pointus de Steely Dan connaissent la référence, mais il suffit de se plonger dans son album pour se payer un week-end de rêve sur la West Coast.

© 2022 GETTY IMAGES - EMILIA BERGMARK - DR

Le Mix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Delgres
Ciel dégagé

Avec son troisième album, Delgres compte bien s'ouvrir de nouvelles perspectives, tout en restant fidèle à son ADN. Par XAVIER BONNET

PHOTO DE **JOSIC JEGU**

Pascal Danaë (chant, guitare), Baptiste Brondy (batterie) et Raphaël Gouthière (soubassophone).

DELGRES

PARMI LES LÉGENDES-clichés-poncifs-marronniers dont l'histoire du rock a toujours aimé se parer (et, avec elle, la presse chargée de la relater et/ou de surfer dessus !), l'adage du second album difficile s'est toujours taillé une place de choix. En revanche, pour ce qui est du troisième, et du comment qu'c'est-y qu'ça doit se passer, on reste davantage dans le flou. Voire brumeux vu l'absence notable de "règles" sur la question. C'est en tout cas l'étape que s'apprête à franchir Delgres, le trio formé il y a maintenant un peu plus de sept ans par Pascal Danaë (chant, guitare), Baptiste Brondy (batterie) et Raphaël Gouthière, plus connu aujourd'hui sous le nom de "Rafgee", presque aussi célèbre que l'imposant soubassophone qu'il a choisi de se coltiner en guise de basse.

Le premier nommé le reconnaît volontiers, c'est un mélange d'appétit et d'appréhension qui a guidé la naissance du successeur de *Mo Jodi* (2018) et *4:00 AM* (2021), *Promis le ciel*. Pour faire simple, une envie d'élargir un spectre musical désormais bien cerné mais sans perdre de vue que le risque, relatif, que ce souhait de liberté assumé laisse quelques aficionados dans l'expectative. Sans parler des attentes générées par ses deux précédents volets ayant conduit notamment à ce que le "pas encore né" se retrouve d'office dans les sélections d'albums les plus attendus de ce début d'année, tour à tour chez un hebdomadaire culturel ne s'étant jamais contenté de décliner les programmes TV et une antenne radio nationale. *"Cette appréhension, même si elle n'a pas duré longtemps, tenait aussi au fait que nous avions passé moins de temps ensemble avant de nous lancer dans l'album, passé moins de temps sur la route,* explique le chanteur et guitariste. *L'envie d'aller un peu ailleurs, d'un son plus ouvert, était, elle, très partagée. D'une certaine façon, la réception des précédents albums nous a offert plus de confiance. Notre identité, nous l'avons affirmée et on peut désormais s'imaginer quelques libertés."*

Sans rien renier de ce qu'il était, Delgres donne le sentiment, avec *Promis le ciel,* d'avoir cherché à gommer certaines aspérités. C'est vrai musicalement mais également au niveau des thèmes abordés et plus encore la façon de le faire, à doucement mais sûrement s'éloigner de sa face mémorielle, patrimoniale, revendicatrice dans son affirmation de la créolité au profit de considérations plus globales, plus génériques. *"C'est en effet ce qui en ressort à l'arrivée, même si ce n'était pas forcément l'intention première,* consent Danaë. *Notre parcours est un peu comme une odyssée, une odyssée en trois parties. Avec* Mo Jodi, *on remontait loin dans le temps : Louis Delgrès, 1802, l'esclavage… Place ensuite à* 4:00 AM, *où on sautait un siècle et demi : ma famille, l'arrivée dans l'Hexagone.* Promis le ciel, *c'est le présent. Ici et maintenant. Si l'évocation des racines, de la communauté, reste présente, c'est davantage de moi aujourd'hui qu'il est question ici. C'est d'ailleurs la trame du morceau 'Walking Alone'. L'album aurait pu s'appeler comme ça, à la réflexion : d'où tu viens, ton héritage, tes parents, tout ça est bien gentil, mais, au final, tes décisions, c'est ce que tu fais de tout ça et avec ça qui détermine ce que tu es."*

Identité, ADN, socle demeurent donc bel et bien là chez Delgres. On en voudra pour preuve la lecture en filigrane du destin de ses populations africaines "charriées" à fond de cale vers l'esclavage outre-Atlantique sur "Promis le ciel", le titre donnant son nom à l'album, ou plus loin dans le déroulé dudit album, comme un ricochet avec "Autorisation", suggérant les migrations de réfugiés. Façon aussi de mettre le doigt sur des drames qui, si le lien avec le passé est évident, dépassent le cadre communautaire voire racial. *"Ce sont des sujets qui parlent à tout le monde, qui devraient en tout cas,* poursuit Pascal Danaë. *C'est aussi important pour nous en tant que groupe. Car si Delgres est évidemment très lié à mon histoire personnelle, il appartient tout autant à Baptiste et Raf'. Il ne s'agit pas de rester prisonnier d'un certain discours. Y compris pour moi, d'ailleurs. Je ne vis pas en Guadeloupe, ne suis pas plus impliqué que ça dans le mémoriel. Être dans une posture 'par rapport' n'a pas de sens, pas sa place. On peut même aller plus loin : cette dimension était déjà présente sur* Mo Jodi. *Si j'y parlais de Louis Delgrès, c'est parce qu'il représentait quelqu'un dont j'ai eu besoin pour me soigner, moi, pas pour prendre position en faveur du peuple antillais, même si j'y suis naturellement sensible."*

Delgres cherche donc moins à se redéfinir qu'à évoluer. Son approche du blues suit le même chemin. Les riffs restent, les sonorités des guitares également, quitte à paraître plus présents dans la perception de leurs protagonistes que dans la nôtre. Dans l'esprit général, surtout. *"J'ai toujours personnellement associé le blues à une forme de mélancolie, comme un constat un peu amer qui pourrait se résumer par 'pas terrible, tout ce qui nous entoure ! Ça pourrait être mieux…' Or, là, avec* Promis le ciel, concède le songwriter, *on est en plein dedans, dès son titre : les promesses non tenues, les espoirs déçus, te prendre des murs en pleine face et comment t'adapter à partir de là. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas de rester positif et enthousiaste."* R

À SAVOIR

PLANÈTE CLAIRE

Être sollicité pour une musique de film, comme ce fut le cas pour *Les Rascals,* l'an dernier, a beaucoup plu à un Delgres qui n'aurait rien contre renouveler l'opération. Pascal Danaë reconnaît des discussions fréquentes mais informelles avec la réalisatrice Claire Denis, par ailleurs très fidèle au groupe Tindersticks, pour accompagner musicalement ses films : *"On échange beaucoup mais je ne sais pas si ça débouchera sur une collaboration."*

NASHVILLE OU LES ÎLES

L'idée semble traîner dans les trois têtes de Delgrès depuis un moment : se lancer dans un projet résolument plus acoustique, très country roots et avec pedal steel au programme. *"Confronter des atmosphères très Nashville à la créolité et aller vers davantage de mélodies, ça nous travaille pas mal, on en parle régulièrement…",* assure Pascal Danaë.

© 2018 DAVID WOLFF - PATRICK

Par YVES BIGOT

Will You Still Love Me Tomorrow?

"JE N'EN PEUX PLUS DE LA MUSIQUE GÉNÉRIQUE, se désole Steven Wilson, leader de Porcupine Tree. *Nous sommes à un stade où certains styles sont tellement codifiés que l'intelligence artificielle peut facilement les reproduire. Quand on en arrive au point où elle peut se substituer à nous, il y a un problème."* Ce remixeur obsessionnel, de King Crimson aux Who, ne saurait mieux dire. La richesse du rock a toujours résidé dans sa capacité à évoluer, à embrasser tous les genres. C'est cette imprévisibilité, ajoutée à une profondeur qui révèle de nouvelles subtilités à chaque écoute, qui en assure la pérennité et la valeur encore aujourd'hui, comme le prouve l'engouement pour les rééditions et les remises à niveau technologique, sujets de débats infinis à propos des compilations dites "Rouge" *1962-1966* et "Bleue" *1967-1970,* des Beatles. Dont le mantra était de ne jamais se répéter, ce qui est toujours plus facile quand une musique s'invente que lorsqu'elle devient classique, comme c'est le cas depuis les années 1990 où ce sont les sous-genres évoqués par Wilson, du hip-hop à l'électro en passant par le metal, qui dominent.

APPROPRIATION CULTURELLE
Buffy Sainte-Marie, ici recevant un trophée lors du Festival international du film de Toronto. Les Amérindiens lui reprochent d'avoir capté récompenses et budgets qui auraient dû revenir à d'authentiques autochtones.

Rich Robinson, chanteur des Black Crowes, est plus radical : "*De toute façon, avec Pro Tools, tout sonne pareil.*" Jimmy Page regrette les compos vocales, qui ne capturent plus une performance, comme du temps de Led Zeppelin, mais permettent une perfection factice. Keith Richards, comme Dylan, préfère aussi que ça sonne comme avant. Il ne supporte pas le rap : "*Je n'aime vraiment pas entendre des gens me crier dessus et appeler ça de la musique*", déclarait-il au *Telegraph,* à l'occasion de la sortie de *Hackney Diamonds*, du Stones classique, mais que l'IA n'aurait pas été capable de générer - à l'exception de "Angry", peut-être.

L'authenticité elle-même peut être remise en question. Le magazine d'investigation de CBC, "The Fifth Estate", révèle que Buffy Sainte-Marie, icône folk, n'est pas du tout née dans une réserve cree puis adoptée par une famille américaine, avant de signer les hymnes protest "Now That the Buffalo's Gone" et "The Universal Soldier" (par Donovan), "Until It's Time for You to Go" repris par Elvis, la chanson du film *Soldier Blue* et même, avec son mari Jack Nitzsche, le numéro un mondial "Up Where We Belong", qu'interprètent Joe Cocker et Jennifer Warnes dans *Officier et Gentleman*. Elle se nomme en réalité Beverly Santamaria, fille d'une famille italo-américaine de Stoneham, au nord de Boston. Au-delà de son talent, elle a largement bénéficié de cette appropriation culturelle en devenant la porte-parole des autochtones nord-américains, désormais remontés contre cette *pretendian*.

Dans l'univers ultramédiatisé actuel, le cas de Sainte-Marie pose une question fondamentale. En Amérique du Nord, largement protestante, son mensonge suffit à la condamner moralement. Les véritables Amérindiens lui reprochent, eux, d'avoir capté des récompenses et des budgets qui auraient dû revenir à d'authentiques autochtones. D'autres, au contraire, considèrent qu'elle a largement contribué à défendre la cause et la culture de son peuple présumé comme personne. Au temps du wokisme, on connaît la réponse, et elle souffle dans un vent mauvais.

Dylan, Renaud et Johnny - qui se proclamait américain de l'Oklahoma, comme son cousin par alliance Lee "Halliday" Ketcham - s'étaient eux aussi inventé des biographies alternatives. Ils s'en sont tirés à temps, parce qu'ils ont rapidement cessé de nier l'évidence, suite à des articles de *Newsweek*, de *Libération* et à l'insistance de Philips, qui employait Léon Smet à Bruxelles. Mais c'était une autre époque.

© TOMMASO BODDI/GETTY IMAGES

Q&R

Nora Felder

Le succès planétaire des tubes de la série* Stranger Things, *c'est elle. Superviseure musicale de séries et de films à Hollywood, elle fait (re)découvrir une profession discrète mais indispensable.

Par BELKACEM BAHLOULI - Photo AKSINJA BELLONE

QUARANTE ANS APRÈS sa sortie, "Running Up That Hill", le célèbre titre de Kate Bush, s'est hissé au sommet du classement Billboard. "Master of Puppets", de Metallica, a vu son nombre de streams augmenter de 400 %, trente-six ans après sa création. *"Quant à savoir ce qui va vraiment marcher, cela reste difficile,* estime Nora Felder, *mais lorsque* Stranger Things *a explosé, mon téléphone n'a pas arrêté de sonner!"* Elle est toutefois loin de se considérer comme une faiseuse de reines ou de rois. Bien au contraire, elle vise le son juste au moment juste, constituant ainsi un moment de narration. Et ce n'est donc pas un hasard si elle a reçu l'Emmy Award de la meilleure supervision musicale il y a deux ans, avant de se voir à nouveau nommée pour son travail sur la saison 4 de la série culte. Nora, qui a débuté en tant que bookeuse d'artistes, a travaillé par la suite avec Phil Ramone, et collaboré avec des artistes tels que Paul Simon ou Iggy Pop. Désormais installée à Los Angeles, *Rolling Stone* l'a rencontrée à Montréal, où elle a donné une master class dans le cadre du festival M pour Montréal. Elle y a évoqué son travail pour des séries telles que *Yellowjackets*, *Californication* ou *Ray Donovan*.

De quelle manière travaillez-vous?
On m'envoie des scripts bien en amont, ce qui est essentiel pour faciliter la création et l'obtention des autorisations de la part des éditeurs et ayants droit. Cela permet, dans un premier temps, de me familiariser avec l'histoire et d'anticiper tout ce dont je vais avoir besoin. Nous avons des limites budgétaires, cela m'oblige à être plus créative! Puis nous entrons dans le vif du sujet et j'avance avec les notes de tournage afin d'affiner les scènes clés. La vraie limite reste budgétaire, car certains titres sont intouchables, mais il reste des artistes indépendants qui nous permettent d'enrichir nos séquences avec des morceaux originaux. Parallèlement, depuis la première saison, la plupart des titres utilisés ont un nouveau succès, et parfois même une seconde carrière! Cette série est d'ailleurs suivie par de nombreux auteurs-compositeurs qui aimeraient y être associés pour la simple raison que le public du show est transgénérationnel, d'une part, et, d'autre part, vu dans le monde entier!

Choisir un titre pour une "synchro" coûte cher?
Très cher! Mais je reconnais quand même que depuis la sortie de la première saison de *Stranger Things*, les autorisations d'utilisation sont un peu plus faciles.

Et votre rôle précis?
C'est de proposer le meilleur titre possible pour une séquence, et dans le cas de *Stranger Things*, les Duffer Brothers valident les options ou testent d'autres chansons. Un travail d'équipe en somme. Mais sur l'utilisation de "Running Up That Hill", j'ai très vite compris que le titre allait viser juste, une sorte de prémonition. Et pareil pour Metallica! De fait, ces deux morceaux ont été intégrés au scénario dès la phase de la préproduction. On avait bien senti que c'était les titres qu'il fallait.

Vous devez donc puiser dans votre discothèque qui, on s'en doute, doit avoir une taille considérable.
Ne m'en parlez pas! En fait, je suis une CD addict! J'aime les vinyles pour écouter de la musique, mais je préfère travailler avec des CD, surtout lorsqu'on peut avoir du mal à trouver un bon master pour les synchros. J'ai une collection assez impressionnante, je dois dire, j'ai mis des années à la constituer. Cela me permet surtout d'avoir tout ce qu'il me faut sous la main.

Comment l'avez-vous constituée?
Je suis dans le business de la musique depuis pas mal d'années, et entre ce que je reçois des labels et mes propres acquisitions, ça fait de jolies étagères *(rires)*. De plus, dès que je suis dans une ville, comme ici, à Montréal, où l'on trouve des disquaires un peu partout, je continue d'acheter des disques de manière compulsive. Enfin, entendons-nous bien, je trouve que le prix des vinyles neufs est totalement indécent; quant aux coffrets, n'en parlons même pas. Comment peut-on fixer des sommes aussi considérables? Qui peut acheter ce genre de produits? Soyons sérieux!

Et c'est dans cette collection que vous puisez vos idées?
Oui, en fait je teste directement chez moi, scénario à la main, avant d'aller faire des propositions, surtout pour des séries où la musique est centrale car au centre même de la culture rock, comme *Ray Donovan* ou *Californication*. Et aujourd'hui, voir que la musique de *Stranger Things* permet aux jeunes générations de découvrir des chansons classiques auxquelles ils s'identifient est assez gratifiant! Metallica ou Kate Bush, c'est plus de la musique de la génération des parents des fans de cette série. Et outre ce côté transgénérationnel, je trouve cela émouvant que plusieurs tranches d'âge se réunissent autour d'une même musique, mais le succès de l'utilisation de ces titres a été le même dans le monde entier.

My Back Pages

Par BRUNO PATINO

Instant Karma

Une année nouvelle commence, dans le fracas des armes, les tourments climatiques, les tremblements démocratiques, avec comme perspective la boussole définitivement affolée par l'incertitude générale. Face à la crainte imminente de l'arrivée d'un nouvel âge des ténèbres, il nous sera proposé, encore et encore, de regarder dans le rétroviseur. Et d'y voir une image de notre vécu ressuscitée par la fiction. Le cinéma est les plateformes s'y emploient, les biopics se ramassent à la pelle. Voici donc que débarque ce mois-ci, après le *Elvis* de Baz Luhrmann, le *Priscilla* de Sofia Coppola. À chaque fois, bien sûr, le passé est revisité, comme recoloré par les filtres Instagram de notre regard présent, pour nous rassurer sur le fait d'avoir vécu une histoire qui était à la fois commune, qui valait la peine, et qui faisait sens. La nostalgie amplifiée d'un passé magnifié suspend un peu le vol du temps, elle agit comme une sorte de baume de consolation.

Elle engendre aussi, de façon récurrente, la question des moments de bascule qui auraient fait dérailler le cours d'une histoire en train de s'écrire. Et nous questionnent : "*What if ?*", que se serait-il passé si telle ou telle chose ne s'était pas passée ? En écho à la formule de Konrad Adenauer : "*L'histoire est la somme des choses qui auraient pu être évitées.*" Le mythe de l'instant décisif est à la fois rassurant et inquiétant. Rassurant car il livre une explication simple au cours chaotique de l'histoire, inquiétant car il postule que peut surgir à n'importe quel moment, en provenance de n'importe qui, quelque chose qui changera notre destin. Quand nous regardons en arrière, nous aimons nous livrer à l'évocation de ses moments particuliers, à "*l'anatomie d'un instant*", pour reprendre le terme de Javier Cercas, qui racontait dans son livre éponyme la tentative de coup d'État du 23 février 1981, en Espagne.

C'est pourquoi je me suis jeté sur la minisérie (3 épisodes) *John Lennon : un homicide sans procès*, disponible depuis quelques semaines sur Apple TV+. Personne, dans la génération qui fut la mienne, n'a oublié ce qu'il faisait le 9 décembre 1980 au matin, quand il apprit la nouvelle de l'assassinat de l'ex-Beatles par la voix d'un transistor en grandes ondes. À l'incrédulité (on venait juste de découvrir *Double Fantasy*, et on ne savait pas quoi penser de ce disque clignotant, un coup John, un coup Yoko, sirupeux ou serein ?) s'est ajoutée la peine, et la certitude que le 8 décembre marquerait à jamais la fin d'une époque et le début d'une autre, et qu'avec Lennon nous risquions d'enterrer une grande part des utopies de la fin des sixties et des seventies. Peut-être pas la fin de l'histoire, mais à coup sûr la fin d'une histoire.

La nostalgie amplifiée d'un passé magnifié suspend un peu le vol du temps, elle agit comme une sorte de baume de consolation.

La série tient ses promesses, elle apporte une somme phénoménale d'archives, parfois inédites. Le format image 4:3, le recours à des enregistrements sur cassettes audio, les extraits télé ou radio de l'époque, les photos en noir et blanc, les témoignages qui mêlent les mêmes intervenants à plus de quarante ans d'intervalle, la forme est impeccable et (sur)joue l'authenticité. Tout est là, même l'inimaginable : Mark David Chapman et sa voix, à trente-cinq ans d'écart, son épouse, le taxi l'ayant transporté, le producteur des dernières séances, la dernière interview, l'enquêteur, les avocats, juges, experts, Paul qui ne trouve pas ses mots et semble curieusement insensible (depuis, il ne cesse de réécrire sa réaction), l'absence de George, la présence de Ringo, les méandres judiciaires (Chapman, irresponsable, ou pas, plaidant innocent, puis coupable) et enfin la foule, partout.

Comme la série adopte les codes du *True Crime* triomphant ces derniers mois sur les plateformes, elle se focalise sur le meurtre et ses suites, et passe finalement Lennon au second plan. Elle n'aborde pas la transformation radicale du récit lennonien et beatlesien par sa fin tragique et soudaine : la réunion à nouveau impossible, laissant au groupe sa trajectoire d'étoile filante, l'artiste qui semble promu au rang de martyr, tué justement au moment où il semblait avoir trouvé la paix pour son foyer après l'avoir souhaitée pour le monde, un sacrifice non volontaire, un mélange de prémonition et d'aveuglement dans ses propos, jusqu'à l'ultime interview, où il évoque le "*moment où je serai mort et enterré, dans très longtemps j'espère*".

Évitant volontairement la portée symbolique du meurtre, la série se concentre sur la dissection de ses motivations. Elle tente d'expliquer l'assassinat. Et se heurte à une impasse absolue. Le complotisme (la CIA, le FBI, les techniques de manipulation des individus par l'hypnose) est convoqué pour être vite (et c'est tant mieux) abandonné. L'explication par l'hallucination littéraire n'est pas plus mise en avant que cela, malgré l'omniprésence de *L'Attrape-cœurs,* de J.D. Salinger, dans les affaires et propos de Chapman, qui prétendait recréer l'errance solitaire de Holden Caulfield à Manhattan (pour cette hypothèse, rien de mieux que le livre de Pierre Merle, *L'Assassinat de John Lennon,* paru chez Fleuve noir, en 1993). Enfin l'explication religieuse, Chapman se disant révolté par les propos "*plus célèbres que le Christ*", puis plaidant coupable par "*ordre de Dieu*", avant de confier à Larry King des années plus tard qu'il a été "*sauvé par Jésus*" semble elle-même ne jamais dépasser le statut du simple vernis narratif. Tout est montré, et pourtant, à la fin, nous ne savons toujours pas pourquoi.

Tel est peut-être finalement l'enseignement principal de la série. Nous ne savons toujours pas pourquoi, car il n'y a simplement pas d'explication. Le parcours stellaire d'une icône, comme le cours de l'histoire, peuvent basculer par les actes imprévisibles d'un être médiocre qui ne connaît pas ses motivations et ne cherche même pas à les comprendre. "*Instant Karma is gonna get you…*"

MUSIQUE

The Last Dinner Party
Premier festin

The Last Dinner Party fête son arrivée sur la scène avec la sortie d'un premier album,* Prelude to Ecstasy, *aussi soigné que pertinent. Enthousiasme juvénile, ambition artistique et talent qui se manifeste aussi bien sur disque que sur scène. Interview.

Par MATHIEU DAVID
Photo de TOM MARSHAK

L'industrie de la musique a eu le temps de se transformer au fil des années, si bien qu'une sortie d'album n'est plus systématique pour bien des groupes émergents, qui préfèrent souvent présenter les morceaux à l'unité ou par grappes d'EP. Néanmoins, certaines formations conservent ce format. C'est le cas de The Last Dinner Party, jeune groupe britannique dont les singles dispatchés à travers 2023 n'ont eu qu'une seule utilité : préparer le terrain pour l'arrivée de *Prelude to Ecstasy*, leur premier LP. "*C'est le résultat d'une progression naturelle*, explique Abigail Morris, chanteuse. *Nous avions beaucoup de morceaux à disposition et les fans n'avaient de cesse d'en demander plus. De fait, nous n'avons pas voulu sortir d'EP, l'album*

correspond au format avec lequel nous voulons nous exprimer sur ce pan de notre carrière."

S'il ne s'agit pas d'un concept-album à proprement parler, l'ensemble des onze morceaux qui le constituent ont cette fameuse "extase" qui les relie. "*Le sens de ce mot va au-delà de l'euphorie qui émane de ses premières interprétations*, précise la frontwoman. *Il y a aussi une forme d'extase dans la douleur extrême, qui peut être ressentie par un martyr au sens religieux.*" De fait, les thèmes abordés ne respirent pas nécessairement la joie : "*Le deuil, au sens relationnel, y est abordé, ainsi que la confrontation à la mort. Nous ne l'abordons pas forcément sous un angle négatif. Il y a matière à célébrer la vie, qui nous permet de ressentir cette souffrance, tout comme la joie.*" La religion fait aussi partie des sujets évoqués. "*Lizzie* [Mayland, guitare, ndlr] *et moi avons toutes les deux eu une éducation qui y est liée. J'ai moi-même été scolarisée dans un internat catholique. De fait, j'ai grandi avec des sentiments partagés concernant l'Église. Cela a influencé ma vision du monde et mon propre développement. L'évocation de références à la religion est ma manière d'essayer de concilier mon rejet et ma curiosité envers elle. 'My Lady of Mercy' constitue l'exemple le plus évident.*"

N'écartant effectivement aucune forme d'art, les musiciennes agrémentent leur œuvre d'un aspect visuel, qu'il s'agisse des clips, de la scène ou même d'évocations imagées. "*J'ai tendance à absorber les histoires sous forme de narration visuelle et je cherche à refléter ça à travers mes textes. Cela se retrouve dans nos illustrations, qui sont très importantes. Notre musique et nos visuels communiquent entre eux.*" Ainsi, le cinéma exerce une influence certaine dans leur œuvre. "*Sofia Coppola est une valeur sûre ; Gregg Araki, Ken Russel et le cinéma britannique en général nous inspirent.*" L'illustration de l'influence cinéma se traduit notamment à travers l'intro instrumentale grandiloquente du disque, qui lui donne d'ailleurs son titre. Quant à l'aspect visuel, il passe par des costumes simples et étudiés et une attitude qui n'est pas laissée au hasard.

Le nom de David Bowie arrive très vite aussi lorsque la question de l'influence est soulevée. "*Je l'ai découvert autour de mes 11 ans avec* Ziggy Stardust. *En premier lieu, sa musique est fantastique. Ensuite, son emploi de l'aspect visuel, de la narration, des personnages… Il a repoussé les limites de ce qu'un artiste pouvait faire avec sa musique et son imagerie. Enfin, le fait qu'il était constant dans le changement, sans jamais se soucier des attentes du public, nous inspire et nous rappelle que nous ne devons jamais rester coincées dans un carcan.*" Elle conclut en déclarant avec assurance : "*Le secret d'une carrière saine et durable est de suivre ses envies et de la rendre sans cesse intéressante.*"

À l'aise sur scène comme sur disque, The Last Dinner Party s'est illustré en première partie de Hozier, au Zénith de Paris, en novembre 2023, qui fut leur premier concert en France "*C'est toujours difficile d'ouvrir pour un artiste, les réactions des fans sont imprévisibles. Mais nous avons été soutenues et applaudies, c'était incroyable.*" Profitant de leur passage à Paris, les musiciennes britanniques se sont fendues d'un autre show en petit comité au Sub Pigalle, au cours duquel elles ont pu jouer leur album en intégralité. Elles ont ainsi pu prouver que leurs titres passent à merveille l'épreuve du live. De quoi donner envie de se laisser porter vers leur prochain concert, prévu à La Maroquinerie (Paris) le 20 février. "*La machine est lancée, il est trop tard pour descendre !*" plaisante Abigail Morris, pressée de repartir à l'aventure. ®

THE PINEAPPLE THIEF
IT LEADS TO THIS
LE NOUVEL ALBUM STUDIO – 9 FEVRIER

Ensemble de 4 disques
Deluxe en édition limitée
Disponible dans les versions suivantes:
- Edition limitée vinyle rouge brique disponible dans les magasins The Pineapple Thief et Kscope)
- Edition limitée vinyle vert (disponible dans les magasins indépendants)
- Vinyle noir
- Blu Ray
- CD
- Digital
- Dolby Atmos

LIVE EN FRANCE
23/2 Elysee Montmartre PARIS
5/3 Metronum TOULOUSE
6/3 La Rayonne LYON

kscope kscopemusic.com [integral] [PIAS]

MOTT The HOOPLE
All the Young Dudes
ÉDITION DU 50E ANNIVERSAIRE
Le document ultime d'une époque

Disponible dès maintenant
Edition 2LP vinyle orange de All The Young Dudes également disponible

Un superbe coffret de 5 disques en édition limitée de luxe
Produit par David Bowie, contenant les morceaux "All The Young Dudes", "Sweet Jane", "One Of The Boys" et de nombreux titres rares.
Comprenant:
- 2LP dans une pochette Gatefold
- 2CDs
- Single 12" personnalisé
- Livre cartonné de 72 pages
- 2 affiches
- 3 cartes postales
- Carte du fan club "Sea Divers
- Certificat numéroté individuellement

Tous les enregistrements audio ont été remastérisés pour cette sortie du 50e anniversaire.

DEJA DISPONIBLE

WISHBONE ASH
ARGUS
50e Anniversaire
en édition coffret de luxe

- 3 CDs : Le remaster Argus de Martin Turner, Live at The Alexandra Palace 1973 & Memphis 1972 + 4 démos inédites.
- 2 LPs : Réplique originale de l'Argus, remastérisée pour cette sortie + Argus Live sur vinyle jaune.
- DVD : séquences télévisées françaises et suisses, Live from the Rainbow 1973 & RTS Broadcast from 1974.
- Single 7" en vinyle rouge de 'Blowin' Free'.
- Un livre de 48 pages avec des photos rares et des notes de pochette détaillées avec les contributions du groupe.
- Certificat d'authenticité numéroté

DEJA DISPONIBLE

Madfish.
www.madfishmusic.com

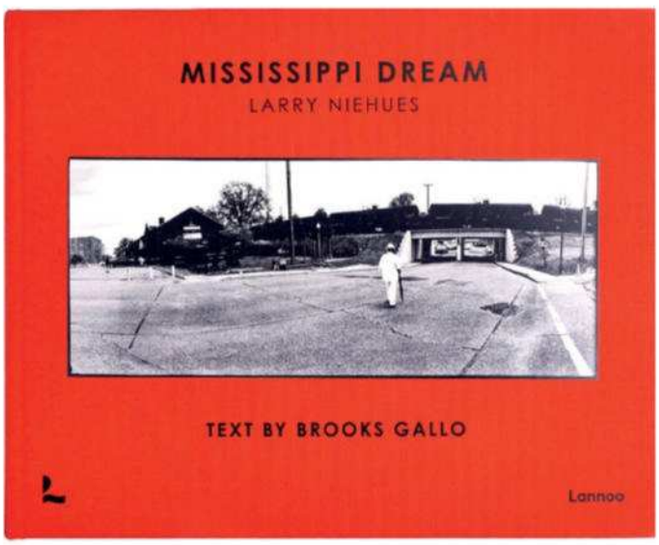
ART/ PHOTOGRAPHIE

“Mississippi Dream” Remonter à la source

Larry Niehues, photographe français installé aux États-Unis, nous prend en stop un jour de pluie pour un voyage au cœur de la vallée du Mississippi. **Par GUILLAUME SIMON**

NASHVILLE EST UN *CROSSROADS*. La ville où le rock, la country et le blues se retrouvent pour croiser le fer et se réconcilier sur le zinc. La ville des rêves en musique et de ceux qui y croient. C’est là qu’en réalisant le mien, j’ai rencontré Larry.

“Friendship at first sight!” Comme son nom ne l’indique pas, Larry Niehues est un photographe français, résident de l’État du Tennessee depuis plusieurs années. Au-delà d’être devenu - excusez du peu - le photographe favori des Black Keys, Larry aime la route, et en particulier celle qui transperce la région du delta. Après *Nothing Has Changed*, son premier livre sous forme de lettre d’amour à l’Amérique, le road trip continue avec la sortie de *Mississippi Dream* (textes de Brooks Gallo). Page après page, on s’y sent joyeux, boueux, bluesy, privilégié, perdu, unique, chanceux, authentique. Le Sud profond s’ouvre en deux devant nos yeux. Larry Niehues y capture des aspects du Mississippi qui dépassent largement la beauté de ses paysages et de ses ciels infinis. Il en touche l’âme. Qui n’aurait pas envie d’écouter du Howlin’ Wolf saturé installé au comptoir d’un de ces *joints* en contreplaqué ? Qui n’aurait pas envie de se délecter des histoires vraies de cette Amérique oubliée ? *Mississippi Dream* fait partie de ces ouvrages qui excitent la curiosité, qui nous projettent instantanément dans la remorque poussiéreuse et brinquebalante d’un pick-up rafistolé. En route !



▲ MISSISSIPPI DREAM
Par Larry Niehues, textes de Brooks Gallo (éditions Lannoo).

▲ BLUES BAR
Dans l’intimité du plus ancien des juke-joints américains. Les guitares attendent leurs héros au Blue Front Cafe de Bentonia.

On s’y sent joyeux, boueux, bluesy, privilégié, perdu, unique…

◀ TRAIN A-COMIN
Le chemin de fer, celui de l’aventure, en plein comté de Coahoma.

© LARRY NIEHUES

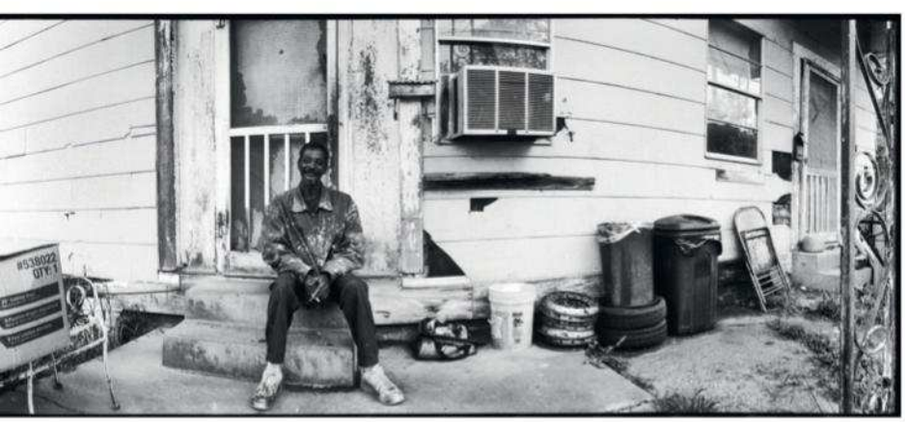
Larry Niehues capture dans son ouvrage des aspects du Mississippi qui dépassent largement la beauté de ses paysages et de ses ciels infinis.

▲ COTTON FIELDS
Décor de prospérité (pour certains) et de souffrances (pour beaucoup), les champs de coton y dessinent encore l'horizon.

▶ TAKE ME TO CHURCH
Jour du Seigneur à la Little Zion Missionary Baptist Church, de Greenwood.

▼ FRONT DOOR
Les tourments de la vie n'entament pas la bonne humeur de Kurk, tout sourire devant sa maison, à Jackson.

◀ ON STAGE
Clarksdale. Robert Kimbrough Senior hurle sa peine à la lune, comme son père avant lui, Junior Kimbrough, la légende du hill country blues.



▲ MAGNOLIAS FOR EVER
Un détour par Benoit, une *tiny town* aux accents frenchy, où le magnolia, symbole de l'État, pousse même sur ses murs.

Idles
Mouvement perpétuel

Friand d'expérimentations et d'explorations en terre inconnue, le groupe de Bristol continue de surprendre et de séduire avec* Tangk, *un nouvel album au titre (volontairement) énigmatique. Entretien.

Par MATHIEU DAVID - Photo de TOM HAM

AVEC CINQ ALBUMS EN SEPT ANS, on peut affirmer qu'Idles est un groupe pour le moins productif. Il n'entend cependant pas faire du surplace et compte bien aller plus loin dans les expérimentations et les bizarreries sonores en tout genre, déjà approchées sur *Crawler,* sorti en 2021. C'est le chemin emprunté avec *Tangk,* au titre énigmatique et onomatopéique. *"Dans un groupe avec des musiciens qui n'ont pas une formation académique, il est courant de communiquer par onomatopées,* explique le guitariste et membre fondateur, Mark Bowen. *Nous ne voulions donner aucun indice sur le contenu de l'album, hormis cette onomatopée. Elle lui correspond parfaitement, mais ne se réfère à aucune entrée dans le dictionnaire. Elle prend son sens à l'écoute du disque."*

La communication et les subtilités qu'elle implique sont au centre du processus créatif des Britanniques. Notamment quand tout oppose les personnalités que sont Mark Bowen et Joe Talbot (chant). Selon le musicien, composer avec un caractère opposé *"peut être fructueux."* Il développe : *"Nous nous complétons sur nos forces et nos faiblesses respectives. Cela peut aussi porter ses fruits sur le plan créatif, cela peut apporter des nuances intéressantes."* Néanmoins, cela n'est pas toujours aisé : *"La difficulté arrive quand l'ego entre en jeu. Si j'ai une idée que je présente au groupe, que Joe la prend et y apporte une intention différente de celle que j'avais initialement, je peux être tenté de le contredire et de saboter le résultat."*

Tangk fut ainsi l'occasion d'atteindre un certain équilibre : *"Nous avons trouvé un terrain sur lequel nous laissons chacun s'exprimer, de sorte que deux intentions initialement opposées se rejoignent. C'est beau, cela fonctionne à merveille, mais c'est tellement difficile !"* L'exemple le plus probant de cette démarche se trouve dans le titre "A Gospel". *"J'ai écrit cette partie de piano et lorsque je l'ai présentée à Joe, il m'a répondu qu'il ne savait pas quoi en faire. Je l'ai donc poussé dans différentes directions,*

il a ensuite travaillé ses parties vocales avec Kenny Beats et ils ont trouvé quoi en faire. Le résultat mélancolique n'a rien à voir avec l'idée que je me faisais du titre, mais il comprend un aspect universel qui fonctionne."

Si les opposés finissent par se rejoindre, la volonté d'expérimenter subsiste. *"J'adore sortir de ma zone de confort, c'est là que je sens l'adrénaline monter,* s'enthousiasme Mark Bowen. *Je voulais que nous nous imposions des défis, avec notamment l'inclusion de lignes de chant mélodiques. Nous avions essayé d'en faire à nos débuts, mais le résultat était gênant au possible quand le chant était posé sur des instrumentations orientées noise. Ici, sur des morceaux comme 'Idea 01', 'Pop Pop Pop' ou 'Monolith', il n'aboie pas. C'est là que Nigel Godrich* (le producteur, ndlr) *est entré en jeu. Il a déjà travaillé avec des groupes comme Radiohead dans des moments où ils ont pris des directions inattendues."* Si le musicien pensait garder les bases d'Idles tout en expérimentant un peu, le combo s'est retrouvé *"poussé le plus loin possible. C'est là l'essence du groupe, qui se retrouve inévitablement dans notre manière d'écrire et de composer"*.

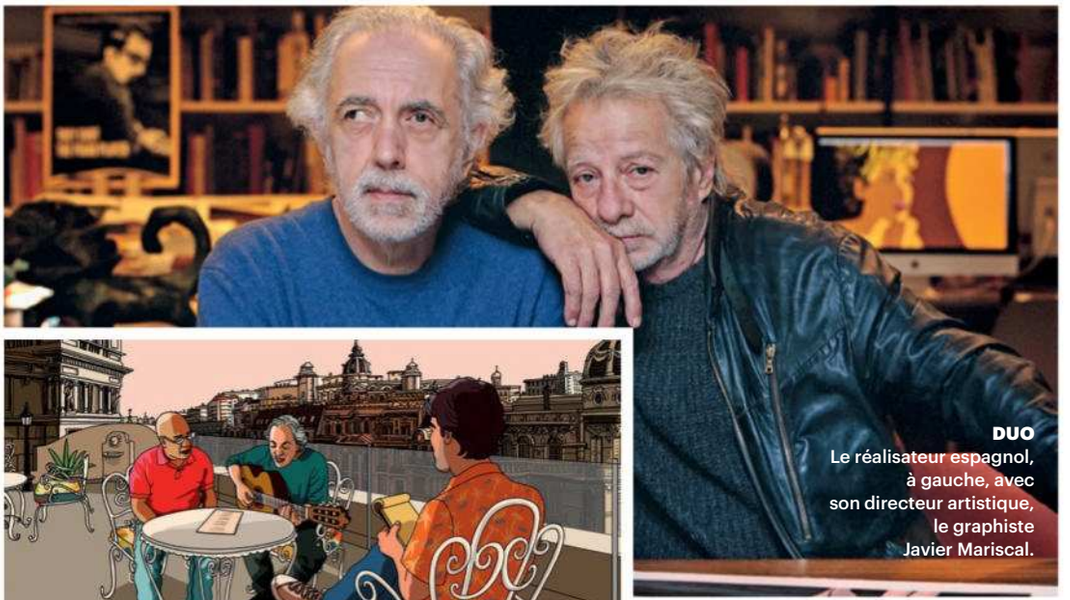
Ces nouvelles sonorités et humeurs sont désormais gravées sur disque. Il reste maintenant un autre travail, titanesque, à accomplir : l'adapter pour la scène. *"Nous avons élevé le niveau en termes de créativité et de production, il est temps d'en faire de même pour nos concerts. J'ai passé plus de temps à travailler sur le rendu de ce disque sur scène que sur le disque en lui-même ! Cela fait des mois que je suis dessus. Je crois vraiment dans le potentiel de cet album en concert, qu'il soit interprété de manière brillante et chaotique à la fois, presque au point de s'effondrer. C'est le sel du live : tu peux te préparer autant que tu veux, mais ce n'est rien jusqu'à ce que tu montes sur scène. Cet album a été mûrement réfléchi ; maintenant, je veux monter sur scène en ne pensant à rien du tout. C'est comme cela que se déroulent les meilleurs concerts."* Rendez-vous le 7 mars au Zénith de Paris pour apprécier le résultat.

CINÉMA

Piano animé

Avec They Shot the Piano Player, *Fernando Trueba et Javier Mariscal honorent à nouveau la musique latine.*

Par SOPHIE ROSEMONT



DUO
Le réalisateur espagnol, à gauche, avec son directeur artistique, le graphiste Javier Mariscal.

Ce film animé est une authentique réussite esthétique.

1976, Buenos Aires. Le pianiste Francisco Tenório Júnior, 34 ans, sort d'un concert aux côtés du poète brésilien, Vinícius de Moraes, et le fidèle allié de celui-ci, Toquinho. Plutôt que de dormir, il se prépare à une longue nuit à parler musique avec ses amis, boire et jammer. Pendant qu'à Rio de Janeiro, son épouse Carmen s'occupe de leurs quatre enfants tout en se préparant à accoucher du cinquième, il est accompagné de sa jeune maîtresse. Elle l'envoie acheter un sandwich. Il ne reviendra jamais.

Son titre, *They Shot the Piano Player,* le film le doit au *Tirez sur le pianiste* de François Truffaut. Car le cinéaste madrilène est un fervent francophile : "*Je dois beaucoup à la culture française. Jules Verne m'a fait tomber amoureux de la langue, Georges Brassens plus encore. Votre cinéma a été ultra-inspirant. Les mains filmées par Robert Bresson… inoubliables.*" Musique, politique, romantisme, tragédie : *They Shot the Piano Player* condense toutes les obsessions de Fernando Trueba, qui a renoncé à la peinture pour se lancer dans le cinéma. Lequel lui a été reconnaissant : en 1994, *Belle Époque* lui a valu un Oscar, un César, neuf Goya et un Bafta ; *Blanco Y Negro*, qui filmait une performance de Bebo Valdés et de l'icône flamenco Diego el Cigala, un Latin Grammy Award. Valdés faisait également partie de *Calle 54* (2000), réunissant des pointures telles que Tito Puente et Eliane Elias : "*Alors que le jazz était très documenté, les artistes latinos, qui y avaient tenu un rôle crucial, avaient été oubliés. J'ai voulu prendre leur défense en rendant hommage au génie latin du jazz.*" Comment Trueba a-t-il découvert Tenório Júnior ? "*Au début des années 2000, j'ai tourné* Le Miracle de Candeal *à Salvador de Bahia. Dès que j'avais quelques minutes, je filais chez des disquaires où je faisais des trouvailles dans le vaste catalogue brésilien des années 1960. Un jour, je suis happé par un jeu de piano très intense. Je regarde les crédits. Tenório Jr. Jamais entendu parler. Je me lance dans des recherches sur internet, qui n'était pas encore très fourni… Lorsqu'un musicien me plaît, il faut que je sache tout de lui.*" Dont acte. Épaté par le seul album officiel du pianiste, *Embalo*, paru en 1966, Trueba est bouleversé en constatant qu'il a été porté disparu six jours avant le coup d'État argentin, dans un climat ultra-tendu… Ses proches pensent d'abord qu'il va réapparaître. En vain. Car si Tenório n'est pas un homme engagé, il reste un artiste aux cheveux longs, à la personnalité opaque, que Trueba se charge d'éclaircir au fil du film… jusqu'à la visite (glaçante) de la Escuela de Mecánica de la Armada, où furent torturées et tuées des milliers de personnes de 1976 à 1983. Inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, elle pourrait bien fermer ses portes à cause de l'actuel président argentin, Javier Milei. Ce que regrette Trueba, archiviste dans l'âme : "*Il veut effacer les morts. Je suis heureux que* They Shot the Piano Player, *qui m'a pris tant d'années, sorte aujourd'hui en salle. Il faut contrer les négationnistes de la dictature.*"

"*Tenório connaissait par cœur les grands maîtres de la tradition brésilienne tout en s'inscrivant dans les mouvances de son époque,*

> ***"L'animation était le langage idéal pour raconter cette histoire, plus que le documentaire traditionnel."***

la bossa-nova et le jazz, notamment celui de Bill Evans, à qui il a soumis des partitions de morceaux brésiliens, explique Trueba. *S'y ajoute une très forte personnalité. Il possédait un grand sens de l'humour, sauf concernant la musique. Lorsqu'il jouait, Tenório était d'une élégance, d'une profondeur, d'une tension qui devaient beaucoup à son intransigeance.*" Ce que confirment, dans le film, Toquinho, Chico Buarque, Gilberto Gil, Paulo Moura ou encore Milton Nascimento – au moyen d'entretiens récents ou d'archives savamment utilisées. Avec l'animation en guise de fil rouge harmonisant ces précieux témoignages, entrecoupés de scènes de vie en clubs enfumés ou en bars fréquentés par la bohème brésilienne. Quatorze ans après *Chico & Rita*, qui, sous prétexte d'un coup de foudre entre une chanteuse et un pianiste (encore !), relatait l'effervescence de la musique afro-cubaine des années 1950, Trueba retrouve un camarade de la Movida, Javier Mariscal, au graphisme immédiatement reconnaissable. Mais le dessin, ici, n'exclut pas le réalisme, donnant à voir des lieux clés de la bossa-nova, des clubs depuis fermés et des paysages urbains désormais déformés : "*Si j'avais tourné un documentaire traditionnel, on aurait dû se contenter des témoignages des nombreuses personnes que j'ai interviewées, sans possibilité d'illustrer leur propos. L'animation était le langage idéal pour raconter cette histoire.*" Laquelle bénéficie d'un narrateur hors pair, également pianiste : Jeff Goldblum, dont le rôle de journaliste américain sur les traces de Tenório est un double fictionnel de Trueba. Difficile de ne pas être troublé par l'une des courtes séquences du film, où le personnage de Jeff est invité à Tucson par Bud Shank – proche de Chet Baker et de Ravi Shankar, flûtiste averti sur le "California Dreamin'" des Mamas and Papas. Il saisit vite que le saxophoniste américain n'est pas au courant de la mort de Tenório… et doit la lui apprendre. En raccompagnant Trueba-Jeff à l'aéroport, Shank route aussi vite qu'à l'aller, mais sans mot dire. Bouleversé comme nous, à la fin de *They Shot the Piano Player,* qui, telle la bossa nova, et malgré les couleurs rayonnantes qui l'inspirent, laisse une empreinte mélancolique. R

© FERNANDO TRUEBA PRODUCTION

SÉRIE

Renaître de ses cendres

La quatrième saison de* True Detective *s'embarque dans une énigme saisissante en Alaska et... abat ses atouts au féminin.

Par ALAN SEPINWALL

À LA TÊTE DE LA POLICE d'Ennis, ville reculée de l'Alaska, Liz Danvers n'aime rien moins que rappeler à ses subordonnés combien ils ne posent pas les bonnes questions, les poussant encore et encore afin que ça leur vienne. Avec *Night Country*, une seule question s'imposait : cela valait-il la peine de ressusciter la franchise *True Detective* longtemps en sommeil, qui plus est sans son créateur originel, Nic Pizzolatto ? Créée, réalisée, écrite pour l'essentiel par Issa López (*Tigers Are Not Afraid*) et avec Jodie Foster en tête de gondole, cette nouvelle saison y répond d'un franc *"Mais grave !"*

Dix ans ont passé depuis la trame policière d'anthologie de la première saison sublimée par Matthew McConaughey et Woody Harrelson. Sur le moment, elle semblait sortir de nulle part, grâce avant tout à la performance habitée du premier nommé et à la réalisation hypnotique de Cary Joji Fukunaga, et ce même si son épilogue allait décevoir un public s'attendant à ce que les diverses - mais restant vagues - allusions aux histoires d'horreur de H.P. Lovecraft se traduisent par quelque chose de plus surnaturel en guise de bouquet final. La deuxième saison, avec Colin Farrell et Rachel McAdams, serait, elle, un désastre créatif dans à peu près tous les domaines. La suivante, bien que "tenue" par les performances de Mahershala Ali et Stephen Dorff, ne s'affirmerait à l'arrivée que comme un réchauffé à vite oublier.

Une saison ramassée, acérée, sur six épisodes, qui conserve l'essentiel de ce qui faisait sa force.

Place donc à un nouveau titre, une nouvelle conception et un cadre résolument différent, à quelque 250 kilomètres au nord du cercle arctique. *Night Country* injecte une dose notoire d'énergie féminine, tant devant l'écran - via Foster et la co-star de la saison, Kali Reis, dans le rôle d'Evangeline Navarro, la partenaire récalcitrante de Danvers - que derrière, et ce pour une série pas exactement reconnue par le passé pour une présence (re)marquée des femmes. Au final ? Une saison ramassée, acérée, sur six épisodes, qui conserve l'essentiel de ce qui faisait sa force sous Pizzolatto et laisse derrière elle la complaisance ou le carrément maladroit des années plus récentes.

True Detective: Night Country
Diffusion : Amazon Prime/Pass Warner
Casting : Jodie Foster et Kali Reis *(ci-dessus et photo du haut)*, John Hawkes...

Night Country débute dans une Ennis pénétrant une longue phase hivernale de pénombre permanente. Pénombre dont ne manque pas non plus l'intrigue, à savoir la disparition de chercheurs arctiques que Navarro soupçonne d'être en lien avec un meurtre non élucidé sur lequel elle avait travaillé avec Danvers. Mais López parvient à éviter que la série ne se laisse consumer par la noirceur en question. Si celle-ci sait se montrer intense, graphiquement violente parfois, c'est débarrassée d'une austérité oppressante. La tension entre Foster (dont le timbre rauque colle à merveille avec sa rigidité de flic vétéran en mode *"c'est comme ça et pas autrement"*) et Reis (une ancienne boxeuse avec de la présence à l'écran à revendre) bouillonne tout du long, tandis que López s'efforce de saupoudrer cette obscurité de bribes de lumière aussi éphémères que bienvenues. En particulier quand Navarro et à peu près tout le monde à Ennis en viennent à dire à Danvers combien elle fait l'unanimité contre elle.

Après la première saison, Pizzolatto avait reconnu avoir été surpris par la façon dont les références au *Roi en jaune (recueil de nouvelles fantastiques et d'horreur de Robert W. Chambers publié en 1895 ayant inspiré Lovecraft, ndt)* avaient pu être prises à la lettre par certains téléspectateurs, les deux saisons suivantes tentant de s'en tenir à des monstres à visage humain. À l'inverse, la réalisatrice semble avoir allègrement accepté le défi de raconter son histoire de sorte que le public tienne pour évidence, dans le déroulement des faits, que des esprits puissants errent sur la glace ou que ces mêmes étrangetés soient le fruit d'une folie qui peut se répandre dans un tel isolement et une absence de lumière. Ainsi, quand il est demandé à un témoin s'il pense qu'il y avait une autre personne sur la scène de crime, sa réponse fuse : *"On est à Ennis, mec. Ouais, on voit des gens parfois."* Du début à la fin, c'est un exercice d'équilibre d'une incroyable élégance.

Au bout du compte, López montre de manière très convaincante que *True Detective* peut perdurer, passer d'un créateur - ou d'une créatrice - à l'autre plutôt que de reproduire mécaniquement ce qui a été fait auparavant. Au moment où, dans le final, quelqu'un reprend une tirade de McConaughey, *Night Country* a déjà façonné son identité, tout à la fois cauchemardesque et palpitante. ®

© HBO

Marcel Kanche
Une autre chanson française

Alternative salutaire à un monde uniforme, le songwriter poitevin, entre deux collaborations, poursuit sa riche discographie en solitaire, avec force poésie sur fond rock affirmé.

Par PHILIPPE BARBOT
Photo de OLIVIER LONGUET

© Olivier Longuet

Drôle d'oiseau. Poète punk, troubadour champêtre, musicologue animaliste, sculpteur de chansons, artisan céramiste. Pas étonnant qu'il ait intitulé son douzième album, *Un Nid*. L'idée lui en est venue lorsqu'il a vu les oiseaux de son jardin recueillir les cheveux qu'il venait de couper pour en tapisser leur abri.

Depuis le presbytère protestant qu'il a retapé de ses mains dans la campagne poitevine, Marcel Kanche observe la nature et écrit des poèmes comme d'autres sèment des graines. Des poèmes pas comme les autres, qu'il met en musique jusqu'à en faire des disques, avec des titres comme *Je souris et je fume*, *Lit de chaux*, *Vertige des lenteurs* ou *Épaisseur du vide*. Musicalement, ça peut osciller entre free rock, jazz barré, slam sépulcral, Tom Waits bucolique ou Léo Ferré buriné. Bashung aussi, dont il fut un ami fidèle, *"comme un frère"* dit-il, même si leur complicité artistique n'aboutit finalement à aucun résultat concret : *"Quand on se rencontrait, on parlait de tout autre chose que de musique, comme de notre enfance qui avait de nombreux points communs. Je lui ai écrit quelques textes qui n'ont jamais vu le jour. Mais je ne regrette rien, c'étaient de beaux échanges…"*

Sur le nouvel album, il y a un titre qui affirme *"J'aurais pu mourir à Woodstock"*. S'il était un peu trop jeune pour assister au fameux festival, le petit Marcel se forgeait pourtant déjà une culture musicale à base de Leonard Cohen, Jimi Hendrix, Deep Purple ou Neil Young. Seventies, mais pas que. Plus tard, il succombera aux charmes de Carla Bley, Robert Wyatt ou Suicide. En 1973, à l'âge de 19 ans, il fonde son premier groupe, un duo fantaisiste qui réussit à se faire embaucher… chez Castel, la boîte très privée et prisée de Saint-Germain-des-Prés : *"On a joué quelques mois devant des clients comme Gainsbourg ou Bécaud, puis il y a eu un incendie… dont on n'était pas responsables !"*

Le groupe suivant, un combo baptisé Un Département, entre post-rock et avant-garde jazz, changera complètement de style et de crémerie puisqu'il se produira dans les galeries d'art de Manhattan, jusqu'au mythique CBGB, où il croisera des acolytes comme Alan Vega, Pere Ubu ou John Lurie. Et même Don Cherry, qui proposera au frenchy de participer à son concert à Central Park : *"À l'époque je jouais beaucoup de sax, mais je me suis dégonflé et j'ai bêtement refusé l'invitation."*

Devenu artiste solo, signé chez Barclay par Philippe Constantin, Marcel Kanche publiera deux albums dans les années 1990, inaugurant une longue série de disques à l'éclectisme dadaïste, mais tous animés du même lyrisme à la rudesse campagnarde mâtinée d'exaltation pastorale, ombres lumineuses et lumières sombres.

Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire pour des artistes comme Matthieu Chedid ("Qui de nous deux", "La vie tue"), Vanessa Paradis ("Divine idylle", "Être celle") ou Axel Bauer (l'album *Peaux de serpent*).

C'est dans le presbytère du pays mellois où il vit avec sa femme Isabelle, que Marcel Kanche a écrit et mixé son dernier album, entre confinement studieux et balades forestières, avec l'aide de musiciens locaux qu'il a enregistrés en *"distanciel"* : *"Comme ça, ils étaient libres, je n'étais pas là pour les emmerder !"*

Papa du chanteur Miel de Montagne et de l'écrivaine Lou Kanche, Marcel le baladin terrien affirme vivre à l'écoute de l'animal et tenter d'éviter le succès et ses dommages collatéraux : *"Je ne suis pas dans le désir des autres,* constate-t-il humblement. *Comme disait Deleuze, créer ce n'est pas communiquer mais résister. Mon projet de vie c'est d'accéder à une sorte de paisibilité, sans aller jusqu'au bonheur."* Lui qui s'amuse à raconter qu'il est né voilà soixante-neuf ans dans une maternité transformée depuis en maison de retraite, sait très bien que la boucle est bien loin d'être bouclée.

MidEm+24, le futur de la musique ?

La deuxième édition du grand rendez-vous annuel des professionnels de l'industrie musicale s'articule sur les perspectives d'un secteur en pleine mutation.

Par PIERRE-MARIE DUFOUR

SCÈNES ET PLATEAUX
Pendant quatre jours, se succèdent débats et concerts, interview et master class, notamment Stewart Copeland et Jean-Michel Jarre.

Du 24 au 27 janvier se tient à Cannes la deuxième édition du Midem du renouveau, celui de l'aire numérique, du web 3.0 et des réseaux sociaux prescripteurs des nouvelles tendances musicales. Un rendez-vous annuel, prolongé par des rencontres et des formations professionnelles au fil des mois. Et, en ce début d'année, Cannes reprend les airs de fête que la ville a connus au mitan des années 1990, quand les métiers de la musique célébraient le CD, le support digital du renouveau : la cité vibre de concerts, d'aftershows et de projections ciné durant quatre jours non-stop, pendant que 300 professionnels venus du monde entier - y assistent 60 % d'étrangers, estiment les dirigeants de la société Hopscotch, productrice exécutive de Midem+ - se penchent sur l'avenir du métier. Un rendez-vous festif et studieux, donc, placé sous les parrainages de Jean-Michel Jarre, de Stewart Copeland, fondateur du groupe Police, et de Yemi Alade, star de l'afropop, qui pulsera sans discontinuer jusqu'au 27 janvier.

Pour la partie accessible au grand public (un pass tout compris, vendu au prix raisonnable de 100 € pour les quatre jours, lui a été réservé), Midem+24 Live propose un programme autour de la musique et des spectacles vivants. Le film *Moonage Daydream*, consacré à David Bowie et sélectionné au Festival 2022, est montré à deux reprises au cinéma Olympia, tandis que des concerts classiques (Orchestre national de Cannes, ensemble Alicantus), rock indé (Baxter Dury, Royal Republic), rap (De La Soul, Black Star) ou encore chanson française (Madame Monsieur, Clara Ysé) ou électro (Dombrance - "République électronique"), complétés d'aftershows et de la prestation des deux gagnants du tremplin Midem+ Talents, permettent de satisfaire tous les goûts.

La partie professionnelle, qui prend le nom de Forum cette année, a été concentrée pour l'essentiel les 25 et 26 janvier. Ces deux jours ont avant tout été conçus comme *"un parcours complet, comportant temps de rencontres, de conférences, de keynotes et de débats"*, selon les termes employés par Benoît Desveaux, directeur général de Hopscotch. Parmi les thèmes abordés sous ces différentes formes, retenons les enjeux juridiques, éthiques et politiques de l'IA (intelligence artificielle), l'impact environnemental et sociétal de l'industrie musicale (concerts, stockage de données, conséquences des tournées sur la santé mentale et physique des artistes, etc.), la place faite à l'inclusion dans l'industrie musicale (place des femmes, diversité sexuelle et raciale…), la nécessaire mobilisation du secteur dans la lutte contre la fraude (téléchargement et streaming illégaux, vente frauduleuse de billets de concerts…) ou encore le secteur de la musique comme levier de croissance économique (par exemple, retombées financières locales majeures lors de prestations live de mégastars internationales).

D'autres temps forts ont également été programmés, comme un échange direct et sans filtre entre David Lisnard, maire de Cannes, et Bertrand Burgalat, artiste, producteur et président du Snep (Syndicat national de l'édition phonographique, qui regroupe l'essentiel des maisons de disques) ou un déjeuner réunissant des décideurs politiques français et européens, qui ont entendu les demandes de l'industrie musicale et pu discuter avec leurs dirigeants. Mentionnons aussi une interview de Stewart Copeland par le rédacteur en chef de *Rolling Stone*. Ce dernier et l'éditrice du magazine animeront également plusieurs tables rondes, dont certaines étaient encore en cours de finalisation au moment du bouclage de ce numéro.

Le module consacré à la formation, dénommé Academy, est orienté vers la formation et l'apprentissage aux réalités des métiers de la musique. Les heureux étudiants azuréens auront ainsi eu la possibilité d'explorer avec Sacha Chaban, compositeur et chef d'orchestre français installé à Los Angeles, les tendances et les meilleures pratiques pour créer des

musiques de films. Ils auront passé en revue l'évolution du métier depuis 1985, en compagnie des producteurs Joachim Garraud (David Guetta, Bob Sinclar, Cassius…) et Steve Lyon (Depeche Mode, The Cure, Nitzer Ebb…). Ils auront aussi pu visionner le documentaire *Modular California Vibes*, où l'on suit quatre producteurs enregistrer pendant quatre jours, dans un étonnant studio fonctionnant à l'énergie solaire, quatre titres originaux dans le décor majestueux du Grand Ouest américain. Se projetant au-delà du rendez-vous cannois, Gilbert Désveaux, secrétaire général d'Hopscotch, ajoute *"labelliser dès cette année, avec un institut reconnu, plusieurs cursus de formation continue dans différents métiers de l'industrie musicale"*.

© YANNMACHEREZ

Dans les oreilles de Francis Zégut

NOTRE CHRONIQUEUR NOUS PROPOSE CHAQUE MOIS UNE SÉLECTION D'ALBUMS QUI ONT RETENU SON ATTENTION.

1 Sleep Token

TAKE ME BACK TO EDEN (AGAIN)

Le 16 décembre 2023, nous sommes allés à l'OVO Arena Wembley assister au concert de Sleep Token. Devant la salle, un camion de merchandising vendant T-shirts, bonnets, posters ; une heure de queue afin de repartir avec le souvenir du moment. La première surprise est le nombre de jeunes filles et femmes : pas loin de la moitié du public voire plus ! Passé dans mon émission depuis janvier de l'année dernière, Sleep Token fascine, étonne, surprend par des mélodies complexes, des univers qui se percutent, metal et urbain ; c'est progressif, fusion ; c'est néogothique comme La Sagrada Família de Barcelone, lumineuse et torturée, vertigineuse et inachevée. Vessel, le leader, a eu des problèmes de voix durant quatre titres, qu'importe, le public chante à l'unisson. Allez, je le dis haut et fort, en live, c'est dingo ! *Take Me Back to Eden*, de Sleep Token, c'est mon album de l'année 2023.

2 Madi Diaz

WEIRD FAITH

Madi Diaz est dans le game depuis 2007. Elle a étudié au Berklee College of Music, et rencontré, à cette période, Kyle Ryan, guitariste originaire du Nebraska. Une jolie tessiture, de belles compositions, parfois un agrément country. Soyons francs, ce n'est pas si original, mais ça peut s'écouter sans fin, c'est cosy. Elle a même ouvert pour Harry Styles, encore lui, au point de devenir musicienne sur sa tournée.

3 Slift

ILION

Voilà *Ilion*, le troisième album du groupe toulousain Slift, de la musique-fiction, de la zik pour klingon. Passé la barrière de la langue, les échanges à l'intérieur de l'Enterprise se font par l'intermédiaire d'embardées psychédéliques.
La Stargate s'ouvre et nous envoie tout droit dans *Ceremony*, de Pierre Henry & Spooky Tooth ; nous sommes en 1969, j'ai 16 ans, ça me va bien.

4 Trevor Horn

ECHOES ANCIENT & MODERN

Il y a des gars qui ont LA carte de visite ; des gars qui ont créé, innové dans le domaine musical, Trevor Horn par exemple. Bassiste, producteur, il s'associe à Geoff Downes et Bruce Woolley, nous sommes en 1979 et les Buggles sortent "Video Killed the Radio Star".

"Owner of a Lonely Heart", de Yes, c'est lui. En 1983, il fonde son propre label et le monde découvre Frankie Goes to Hollywood, Propaganda et, plus tard, Seal.

Echoes Ancient & Modern revisite du Depeche Mode, du Nirvana, du Yes, du Joe Jackson… Les invités sont Iggy Pop, Seal, Tori Amos, Steve Hogarth de Marillion *and many more*. Exercice de style nostalgique ? Merci pour la musique, Trevor Horn.

RS CHARTS LECTEURS

Février 2024

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS

1. CHROME DREAMS
Neil Young
2. DÉDICACES
Paul Personne
3. I/O
Peter Gabriel
4. I SCREAM
FFF
5. 50TH ANNIVERSARY COLLECTION: 1973
Bob Dylan
6. THEY CALL ME RICO
Sweet Exile
7. RIVAL SONS
Lightbringer
8. HARP
Albion
9. MADNESS
Theatre of the Absurd
10. STEVIE NICKS
Complete Studio Albums & Rarities

SINGLES

1. NOW AND THEN
The Beatles
2. LOVE WILL TEAR US APART
Noel Gallagher's High Flying Birds
3. LIVE AND LET LIVE
Peter Gabriel
4. AFTERGLOW OF RAGNAROK
Bruce Dickinson
5. HONEY
Måneskin
6. ALMOST LIKE BEING IN LOVE
Rod Stewart
7. DECONSTRUCTION
Serj Tankian et Tony Iommi
8. BLACK MOONLIGHT
Duran Duran
9. YEAH RIGHT
Evanescence
10. GET IT ON
Bjørn Berge

Macron année zéro

On reprend le même et on change tout ? En cette nouvelle année, l'Élysée rêve de redonner du souffle et du cap à un quinquennat qui a mal démarré : l'année 2023, entamée sur le conflit des retraites, s'est achevée sur le fiasco de la loi immigration. À se demander si le Président sait vraiment où il veut aller…

PAR LAURENT BAZIN

DANS LA GRANDE SALLE de l'Élysée improvisée en plateau de télévision, Emmanuel Macron a l'air content de lui et c'est tout ce qui compte.

Ou plutôt, c'est la seule chose qui reste.

Autour de lui, la majorité s'effrite, les ministres s'interrogent et les critiques sifflent ; on l'accuse d'avoir cédé à la droite et aux extrêmes sur l'immigration, mais lui n'en démord pas : sous les sunlights de France Télé, cette bête de scène infatigable tente encore de transformer son Waterloo en Austerlitz, répétant avoir "*pris ses responsabilités*" face aux "*oppositions irresponsables*", et appelant implicitement le Conseil constitutionnel à faire le ménage en censurant une partie du texte. Étrange conception du parlement, que celle qui vous fait appeler à détricoter une loi que vous avez demandé à vos propres troupes de voter, la veille !

"*Vous pouvez y aller, ça ne s'appliquera jamais en l'état*", ont répété les envoyés de l'Élysée aux députés : soit parce que les sages retoqueront, soit parce que le Président refusera d'appliquer certaines concessions faites à la droite, comme cette "mauvaise idée" de réclamer une caution aux étudiants étrangers pour être sûr qu'ils rentrent chez eux, après leurs études en France. Sa ministre de l'Enseignement supérieur l'a cru, qui est restée alors qu'elle menaçait de claquer la poste. Le ministre de la Santé, lui, a saisi l'occasion de la mise à mal annoncée de l'aide médicale de l'État pour quitter le navire. Mais qu'on ne lui parle pas de ces fâcheux, portefeuilles anonymes et vite remplacés, Emmanuel Macron se soucie peu des pions et avance fièrement son roi : ce n'est pas son échec, c'est celui des autres, ceux qui n'ont pas voulu débattre (la gauche) et ceux qui font de la surenchère pour s'offrir enfin une victoire politique (la droite et le RN). Bref, comme toujours lorsqu'il perd, Emmanuel Macron réécrit l'histoire et tente de redonner du sens à ce qui n'en a plus. Il "*post-rationnalise*", comme disent les normaliens du Château : c'était déjà le cas avec la réforme des retraites adoptée sans vote et contre la rue, et aujourd'hui de cette loi immigration qui flirte, quoi qu'on en pense, avec les idées de la droite dure.

Certains en profitent pour hurler que le macronisme est de droite depuis le début, une duperie vendue par un bonimenteur génial au service des puissants et de l'économie libérale. C'est faux et trop facile à la fois. La vérité c'est que, sorti de ses grands sujets – l'économie et l'Europe –, le Président n'a d'autre bannière que celle de son intérêt du moment. Le drapeau flotte tellement que ce n'est plus du "*et en même temps*", mais du flou à la tonne. C'est à se demander si la tenaille dans laquelle les Français ont malicieusement enfermé le Président en lui refusant une majorité n'a pas fini par révéler la véritable nature du macronisme : un art consommé de la conquête allié à une méthode d'exercice du pouvoir faite de pragmatisme et de palinodies.

Le macronisme a-t-il seulement des convictions ? On en vient à se poser sérieusement la question, tant le Président oscille et varie, au gré des courbes. Sur le régalien, l'international, le sociétal, il apparaît souvent indécis, changeant et, au fond, sans boussole. Lors du Covid, il est passé d'une visite très controversée au sulfureux professeur Raoult – que personne ne lui demandait – au culte justifié de la vaccination. Sur la laïcité, est-il Attal qui interdit l'abaya ou la bougie de Hanoukah à l'Élysée ? Sur les retraites, où est passé le Président qui déclarait, en 2019, qu'il serait "*hypocrite de repousser l'âge légal sans avoir réglé le problème du chômage des seniors*" ? Sur l'immigration – nous y revoilà… – il passe sans moufter d'un texte dans le plus pur esprit "*et en même temps*" sur les sans-papiers – plus dur sur les reconduites aux frontières, plus tendre sur la régularisation dans les "*secteurs en tension*" – à une loi d'opportunité qui réduit de facto les droits des immigrés légaux.

Le Président est un tacticien, c'est entendu ; un beau parleur qui se fait fort de vous convaincre toujours de son intelligence. Mais en ce début de second quinquennat, il semble cruellement manquer de cap et – ce qui est plus grave peut-être – de parole. Nous n'en serions pas là s'il avait fait campagne autrement qu'entre deux avions pour Bruxelles ou l'Ukraine, sur un autre programme que sur sa seule personnalité et quelques pages griffonnées sur un coin de table, quelques semaines avant le scrutin.

Faute de ligne directrice autre que lui-même, Emmanuel Macron est condamné à se réinventer sans cesse. En cette trêve des confiseurs, on murmure qu'il veut "scénariser sa rentrée", comme un acteur sur le retour persuadé que son seul jeu de scène pourrait tout relancer : soudain il s'approprie Jacques Delors et promet des initiatives ébouriffantes. "*Foi d'animal…*", dirait La Fontaine.

Hélas, nous n'en sommes plus là.

Et lui non plus.

Gaby, oh Gaby...

La promotion du jeune, si jeune, Gabriel Attal, inaugure une nouvelle ère : l'avènement de la politique TikTok !

RENAUD DÉLY

"*Alors, à quoi ça sert la frite si t'as pas les moules. Ça sert à quoi l'cochonnet si t'as pas les boules ?*" Indépassable question que posait "Gaby", version Alain Bashung. Ces questions, le "Gaby" d'Emmanuel Macron ne se les pose pas. Il a la frite, trace son chemin à une vitesse supersonique, et ce sont ses rivaux qui ont les boules ; ses concurrents potentiels pour 2027, Édouard Philippe, Bruno Le Maire ou Gérald Darmanin. Gabriel Attal est jeune, très jeune, 34 ans, le plus jeune Premier ministre de l'histoire de la République, on l'a assez dit, répété et entendu. À eux deux, Emmanuel Macron (46) et Gabriel Attal (34) n'atteignent même pas les 81 ans de Joe Biden...

Or si la jeunesse est un atout, ce n'est pas un programme. Ce n'est qu'un état, transitoire, qui finit par passer. La jeunesse peut servir d'outil, pour séduire et agir, cela ne saurait être une fin en soi. Par-delà l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle génération, la promotion de Gabriel Attal illustre surtout le basculement dans une nouvelle ère de la politique. Après la rupture engendrée par l'irruption de la télévision dans les campagnes présidentielles, surtout à partir de la victoire de Giscard en 1974, puis la révolution suscitée par l'influence des chaînes tout info, en particulier lors de l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007, et enfin l'impact des réseaux sociaux (Facebook, Twitter, etc.) sur les scrutins élyséens à partir de 2012, nous voilà entrés dans l'ère de la politique TikTok !

La nomination d'Attal illustre l'entrée dans ce nouvel âge de la politique 2.0, celle d'un narcissisme numérique à durée limitée, régenté par la tyrannie des images et de la brièveté. Un royaume où l'on existe, fugitivement, à coups de "like". Un mode de communication qui devient vite addictif, tant pour l'émetteur que pour les récepteurs.

En osant ce saut générationnel, Emmanuel Macron espère d'abord faire de son juvénile Premier ministre une arme anti-RN, capable d'enrayer la progression de l'extrême droite et de ringardiser Marine Le Pen. À ce titre, Gabriel Attal et Jordan Bardella sont comme les deux faces de cette même politique TikTok, cette démocratie numérique faite d'image, de réseaux sociaux et de "like".

Miroir, mon beau miroir, suis-je vraiment le plus beau, le plus aimé de mon camp ?

"Aujourd'hui c'est vendredi et j'voudrais bien qu'on m'aime", répètent en chœur le Gaby de Matignon et le Jordy du RN. Il en est de même le lundi, le mardi, le mercredi, etc. Leurs petites entreprises ne connaissent pas la crise, et les deux ambitieux semblent s'être choisis comme adversaires préférés pour installer leur duel dans la durée. À moins de succomber sous les coups bas de leurs aînés et de "*finir chez Wanda et ses sirènes*"...

Mais au fond, quelles sont les convictions, les vraies, du Gaby de Matignon ? Le nouveau chef du gouvernement en a-t-il vraiment, d'ailleurs, lui qui vient de la gauche et s'emploie si bien à le faire oublier ?

"J'dis bonjour/Faut bien que j'me mouille.../ J'ai mon contrat d'confiance, l'encéphalo qu'il faut" chante le Gaby de Bashung. Gabriel Attal dit "*bonjour*" ; en effet, il est poli, propre sur lui, affiche une image lisse et éminemment sympathique, l'archétype du jeune homme de bonne famille, disait-on jadis. C'est un communicant hors pair. Tête bien faite autant que bien pleine, il a "*l'encéphalo qu'il faut*" pour assumer une si lourde mission. Et il a surtout signé un "*contrat de confiance*" avec Emmanuel Macron. Mais au-delà, parviendra-t-il à s'affranchir de l'ombre de son tuteur pour affirmer sa propre identité politique ? L'exercice promet d'être périlleux, tant Gabriel Attal ne peut se permettre de mordre la main qui l'a si bien nourri depuis 2018 en lui confiant successivement le secrétariat à la Jeunesse, le porte-parolat du gouvernement, le portefeuille des Comptes publics puis celui, plus garni encore, de l'Éducation nationale, où il passa quelques mois de stage avant de décrocher la timbale de Matignon. En attendant le Graal de la succession élyséenne ?

Sa loyauté à Emmanuel Macron fut jusqu'ici son principal atout. Elle peut devenir son plus lourd corset. Dans trois ans et demi, les électeurs voudront-ils vraiment perpétuer le règne d'Emmanuel Macron en adoubant celui qui apparaît comme son clone de 2017, un homme jeune, produit des meilleures écoles, incarnation de l'élite et adepte du "*dépassement*" du clivage droite-gauche ? Le pari semble incertain. À moins que le nouveau chef du gouvernement ne parvienne à s'affranchir d'ici là de l'ombre de son bienfaiteur et à donner au contenant - l'image, les mots - un contenu politique novateur qui lui soit propre. À entendre, depuis son entrée à Matignon, Gabriel Attal entonner le refrain de "*la France qui se lève tôt*", "*travaille dur*", "*paie ses impôts*" et "*aspire à la tranquillité*", on a plutôt l'impression d'écouter la reprise d'un vieux tube sarkozyste. ®

Under His Thumb

Alors que l'élection de Trump en novembre prochain est fort possible, nombre d'observateurs craignent une dérive autoritaire, voire dictatoriale. Mais les institutions devraient être assez solides pour l'empêcher.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

Screaming for Vengeance. Les sondages se suivent et se ressemblent : Trump conserve une avance plus que confortable sur ses principaux rivaux pour l'investiture républicaine. L'incroyable amoncellement d'affaires n'a aucune prise sur sa popularité, et seule l'hypothèse d'une condamnation pourrait pousser une fraction d'électeurs à se détourner de lui. "*Think twice, it's alright*". Et Biden (enfin, n'importe qui en réalité) devrait logiquement en profiter - mais non : Biden est donné perdant dans la plupart des quelques États clés où l'élection se jouera. Souvent dans la marge d'erreur, mais le message reste clair. Il faut donc se préparer à une deuxième saison de Trump à la Maison-Blanche, sous le signe de la revanche. "*Rivalry and retribution*".

It's Good to Be King. Nombre d'éditorialistes démocrates et républicains anti-Trump (Robert Kagan, notamment) ont passé le mois de décembre à mettre en garde leurs lecteurs contre le risque (ou la certitude, selon eux) d'une dérive illibérale au mieux ou dictatoriale au pire. Trump n'a jamais caché son admiration pour les dirigeants autoritaires comme Vladimir Poutine ou Viktor Orbán, et le Project 2025 concocté pour lui par la Heritage Foundation annonce des mesures permettant des politiques plus expéditives que lors de son premier mandat, comme l'embauche systématique d'employés fédéraux dociles et loyaux. Cependant, les freins et contrepoids (*checks and balances*) de la Constitution poussent à s'interroger sur les modalités de cette dérive dictatoriale. En d'autres termes, il est difficile d'imaginer comment elle pourrait se concrétiser dans le cadre du système républicain des États-Unis.

Any Colour You Like. Une des clés de la neutralisation de Trump - et donc de la survie de la démocratie américaine ? - sera la couleur des deux chambres du Congrès. Ces scrutins attirent moins l'attention des médias que la sacro-sainte présidentielle, mais elle est en fait plus importante à cause du principe de séparation des pouvoirs. Encore faut-il que le Congrès accepte de jouer son rôle de contrepouvoir… L'impeachment est un bon exemple : à deux reprises (ce qui est inédit), une Chambre démocrate a mis le Président Trump en accusation, mais les Républicains au Sénat n'avaient aucune envie de le destituer (et de s'attirer les foudres de ses millions d'électeurs, dont ils ont eux-mêmes besoin). Le Sénat peut aussi bloquer les nominations de ministres, d'ambassadeurs et de juges fédéraux (pas seulement à la Cour suprême). Les Républicains ont de fortes chances d'y obtenir une majorité et, dans le cas contraire, Trump peut toujours nommer des ministres temporaires (*acting*). Quant à la Chambre, elle a le *power of the purse* : c'est elle qui valide ou non les dépenses et la politique douanière. Ni mur ni guerre commerciale sans l'accord de la Chambre. Mais ce ne sont pas là des politiques dictatoriales.

Travelin' Ban on the Run. Pour contourner un Congrès hostile, il reste au Président l'option des décrets (*executive orders*). Barack Obama a dû y recourir souvent lors de ses deux mandats. Et Trump également, notamment pour tenir sa promesse d'empêcher l'immigration depuis certains pays musulmans. Mais ces décrets peuvent être abrogés par la majorité suivante, voire être bloqués presque immédiatement par des juges fédéraux. Trump en a fait les frais à plusieurs reprises en 2017. Il a dû réécrire plusieurs fois son fameux Travel Ban pour être dans les clous - pas très dictatorial, là encore.

Come Crawling Faster, Obey Your Master. En tant que chef de l'exécutif, Trump peut veiller à faire exécuter ses décisions en purgeant l'administration fédérale de ses éléments les moins loyaux - le "*deep state*" qui avait freiné ses politiques lors du premier mandat. Il peut jouer sur les normes édictées par les agences fédérales, notamment environnementales, pour favoriser le secteur de l'énergie. Encore moyennement dictatorial. Il dit vouloir invoquer l'Insurrection Act de 1807 pour réprimer les manifestations qui ne manqueraient pas de saluer son élection. Cette loi a été utilisée à plusieurs reprises au siècle dernier à l'occasion d'émeutes raciales : Détroit en 1967, Los Angeles en 1992. Et personne n'a crié à la dictature. Tout dépend des circonstances. Même chose pour l'immigration : Biden et les Démocrates sont acculés et l'opinion demande de l'action. Mais de là à séparer les familles et à mettre les enfants dans des cages ?

Walk This Way. Trump dit aussi vouloir mettre au pas la justice en reprenant son indépendance au ministère de la Justice (acquise sous Nixon) et en ne nommant que des juges ultraloyalistes. Encore faut-il qu'ils soient validés par le Sénat. Et pourtant, aucun des juges nommés par Trump n'a intercédé en sa faveur suite à l'élection de 2020, qui n'a jamais été volée. Mettre au pas la presse ? Impossible, car elle ne dépend pas de l'État fédéral. Elle a d'ailleurs beaucoup prospéré sous Trump : les abonnements aux grands quotidiens ont bondi. Trump ne peut pas non plus changer la Constitution à sa guise comme dans nombre de républiques bananières. Et dans quel but ? Être Président à vie ? Entamer une carrière de dictateur à 80 ans ?

Trumpled Under Foot. Enfin, les véritables restrictions démocratiques échappent totalement au gouvernement fédéral : elles se jouent dans les États. Qu'il s'agisse des charcutages partisans, de l'accès au droit de vote ou du déroulement des scrutins, les Républicains n'ont pas attendu pour sévir. Mais les tribunaux peuvent toujours retoquer ces décisions locales. Et si la Cour suprême est revenue sur une partie du Voting Rights Act de 1965 avec l'arrêt Shelby, qui ouvrait la porte à de nouvelles formes de discrimination, c'était en 2013, plusieurs années avant l'entrée de Trump en politique. Une réélection de Trump avec un Sénat républicain est assez probable. Si cette perspective ulcère les Démocrates, l'avenir de la démocratie américaine n'est pas aussi en péril qu'ils le prétendent. "Take it Easy" et "Run Like Hell" !

Abonnements

+

Hebdo & mensuel digital
+ Web premium

+

EN CADEAU
un 45 tours Collector de BOB DYLAN
DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier + leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital + contenu Web premium

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE OU BULLETIN À RENVOYER À: ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE MENSUEL ET HEBDO)

☐ **1 AN** ☐ France métropolitaine : **69 €** ☐ UE + Suisse : **84 €** ☐ Monde : **90 €**

☐ **2 ANS** ☐ France métropolitaine : **110 €** ☐ UE + Suisse : **135 €** ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ **1 AN** (10 N°) ☐ France métropolitaine : **59 €** ☐ UE + Suisse : **72 €** ☐ Monde : **78 €**

☐ **2 ANS** (20 N°) ☐ France métropolitaine : **100 €** ☐ UE + Suisse : **130 €** ☐ Monde : **142 €**

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ
(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

1 MOIS RENOUVELABLE TACITEMENT

☐ **INTÉGRAL** (PAPIER + NUMÉRIQUE) : **6,90 €/Mois**

☐ **PAPIER SEUL** : **5,90 €/Mois**

MANDAT SEPA

COMPTE À DÉBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE: __ /__ / ____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CRÉANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER:
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET MA BANQUE À DÉBITER MON COMPTE CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Oliver Anthony
L'improbable star

Sa chanson virale sur des politiciens cupides et une nation défaillante l'a propulsé au sommet. Mais que représente vraiment Oliver Anthony ?

Par DAVID BROWNE
Avec la participation de JOSEPH HUDAK

Cet été, aux États-Unis, Oliver Anthony a connu une ascension fulgurante grâce à son titre "Rich Men North of Richmond". Peu de temps après cette percée surprise, le chanteur se décrivait ainsi : *"Je n'ai rien d'extraordinaire. Je ne suis pas un bon musicien, je ne suis pas une très bonne personne. J'ai passé ces cinq dernières années à lutter contre des problèmes de santé mentale et d'alcool."* Pourtant, il est très rare de voir un artiste entièrement indépendant débuter à la première place au classement Hot 100 de Billboard, devant Taylor Swift, Luke Combs ou Morgan Wallen.

Que s'est-il passé exactement avec cette chanson ? N'est-elle qu'un instant viral parmi d'autres ? Cet hymne populiste représente-t-il l'arrivée d'une nouvelle voix importante que nous entendrons encore longtemps ? Il est trop tôt pour le dire. Mais ce qui est indéniable, c'est que, volontairement ou pas, ce succès n'a pas été sans conséquences pour la musique country, la musique en général et le pays tout entier. *"Tu arrives pile au bon moment,* a écrit un abonné sur le compte Instagram du musicien. *On avait besoin de cette chanson pour raconter notre histoire. 2024 sera une année compliquée. C'est la dernière chance pour sauver ce pays."*

Environ un an avant son incroyable succès, Oliver Anthony publiait ses premières chansons en ligne. Sur la plateforme musicale Bandcamp, il se décrivait comme étant *"juste un idiot qui écrit des chansons qui parlent de chez lui. Qui vit hors du système sur 37 hectares quelque part en Virginie"*. Mais son histoire est un peu plus compliquée que cela.

Né Christopher Anthony Lunsford, il a passé sa jeunesse entre la Virginie et la Caroline du Nord, à travailler à l'usine et à s'enivrer, d'après ses récits sur les réseaux sociaux. Il dit avoir arrêté l'école à 17 ans. Il a ensuite travaillé chez McDonald's, à Old Port, puis a été embauché dans une usine d'emballage pour fast-foods, aujourd'hui fermée. Là, selon ses termes, il était à pied d'œuvre *"de nuit, six jours par semaine pour 14,50 $ de l'heure, un enfer sur terre"*. Après un accident du travail et une fracture du crâne, il s'est trouvé dans l'incapacité de bosser pendant des mois. De retour dans son État natal, il a trouvé un emploi dans un magasin de Richmond, où il vendait des articles pour le BTP.

Rapidement, la musique est entrée dans sa vie. Après avoir vu Waylon Jennings dans *The Dukes of Hazzard*, il a commencé la guitare. Son temps libre était occupé à boire, à se droguer et à écrire. Il terminait toutefois rarement ses morceaux.

Comme il l'a raconté dans le podcast "The Joe Rogan Experience", Oliver Anthony a songé au suicide. Divorcé, il avait épousé Tiffany Brogdon, aspirante vétérinaire. Mais constatant qu'il n'était pas heureux, et désireux d'abaisser son stress, il a persuadé sa compagne de vendre leur voiture et leur maison à Farmville pour acheter ces fameux 37 hectares dans le comté de Dinwiddie, en 2019, pour 97 500 $. Sa femme, son enfant issu de son premier mariage et lui ont vécu dans un camping-car d'occasion acheté 750 $.

En 2019, son grand-père, Oliver Anthony Ingle, décède. Le musicien décide alors de lui rendre hommage en empruntant son nom pour la scène. Au printemps 2022, il enregistre quelques chansons chez lui, parfois avec son téléphone, et utilise le service DistroKid pour publier sa musique sur Spotify et d'autres plateformes. Il poste aussi ses chansons sur Bandcamp. Dans chacune d'elles, on

COMÈTE
Le songwriter a rencontré un succès météorique avec une seule chanson… contestataire ?

© SAMUEL CORUM GETTY IMAGES

retrouve sa voix, sa guitare et ses paroles reflétant une vie qu'il estime être une impasse. Certains morceaux sont résignés, d'autres plus aigris. "Rich Man's Gold" contient une phrase ("*Tu n'es pas né simplement pour payer des factures et mourir*") qui va devenir récurrente sur scène. "Doggonit", un précurseur de "Rich Men North of Richmond", raconte que les *"pauvres continuent de souffrir et les riches continuent de prospérer"*. Et puis, le 1er août 2023, tout change. Ce jour-là, Anthony publie une version d'environ une minute d'une nouvelle chanson, "Rich Men North of Richmond", qu'il ne considérait même pas comme sa meilleure. Le morceau est repéré par Draven Riffe, un aspirant musicien et vendeur de voitures de Virginie Occidentale.

Cinq ans plus tôt, Riffe avait cofondé RadioWV, une chaîne YouTube consacrée à la country brute et sans fard. Lorsqu'il a entendu la chanson d'Oliver Anthony, il a insisté pour le filmer en train de la chanter pour RadioWV, mais le morceau n'était pas terminé. *"Je n'avais écrit que la première moitié,* a expliqué Anthony à Fox News, au mois d'août. *Je l'avais mise en ligne, mais seulement la première moitié. On a créé la deuxième partie ensemble la veille du tournage."* C'est à ce moment que la chanson a pris son envol.

Sur sa page Facebook, Anthony a écrit : *"Si ces chansons ont touché des millions de personnes de façon si profonde, c'est parce qu'elles sont chantées par quelqu'un qui ressent les paroles à l'instant précis où elles sont chantées. Pas de montage, pas d'agents, pas de conneries."* Mais la chanson a aussi reçu un coup de pouce majeur sur les réseaux sociaux de la part de nombreuses personnalités de droite. Le mercredi 9 août, un utilisateur de Twitter nommé Chase Steely a partagé la vidéo de "Rich Men North of Richmond". À partir de là, Jason Howerton, consultant web et influenceur chrétien comptant plus de 100 000 abonnés, a partagé le morceau, rapidement imité par les chroniqueurs de droite Matt Walsh et Dan Bongino (respectivement 2 et 4 millions d'abonnés). Très vite, la chanson était partout. Elle a fini par attirer plus de 85 millions de vues, alors que les vidéos de RadioWV n'en totalisent jamais plus de 100 000.

Étant donné la façon dont le titre a été mis en avant et promu par la droite, impossible de ne pas se demander s'il n'a pas bénéficié de ce que l'on appelle l'*astroturfing,* une technique de manipulation de l'opinion faisant croire à une énorme popularité. Mais selon les recherches de *Rolling Stone,* cela n'a pas été le cas. Même dans le contexte des tubes viraux sur les réseaux sociaux, "Rich Men North of Richmond" semble avoir touché une corde sensible à la fois politique et musicale. *"Il est authentique, c'est difficile de trouver quelqu'un comme ça,* explique Ginger Morris, copropriétaire du Morris Farm Market, à Barco, en Caroline du Nord. *C'est ce qui parle aux gens. Il ne veut appartenir à personne."*

Si Ginger Morris connaît Oliver Anthony, c'est parce qu'au printemps dernier, le chanteur était venu jouer dans son magasin. Tony Markun, qui engage des artistes locaux pour se produire devant les clients qui achètent leurs légumes, a fait appel à Anthony, qui l'avait impressionné quelques mois plus tôt à une fête. Le musicien n'a joué que pour quelques dizaines de personnes, mais Markun l'a sollicité à nouveau pour revenir le 13 août… soit quelques jours après la folie "Rich Men North of Richmond". Les appels et les mails ont commencé à affluer. Anthony était devenu un phénomène : sa chanson avait été écoutée près de 8 millions de fois, se dirigeait vers la première place sur Spotify et Apple Music, et on en parlait à la télévision.

Immédiatement, le Morris Farm Market a dû se préparer à une invasion. Avec à peine plus d'une journée devant eux, Markun et ses employés se sont débrouillés pour trouver des toilettes mobiles, des places de parking supplémentaires et une ambulance. Les premières voitures sont arrivées juste après 10 heures le matin, et l'après-midi, il y en avait entre 4 000 et 6 000. Dans la foule, des représentants de maisons de disques et d'agences venus voir de quoi il retournait.

Comme au printemps, Oliver Anthony est arrivé avec seulement sa guitare Gretsch, sans câbles ni micro, et ses deux chiens. Il avait engagé un guitariste local, Joey Davis, pour l'accompagner, et voulait traverser la foule seul pour rejoindre la scène, mais cela inquiétait Markun, qui l'a persuadé de le laisser l'accompagner. Selon ce dernier, il a fallu *"30 ou 40 minutes pour faire 30 mètres"*. Le gérant a diffusé la version de Chris Stapleton de l'hymne américain avant qu'Anthony ne monte sur scène. Mais il y avait tellement de gens dans le magasin que le Wi-Fi est tombé en panne. Peu importe : la foule a pris le relais au chant.

Pendant l'heure qui a suivi, Anthony a chanté "Rich Men North of Richmond" deux fois, en plus de ses autres chansons. Après le concert, il s'est assis sur une chaise et a discuté avec les centaines de personnes qui faisaient la queue pour prendre un selfie et lui parler de leur vie, leurs inquiétudes et leurs tragédies familiales.

LIVE
Anthony a interprété "Simple Man" au Blue Ridge Rock Festival, l'été dernier, en compagnie de Shinedown et des membres de Papa Roach.

© SANJAY PARIKH

Si l'ascension d'Oliver Anthony est peut-être liée aux changements politiques et culturels dans la musique country ces dernières années, cela fait longtemps qu'un appétit pour ce genre de country anti-mainstream se fait sentir. La performance brute de Chris Stapleton aux CMA Awards de 2015 a participé à l'avènement d'une country moins produite, moins polie. Une country "*authentique*", pour reprendre un terme souvent ressassé dans ce genre musical. Mais si Stapleton et d'autres comme Eric Church et Sturgill Simpson ont aidé à planter le décor, ce sont des artistes acoustiques, à l'instar de Zach Bryan, Tyler Childers et Charles Wesley Godwin, qui se sont installés dans cette nouvelle scène. La liste comprend aujourd'hui Anthony et d'autres musiciens de RadioWV, comme Nolan Taylor, qui a récemment signé chez Atlantic Records.

"Il y a une sorte de son des Appalaches, ils sont quelques-uns dans cette veine", in-

répéter le titre dans sa réponse : *"Nous ne pouvons pas y arriver si le Congrès dépense des milliards et des milliards de dollars. Ces hommes riches au nord de Richmond nous ont mis dans cette situation."* Mais dans une vidéo postée juste après le débat, Anthony a répliqué : *"C'est énervant de voir des gens dans les médias conservateurs essayer de s'identifier à moi comme si j'étais l'un des leurs. C'est énervant de voir certains musiciens et politiciens agir comme si on était potes, comme si notre combat était le même… Cette chanson parle de ces gens-là et de bien d'autres aussi. Pas juste d'eux, mais certainement d'eux."*

Dans un autre message vidéo, Oliver Anthony a expliqué qu'il se situait "*en plein centre de l'allée en politique, comme ça a toujours été le cas*". En même temps, après l'explosion de "Rich Men North of Richmond", il a affirmé à un ami qu'il ne voulait faire que deux interviews : avec Joe Rogan et avec Jordan Peterson. (Après avoir d'abord exprimé son intérêt pour s'entretenir avec *Rolling Stone*, Anthony et Riffe, son manager *de facto*, n'ont pas donné suite à nos demandes.)

Dans ses conversations amicales avec Rogan et Peterson, Oliver Anthony a évoqué les problèmes de la célébrité, les années compliquées qu'il a traversées, les "*kilos d'herbe*" qu'il a fait pousser l'année dernière, les grandes chaînes de magasins qui font que toutes les villes se ressemblent et le fait qu'il n'aurait probablement pas envie de devenir un artiste de stades et préférerait plutôt ouvrir un ministère. Interrogé sur les paroles controversées de son titre phare, il a répondu qu'il souhaitait que la chanson *"reste ouverte à l'interprétation pour l'auditeur"*. Comme il l'a expliqué à Peterson : *"Beaucoup de gens comprennent ce que j'essaie de dire, mais ça a été intéressant de voir les deux camps m'attaquer, pensant que je m'identifiais à l'autre."*

Toutefois, une chose paraît claire : Oliver Anthony aime beaucoup le candidat démocrate devenu indépendant, Robert Kennedy Jr. Avec sa femme, l'actrice Cheryl Hines, Kennedy a rendu visite à Anthony sur la propriété de son grand-père, en septembre. Le trio a pris la pose et Kennedy a écrit plus tard que le chanteur et lui avaient parlé de l'envie de se servir de cette propriété comme d'un *"site pilote"* pour *"des centres de soins* […] *qui puissent aider à sauver une génération accablée par la dépression, les troubles du stress post-traumatique, l'isolement, l'addiction et la maladie mentale"*. Peu de temps après, Anthony est apparu dans une vidéo projetée lorsque Kennedy s'est lancé comme candidat indépendant.

Pendant ce temps, le monde de la country, lui-même de plus en plus politisé, a dû apprendre à composer avec cette nouvelle chanson. Dans un podcast du *New York Times*, Maren Morris a admis qu'elle ne savait pas quoi penser d'Oliver Anthony. Elle estimait que la phrase *"Les taxes ne devraient pas payer vos paquets de gâteaux au chocolat"* était *"problématique"*, mais a aussi souligné : "[Les paroles] *sont récupérées par la droite conservatrice, et leur appartiennent à présent. Et j'ai plutôt apprécié qu'Oliver Anthony dise :* 'Non, ce n'est pas vrai.' *J'adore le fait qu'il ait répondu :* 'Non, ce n'était pas pour vous.' *C'est courageux."* Jason Isbell est lui aussi tiraillé. *"Il a quelque chose"*, a-t-il déclaré au *Los Angeles Times*. Cependant, Anthony aurait besoin d'un peu plus d'expérience et de perspectives en tant qu'auteur-compositeur, selon lui.

En très peu de temps, Oliver Anthony s'est lié à différentes figures de la country, des chanteurs comme Jamey Johnson ou Randy Houser. *"Ce qu'il y a de drôle avec lui, c'est que la gauche veut vraiment pouvoir le traiter de droitiste, mais ce n'est pas le cas,* indique Houser à *Rolling Stone. Il ne fait qu'exprimer ce que les gens ressentent. Savez-vous combien de démocrates partagent ce sentiment ? On nous vole."*

dique Nash Osborn, propriétaire du North Street Press Club de Farmville, en Virginie, où Anthony a fait salle comble environ deux semaines après avoir été numéro un. *"Ce n'est pas mainstream, c'est de la country roots. Leur influence, c'est Hank Sr., pas Luke Bryan."* Pour sa part, Oliver Anthony a grandi avec "*la country des années 1990*" (Alan Jackson et George Strait), mais estime qu'"*à un moment donné, la musique country (et, je pense, la musique en général) a vraiment perdu sa connexion avec les gens, parce qu'elle est devenue trop commerciale*".

"Rich Men North of Richmond" semble ériger son chanteur en porte-parole du conservatisme. Anthony a par exemple critiqué la place prise par le gouvernement fédéral aux États-Unis, un argumentaire typiquement républicain. Ses prestations commencent souvent avec une lecture de passages de la Bible, même si cela fait une décennie qu'il n'est pas allé à l'église.

La chanson s'est même immiscée dans la toute première question du premier débat républicain pour la présidentielle américaine. Ron DeSantis est allé jusqu'à

> ***"Nous avions besoin de cette chanson pour raconter notre histoire,* a déclaré l'un des fans d'Anthony. *2024 sera une année difficile et même la dernière chance de sauver ce pays."***

Dans les semaines qui ont suivi le phénomène "Rich Men North of Richmond", Nash Osborn a constaté qu'Anthony se promenait dans Farmville comme il l'a toujours fait. *"C'est quelqu'un de plutôt équilibré, en surface en tout cas.* [La célébrité] *n'a pas l'air de l'affecter."* Lors de son concert au North

Street Press Club, Anthony a demandé de faire la première partie d'un groupe local, et non l'inverse. Et une fois de plus, il est ensuite resté assis des heures à se prêter aux selfies et à écouter avec la concentration d'un pasteur les gens venus lui parler de leurs difficultés et des décès dans leur famille. *"Ce n'était pas juste une signature et au suivant,* explique Osborn. *Il prenait vraiment le temps d'écouter et de parler aux gens. Il est resté de 8 heures jusqu'à presque minuit."*

Anthony et son équipe ont déjà commencé à s'adapter à sa célébrité, cherchant un équilibre entre ses nouveaux revenus et son image de type normal. Dans un acte de rébellion contre les pratiques standards du business de la musique, Anthony ne s'est pas tourné vers une équipe expérimentée du showbiz, mais vers des amis. Au début, ceux qui souhaitaient le contacter étaient orientés vers le plombier de Caroline du Nord qui a présenté Anthony à Markun. Le chanteur a aussi demandé à un imprimeur local de créer ses T-shirts et produits dérivés.

PRODUITS DÉRIVÉS La quantité de merchandising proposée lors de ses concerts – ici en Caroline du Nord l'été dernier –, a suscité l'ire des internautes.

Les problèmes ont commencé à émerger au bout de quelques semaines. Cotton Eyed Joe, une salle de 1700 places à Knoxville, dans le Tennessee, a annoncé qu'Oliver Anthony allait jouer le 27 septembre. Le gérant, Chuck Ward, raconte que le tarif d'Anthony pour le concert était de 150 000 $, une somme qu'il qualifie *"d'astronomiquement scandaleuse"*. Il est parvenu à baisser le prix à 120 000 $, mais même ainsi, cela signifiait qu'il devrait faire payer la place 99 $ (ou 199 $ pour une rencontre avec l'artiste après le concert) pour s'y retrouver. D'après Ward, personne n'a discuté ces tarifs, et il a mis les billets en vente début septembre. Presque immédiatement, Anthony s'est rendu sur les réseaux sociaux pour poster une vidéo où, irrité, il demandait aux fans de ne pas acheter ces billets. Dans le message, il affirmait ne pas avoir donné son accord. Chuck Ward a été pris au dépourvu : *"Je sais que ces gens sont… peu familiers avec les usages du milieu. Mais on ne court pas sur les réseaux sociaux pour salir les autres. On prend son téléphone, on appelle et on dit :* 'Faisons les choses autrement.'" Une fois le concert annulé, Anthony a livré sa version de l'histoire et a accepté sa part de responsabilité. *"Au bout du compte, c'est de ma faute si je ne me suis pas plus directement impliqué avec les salles qui m'ont contacté.* […] *Je ne veux pas accuser Cotton Eyed Joe, je ne sais pas où s'est faite l'erreur de communication. Je suis juste énervé de voir ces prix."* L'expérience a laissé un goût amer à Ward. *"Les gens ne comprennent pas comment ça fonctionne. Si vous payez 120 000 $ pour un concert, vous devez vendre* [des billets cher] *pour couvrir la dépense."* Anthony a reprogrammé le concert deux fois et a fini par jouer au Smokiers Stadium devant 9 000 personnes (qui ont payé un tarif bien plus raisonnable de 25 $). Pour se faire conseiller dans ce nouveau monde de la célébrité, Oliver Anthony a fait appel à ses héros : Johnson, Houser et Shooter Jennings. Le streaming lui aurait déjà rapporté plusieurs centaines de milliers de dollars, et le musicien a annoncé qu'il enregistrerait son *"premier album officiel"* en janvier. Reste à savoir si ce sera pour le compte d'un label (fin 2023, il n'avait encore signé nulle part). Anthony aurait mentionné à Houser quelques propositions qu'il avait reçues, tout en évoquant sa peur de devenir *"une de ces personnes qui pensent* 'Je suis riche maintenant'*, sans aucune prise avec la réalité."*

Le gérant d'une salle raconte que le cachet d'Anthony pour un concert s'élevait à 150 000 $, une somme "*astronomiquement scandaleuse*".

En septembre, Oliver Anthony a fait une première concession au business de la musique, témoignant que son équipe commence à s'organiser de manière plus professionnelle : il a signé chez United Talent Agency, l'agence qui travaille avec Guns N' Roses, les Jonas Brothers, Demi Lovato, Chance the Rapper et de nombreux autres musiciens, dont l'ami d'Anthony, Johnson. Les fans d'Oliver Anthony (1,7 million d'abonnés sur Instagram, 1,4 million sur Facebook et 2,5 millions sur TikTok) ont applaudi cette décision. Pour eux, toute aide est la bienvenue pour permettre à leur idole de faire passer son message. Il est le réceptacle de leur rage et de leur indignation. *"Nous espérons juste sincèrement qu'il puisse garder les pieds sur terre et rester fidèle à ce qu'il veut réellement,* explique Morris. *Nous le soutenons tous. Que vous soyez de droite ou de gauche, il critiquera tout le monde. Il nous dit :* "Nous avons un problème." *Beaucoup d'Américains pensent de la même manière."*

Quelques jours après son concert au Morris Market, Oliver Anthony a reçu un message de Markun, qui le remerciait d'être venu jouer. *"Tout était parfait,* a répondu le musicien. *On résoudra les problèmes de son la prochaine fois. On va s'assurer d'avoir des enceintes de retour. Je n'entendais rien du tout mais on a improvisé et ça a semblé bien fonctionner dans l'ensemble.* […] *La journée d'hier a été l'une des meilleures de ma vie."* La question à présent est de savoir ce que l'avenir lui réserve…

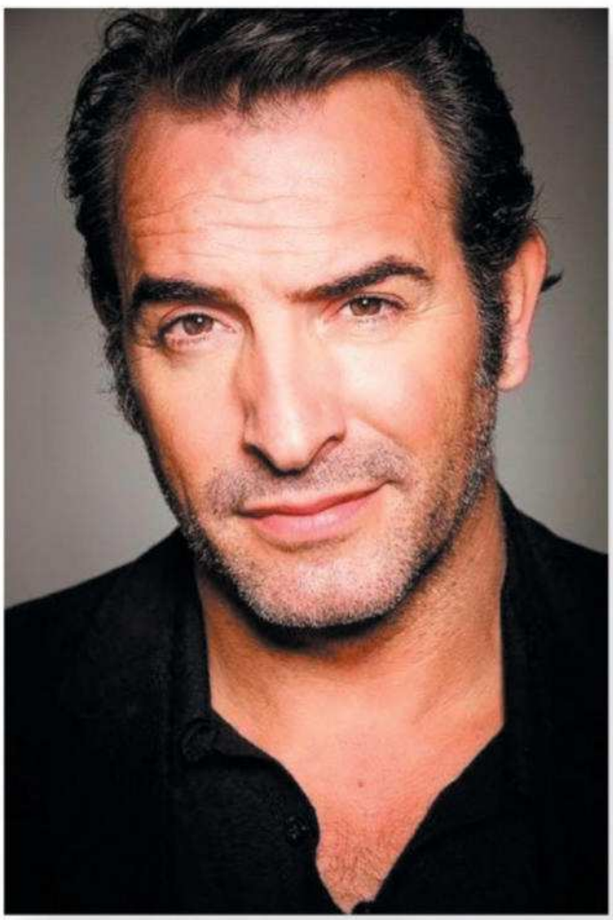
© MICHAEL CAUDILL FOR "BILLBOARD"

Vaincre®

LE CANCER

NOUVELLES RECHERCHES BIOMEDICALES

PRENONS UNE LONGUEUR D'AVANCE SUR LE CANCER QUI RESTE LA 1ÈRE CAUSE DE MORTALITÉ PRÉMATURÉE EN FRANCE



Jean DUJARDIN, acteur, scénariste, réalisateur
et producteur de cinéma français

AIDEZ NOS CHERCHEURS À SAUVER VOS VIES

Chaque année, 400.000 nouveaux cas de cancer, tout type confondu, sont dépistés.

Statistiquement, il y a un peu plus de 1000 nouveaux malades par jour,
parmi lesquels 600 vont guérir et 400 vont mourir.

VAINCRE LE CANCER - NRB

Hôpital Paul Brousse
12/14, avenue Paul Vaillant-Couturier
94800 VILLEJUIF
www.vaincrelecancer-nrb.org
contact@vaincrelecancer-nrb.org

Rejoignez le combat, donnez sur
vaincrelecancer-nrb.org

SERVICE MÉCÉNAT

01 80 91 94 60

Coût d'un appel local

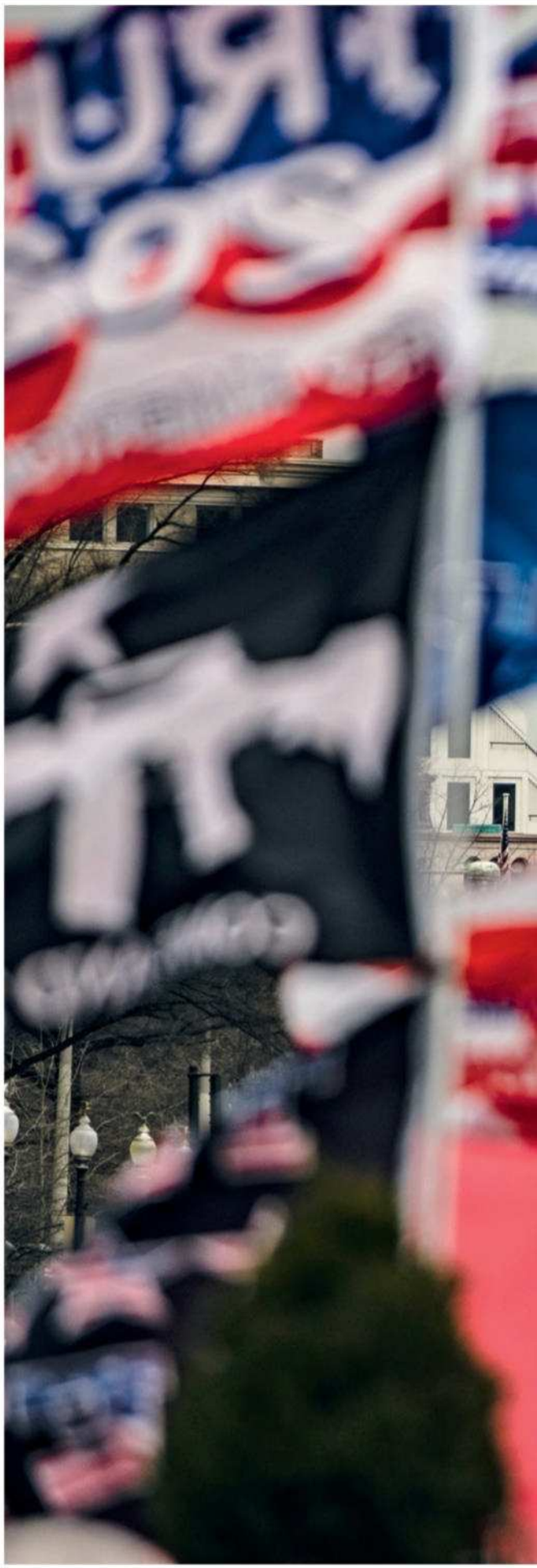
RETROUVEZ-NOUS SUR

Dons I.F.I. : les dons au profit de la Fondation INNABIOSANTE C/i VAINCRE LE CANCER sont déductibles de l'I.F.I.

Vol organisé en 2024

Le nouvel ennemi de Trump en cette année d'élection présidentielle aux États-Unis ? Une association contre la fraude électorale.

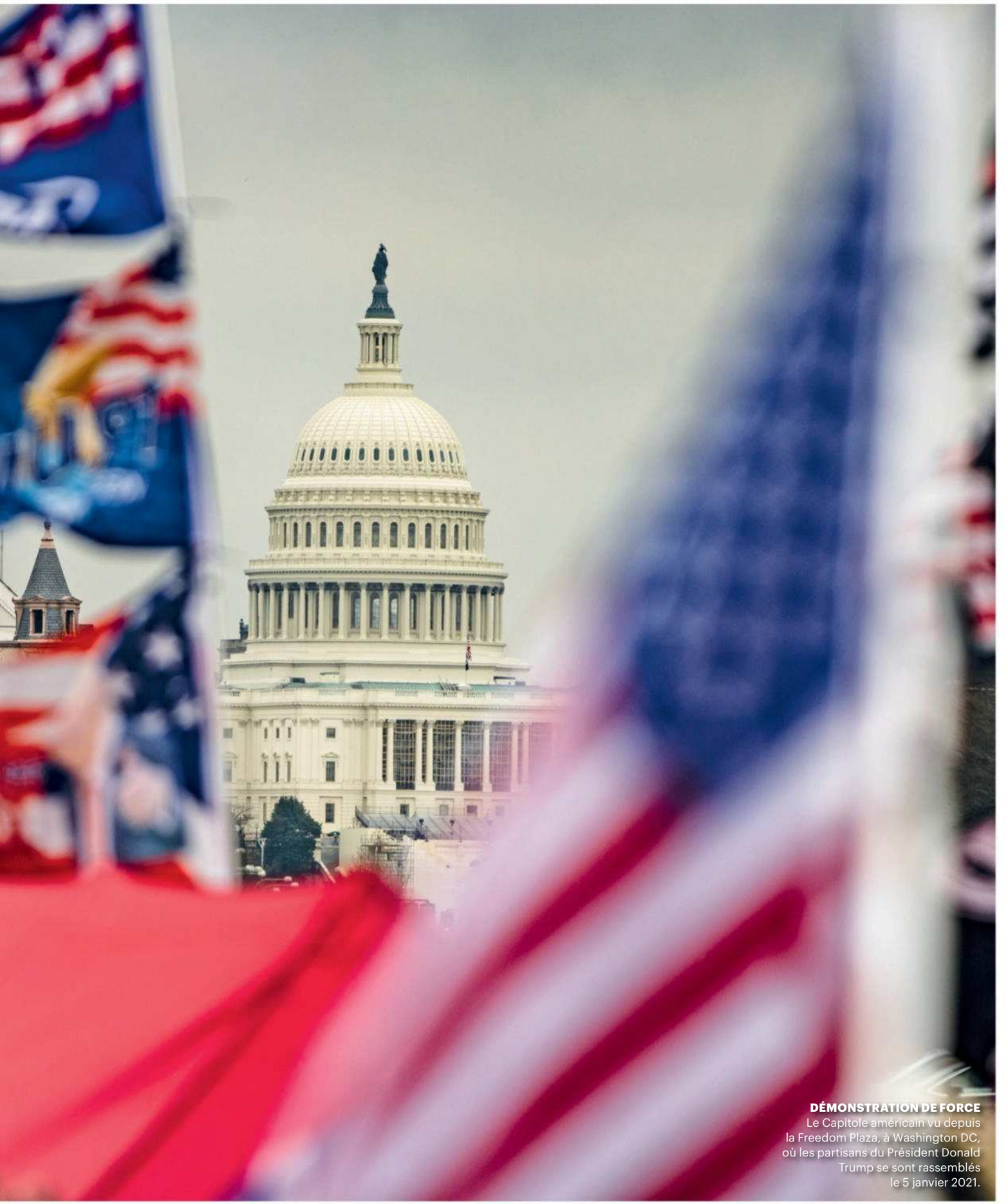
Par ADAM RAWNSLEY et ASAWIN SUEBSAENG
Photo SAMUEL CORUM



PARMI LES THÉORIES ÉTRANGES, complotistes et potentiellement dangereuses imaginées par Donald Trump et ses alliés après l'élection de 2020, celle-ci est la plus étrange, complotiste et potentiellement dangereuse : des millions de votes électroniques pour Trump ont été "effacés" et des centaines de milliers d'autres ont été "transférés" à Joe Biden, grâce à un logiciel conçu à la demande du dictateur vénézuélien, Hugo Chavez, pour fausser les élections étrangères. C'est ce que Trump et sa clique ont affirmé dans les cercles médiatiques, politiques et judiciaires. Qu'importe si Chavez est mort en 2013, et que même les enquêteurs de Fox News assurent que ces propos sur Dominion Voting Systems sont *"100 % faux"*.

Quand ses présentateurs ont ignoré les résultats de l'enquête et propagé des mensonges au sujet de Dominion, Fox a dû verser 787 millions de dollars de dommages et intérêts à l'entreprise. Une conséquence qui a abreuvé la soif de théories complotistes de l'ancien Président au lieu de la calmer.

Depuis, Trump fait une fixation sur de nouvelles bêtes noires. Comme une simple association conçue pour détecter cette fraude électorale qu'il est censé détester. Récemment, un mélange de 33 États charnières, démocrates et républicains, et Washington DC ont utilisé les données de l'Electronic Registration Information Center (ERIC) pour repérer des irrégularités et identifier des votants pas encore inscrits - un groupe de 4,4 millions de personnes en 2022. ERIC remplit cette fonction depuis 2012, sans

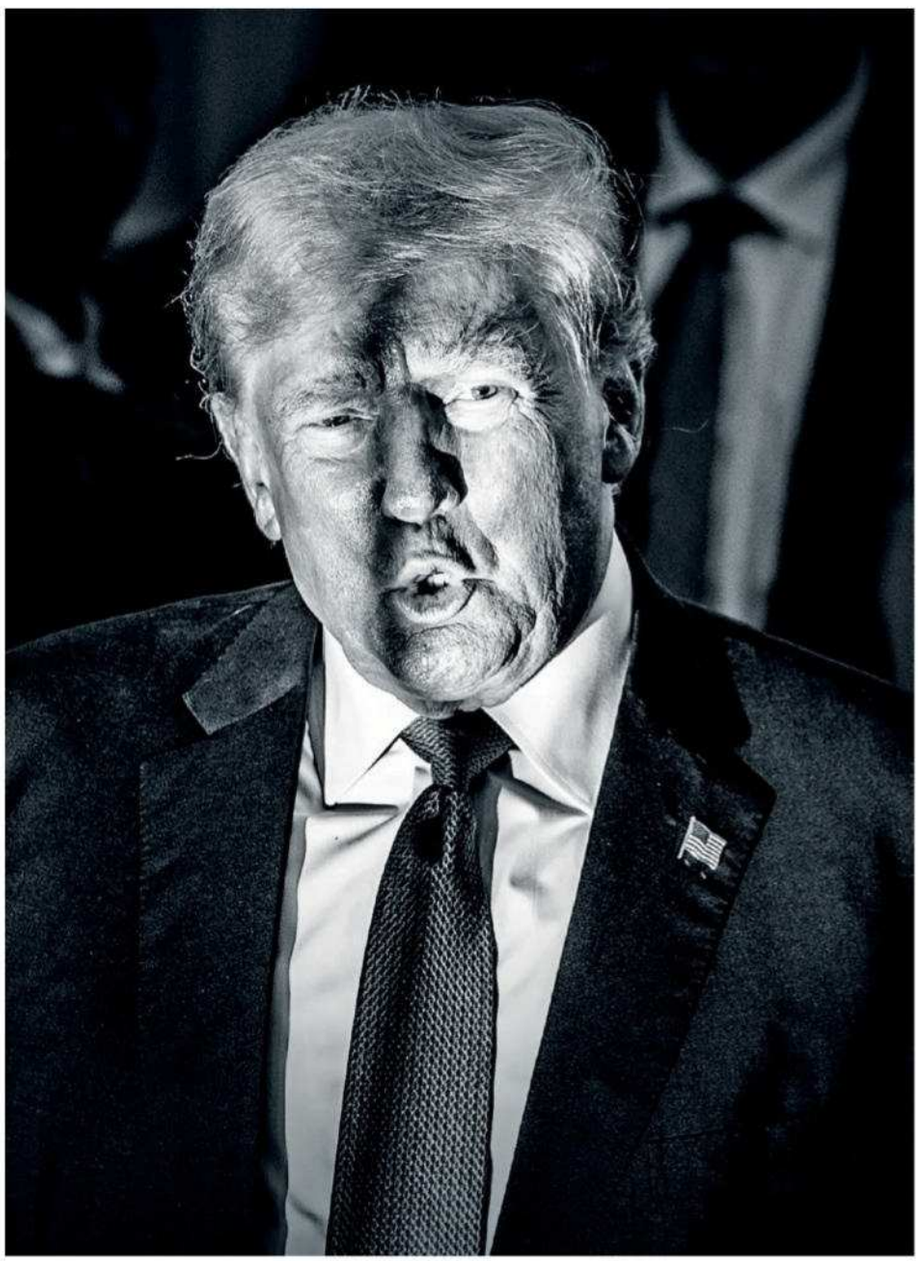


DÉMONSTRATION DE FORCE
Le Capitole américain vu depuis la Freedom Plaza, à Washington DC, où les partisans du Président Donald Trump se sont rassemblés le 5 janvier 2021.

incident ni controverse. Mais dans l'imagination de Trump, ERIC est l'outil de la fraude électorale.

En mars, sur son réseau social, Trump a écrit que les gouverneurs républicains devaient "*immédiatement se retirer d'ERIC*", qualifié (à tort) de "*système horrible d'inscription des votants qui roule pour les Démocrates*". Selon des sources proches de lui, ERIC est devenu son obsession au cours de l'année écoulée. Il est allé jusqu'à se demander comment le rendre illégal à l'avenir, tandis que ses alliés, en coulisse, cherchent à positionner un remplaçant sur le marché.

Comme la version fantasmée par Trump de Dominion, ERIC est un rouage d'une vaste fraude électorale qui doit être sapé et remplacé par une alternative MAGA avant que l'Amérique retourne aux urnes en novembre. Ses soutiens purs et durs jouent des coudes pour intégrer l'équipe de juristes de la campagne 2024. Des avocats MAGA remettent en cause des lois facilitant le vote dans des bastions démocrates. Les alliés de Trump continuent de douter de l'intégrité du vote, même si les sondages le placent avec une légère avance. Car il ne peut pas y avoir de doute sur le décompte final dans l'entourage de Trump. Il n'y a qu'une élection pour garantir le bon résultat : le retour de Trump à la Maison-Blanche.



DEUXIÈME ROUND
Trump et ses alliés se concentrent sur un nouveau croquemitaine pour les élections de cette année.

Vous n'avez sans doute jamais entendu parler d'ERIC, donc voici un portrait rapide. ERIC a été créé en 2012 par l'organisation non gouvernementale The Pew Charitable Trusts. Tout a débuté avec sept États membres désireux de mettre à jour leurs listes électorales, souvent en format papier. Ces États pouvaient ensuite obtenir des informations sur l'électorat, comme les quatre derniers chiffres d'un numéro de sécurité sociale, afin d'éliminer toute confusion sur l'identité d'un votant et son habilité à s'inscrire ou non.

John Merrill, secrétaire d'État républicain d'Alabama, était fan. Mais quand il s'est rendu Washington, il y a deux ans, pour une réunion de secrétaires d'État, invité par l'avocate conservatrice Cleta Mitchell, il s'est retrouvé minoritaire. Ce jour-là, Mitchell a demandé à ses invités de quitter ERIC, utilisé injustement pour "*promouvoir des inscriptions de Démocrates*", a-t-elle dit, selon les souvenirs de Merrill. De plus, ERIC a été créé et financé par George Soros, milliardaire libéral et bête noire des politiciens et médias de droite. "*Au fond, ils voulaient nous expliquer pourquoi nous devions nous débarrasser d'ERIC*", raconte Merrill à *Rolling Stone*.

Merrill savait que Mitchell était une alliée de Trump. Elle était là lors du fameux coup de fil, en janvier 2021, au cours duquel l'ex-Président a demandé au secrétaire d'État de Géorgie de lui "trouver" 11780 votes pour invalider les élections. Merrill est lui aussi un trumpiste, mais ces histoires de Soros lui semblaient bizarres. "*Je n'ai jamais vu de données empiriques de Cleta Mitchell ou d'un autre étayant la théorie que George Soros est impliqué ou a une quelconque influence dans la création ou la gestion du système ERIC.*" Merrill a donc pris la parole. ERIC est un outil précieux pour protéger et gérer des élections justes et libres. Il a proposé un "*audit des informations*" pour vérifier l'indépendance du système. Sans succès.

Cette réunion n'est qu'un élément de la campagne de pression anti-ERIC qui s'est propagée dans les plus hautes sphères du Parti républicain : neuf États dirigés par des Républicains ont quitté ERIC ces deux dernières années. Ces pressions pour discréditer le système et en sortir pourraient exposer les États membres en partance à un véritable chaos le jour des élections et après.

"*Leurs listes électorales risquent d'être bien moins précises*", commente à ce sujet David Becker, cofondateur et ancien directeur exécutif d'ERIC. Becker a quitté l'organisation en 2023 à la suite d'une

© MARK PETERSON/REDUX

campagne de pression de la droite contre lui. "*Il y aura des noms de personnes non habilités à voter sur ces listes, ce qui nourrira des accusations de fraude.*"

C'est un problème majeur. "*Les listes erronées provoquent des queues les jours d'élection, des retards pour récupérer les votes par procuration et pour déterminer un vainqueur,* poursuit Becker. *Le plus gros danger potentiel ici est que les perdants auront plus de temps et d'espace pour créer de faux récits sur une fraude électorale.*" Autrement dit, l'élection de 2024 pourrait connaître la même tourmente que celle de 2020.

La lutte conservatrice anti-ERIC a vu le jour dans les médias complotistes. En janvier 2022, le blog pro-Trump, The Gateway Pundit, a publié une série en trois parties qualifiant ERIC de complot de Soros pour créer "*une campagne d'inscription d'électeurs de gauche déguisée en mise à jour de liste électorale*". On est loin du travail ennuyeux mais nécessaire accompli par ERIC. Outre les informations périmées, il produit des rapports sur les citoyens non-inscrits pouvant voter. Tous les deux ans, ERIC demande aux États participants de contacter ces derniers.

Certains Républicains, dont le secrétaire d'État de l'Ohio, Frank LaRose, qui a quitté ERIC l'an dernier, se sont opposés à cette demande, notant que "*les membres ne devraient pas être forcés*" à mener cette campagne s'ils ne la jugeaient pas "*nécessaire ou pertinente*".

Quand The Gateway Pundit a publié ses articles sur ERIC, 33 États étaient membres. Par la suite, Kyle Ardoin (Louisiane) a annoncé qu'il suspendait la participation de son État à ERIC en raison de "*sources de financement potentiellement douteuses*". Alors que la machine complotiste s'emballait, huit États républicains, dont certains critiques comme la Virginie, l'Ohio et la Floride, ont suivi. Aujourd'hui, ERIC ne compte plus que 24 membres à Washington DC.

"*Je suis déçu que certains confrères aient succombé à ces théories complotistes,* ajoute Adrian Fontes, secrétaire d'État démocrate d'Arizona. *S'ils se soucient de précision et d'intégrité électorales, ERIC est le seul outil disponible pour cela.*"

Al Schmidt, secrétaire d'État de Pennsylvanie, a déclaré, pour sa part : "*Le plus pervers, c'est qu'une grande partie des arguments anti-ERIC viennent soi-disant d'une volonté d'intégrité électorale, alors qu'en réalité, ERIC est sans doute l'outil le plus utile pour renforcer cette probité.*" Républicain qui ne transige pas avec la probité électorale, Schmidt a participé à une enquête sur des cas de fraude qui ont entraîné des poursuites.

Mais les théories au sujet d'ERIC ont commencé à se propager de façon si importante que Merrill a redouté que "*certains alliés mal intentionnés*" tentent de pousser l'ancien Président à mener une guerre contre ERIC.

Merrill a eu plusieurs conversations avec Donald Trump au cours de l'année écoulée pour préciser qu'il restait pro-ERIC. Durant ces brefs échanges, dont trois dernières années à répéter à ses amis dans ses clubs, à des législateurs conservateurs et à des conseillers politiques que les Démocrates vont retenter de "*tricher*" et que les Républicains doivent faire "*tout*" leur possible pour les "*arrêter*". Un élément clé : s'assurer que son futur gouvernement ne manque pas d'opposants farouches au supposé "*trucage*" démocrate des élections. "*L'ancien Président insiste pour que nous frappions les Démocrates de tous côtés pour la prochaine élection*", témoigne un proche de Trump.

CONTRE-FEU L'ancien secrétaire d'État de l'Alabama, John Merrill, affirme avoir défendu cet outil novateur lors d'une réunion.

© AFP VIA GETTY IMAGES

un petit déjeuner de trente minutes à Mar-a-Lago, il a proposé à Trump de l'appeler s'il souhaitait comprendre les bénéfices du système incriminé. En vain : si, raconte Merrill, l'ex-Président a écouté poliment sa défense d'ERIC, il s'est limité à cela. Depuis ce petit déjeuner, d'autres sources proches de Trump affirment qu'il est parti dans la direction opposée, s'enfonçant un peu plus dans son rejet d'ERIC.

Les plans de Trump pour l'élection de 2024 ne s'arrêtent pas là. L'ex-Président a dû quitter la Maison-Blanche, croit-il, car ses alliés étaient faibles. Pas comme lui, qui a appelé à "*l'abrogation des règles, lois, réglementations et articles, même ceux de la Constitution*" pour annuler les résultats de l'élection de 2020. Il a passé les

Début 2021, Nancy Pelosi, alors présidente de la Chambre, s'est avérée l'une de ses ennemies les plus puissantes et a lancé une procédure de destitution de Trump à la suite de la prise d'assaut du Capitole, le 6 janvier. À l'inverse, Mike Johnson, représentant de Louisiane, a été un fidèle de Trump et donné un écho à ses mensonges sur le trucage des votes électroniques. Pelosi est partie peu après. En octobre 2023, les Républicains MAGA ont donc élu Johnson, un des leurs, à sa place. Avant les élections de mi-mandat de 2022, ils ont tenté d'en placer le plus grand nombre à des postes clés – en particulier à celui de secrétaire d'État, ce qui aurait un profond effet sur les résultats de 2023. Ce plan a été déjoué quand les Démocrates ont triomphé. Mais avec l'ascension de Johnson, le déni au sujet des élections

SORTIE DE ROUTE Cleta Mitchell, ancienne membre de la Chambre des représentants de l'Oklahoma, a rencontré les secrétaires d'État pour les inciter à se retirer du système ERIC.

© TRAVIS DOVE/"THE NEW YORK TIMES"/REDUX

s'est renforcé chez les élus républicains. Et les think tanks et les pontes du parti fournissent un avant-goût de la suite. Project 2025, un conglomérat piloté par l'influente Heritage Foundation, propose des plans pour qu'un Trump réélu transforme le ministère de la Justice et d'autres organismes indépendants en chiens d'attaques à lâcher sur ses ennemis politiques.

Il y a d'autres stratégies en place pour le 5 novembre 2024. Des organes majeurs du parti, comme le Comité national républicain (CNR), lancent des programmes de recrutement de dizaines de milliers d'observateurs du vote et "*de directeurs de probité électorale*" afin, dans les mots de l'alliée de Trump et présidente du CNR, Ronna Romney McDaniel, "*de demander des comptes aux Démocrates pour ces mauvaises lois qui rendent le scrutin moins sûr*". En décembre, lors d'un discours dans l'Iowa, Trump a encouragé ses soutiens à aller dans des villes démocrates comme Philadelphie, Détroit et Atlanta, pour "*surveiller le vote*".

Puis il y a les votes par procuration, cruciaux pour la victoire de Biden en 2020, que Trump a souvent qualifiés "*d'arnaque*". Ainsi au cours des trois dernières années, les Républicains MAGA ont, dans plusieurs États, fait passer des lois tentant de restreindre l'accès au vote, en particulier par procuration. En privé, Trump a clairement dit lors d'échanges avec des chefs conservateurs qu'il ne considère ce vote légitime que s'il émane de ses soutiens.

Enfin, Trump a besoin d'avocats auxquels il peut faire confiance, surtout depuis que ceux qui l'ont aidé à contester l'élection de 2020 ont accepté de coopérer avec les procureurs dans l'affaire d'ingérence électorale du comté de Fulton, en Géorgie. Cleta Mitchell, l'avocate qui poussait les secrétaires d'État à quitter ERIC lors de ce fameux meeting, est cruciale dans les plans de Trump. En septembre, il a loué son travail en privé, disant qu'elle *serait "très importante"* pour la prochaine élection et au-delà.

Ex-Républicaine à l'ancienne, Mitchell est devenue la plus farouche contestataire de l'élection de 2020. En novembre de cette même année, elle a stupéfié un présentateur de Fox News en niant les résultats alors que la chaîne venait d'annoncer la victoire de Biden. En réponse à ce reportage, Mitchell a envoyé un long e-mail, dans lequel elle affirmait qu'ERIC est "*un moyen d'accomplir l'un des objectifs de la gauche et de le faire aux frais du contribuable : inscrire plus de personnes sur les listes, sans retirer les inscriptions erronées*". Elle a ajouté ses critiques récurrentes au sujet d'ERIC et de son cofondateur, Becker, et de Soros, et noté : "*Je suis fière du travail que nous faisons depuis ces trois dernières années et oui, je pense que ce que nous accomplissons pour tenter de rétablir l'autorité de la loi dans les élections est très important.*" Elle a aussi accusé *Rolling Stone* de participer à des "*attaques*" contre des militants de la probité électorale "*et moi en particulier*".

Les États convaincus par Mitchell de sortir d'ERIC ont sombré dans la confusion. Ils se sont soudain retrouvés privés d'informations précises pour leurs listes électorales et ont peiné à recréer une version d'ERIC grâce à des accords avec leurs voisins restés dans le réseau, explique Schmidt, le secrétaire de Pennsylvanie.

Mais sans le genre de données très spécifiques, disponibles seulement via ERIC, "*ces informations vont être fausses,* estime Schmidt. *Par exemple, on ne peut pas simplement utiliser un nom et une date de naissance pour éliminer un votant. Cela entraînera un nombre incroyable de fausses correspondances*". Cet argument n'est pas que théorique. En 2005, le

Kansas a développé l'Interstate Voter Registration Crosscheck Program. Comme ERIC, le réseau comptait aider les États à améliorer la précision de leurs listes, en leur permettant de partager des informations d'inscription. Mais Crosscheck reposait beaucoup sur l'utilisation des noms et dates de naissance des inscrits pour vérifier d'éventuels duplicatas, ce qui a entraîné un taux élevé de fausses correspondances. Lors d'une étude académique des données de Crosscheck, des chercheurs ont trouvé que le programme signalait à tort 99 % des inscriptions. En 2019, le Kansas a fermé Crosscheck après une fuite de données.

Les activistes pro-Trump comme Mitchell ont fait la promotion d'un nouvel outil, baptisé EagleAI Network, pour les États qui ont quitté l'autre réseau. EagleAI a été mis au point en 2022 par John W. Richards, médecin et P-DG dans le domaine de la santé d'Alabama. Mitchell a plusieurs liens avec EagleAI, comme l'a rapporté l'observateur Documented : il a fourni de l'aide dans sa planification stratégique, son conseil juridique et l'organisation de démonstrations du logiciel.

Les développeurs d'EagleAI ont évoqué leurs ambitions pour le logiciel dans un article du média proTrump, Just the News, affirmant que c'était "*la solution pour le pays, à utiliser à tous les niveaux de validation, mise à jour et examen de liste électorale*". Dans un e-mail à *Rolling Stone,* Richards a déclaré que "*si EagleAI peut remplacer ERIC, il n'a pas pour mission de le faire*".

Schmidt, secrétaire d'État de Pennsylvanie, se montre critique envers un logiciel comme EagleAI : "*Les données qu'ils cherchent, comme les avis de taxe foncière, ne devraient pas servir à générer des listes de personnes non habilitées*" à voter, car beaucoup d'électeurs n'y figurent pas forcément. "*Les conjoints n'apparaissent pas toujours sur les avis de taxe foncière. Et aucun locataire n'y figure.*" Selon lui, le logiciel est "*totalement aléatoire*" et "*risque de poser toutes sortes de difficultés pour les votants inscrits et habilités*", et d'entraîner des litiges contre les États ou comtés qui l'utilisent pour ces besoins. De son côté, Richards ajoute que les avis de taxe foncière ne sont "*qu'une petite partie des données de propriété utilisés par EagleAI*" et que s'il n'a pas des numéros partiels de permis de conduire ou de sécurité sociale comme ERIC, "*cela ne le rend pas moins précis*". La plateforme EagleAI ne s'adresse pas qu'aux fonctionnaires électoraux de l'État ou du comté, mais aussi à de simples citoyens qui peuvent repérer "*de potentiels problèmes d'inscription pour évaluation et/ou contestations électorales*". Toujours selon Documented, des groupes conservateurs ont déjà sponsorisé des séances de formation à l'emploi du logiciel pour des activistes.

Outre son utilisation potentielle au gouvernement, certains redoutent que des militants emploient des logiciels comme EagleAI pour noyer les fonctionnaires électoraux sous des réclamations inutiles à propos du contenu des listes. "*EagleAI présente quelques problèmes,* explique Andrew Garber, avocat pour le programme de droits de vote et d'élections du Brennan Center for Justice. *Dont celui qu'il semble être un outil conçu pour générer des contestations en masse.*"

Le juriste avance que ce type de logiciel est "*préoccupant*" en raison de l'effet qu'il risque d'avoir sur la gestion d'une élection. "*Les personnes qui gèrent nos élections ont beaucoup à faire. Et quand elles reçoivent des centaines, des milliers, voire des dizaines de milliers de contestations en même temps, elles doivent enquêter et prendre des décisions à ce sujet, ce qui les écarte de leur tâche principale.*" Il ajoute que ce genre d'outils peut également "*propager la désinformation en donnant l'apparence que les listes électorales sont erronées alors que ce n'est pas le cas*".

Richards balaie ces craintes en arguant que toute contestation sera "*due au fait qu'il y a un nombre élevé d'inscriptions problématiques*" et non un souci avec son logiciel. Selon lui, EagleAI "*va permettre aux fonctionnaires électoraux du comté d'être plus efficaces*" pour gérer les contestations car "*il rend la découverte d'éléments de preuve plus rapide et précise*". Il qualifie de "*risibles*" les accusations prétendant qu'EagleAI pourrait faciliter la désinformation. Dans son e-mail à *Rolling Stone,* Mitchell a défendu EagleAI, assurant qu'en tant "*qu'alternative à ERIC, il s'agit simplement d'un outil pouvant accomplir ce qu'ERIC affirme faire à tort*".

Si trump et ses lieutenants arrivent à leurs fins, il est possible que leurs tentatives ratées de 2020 et 2021 (culminant avec l'invasion du Capitole, le 6 janvier) n'aient l'air de répétitions générales comparées à la suite.

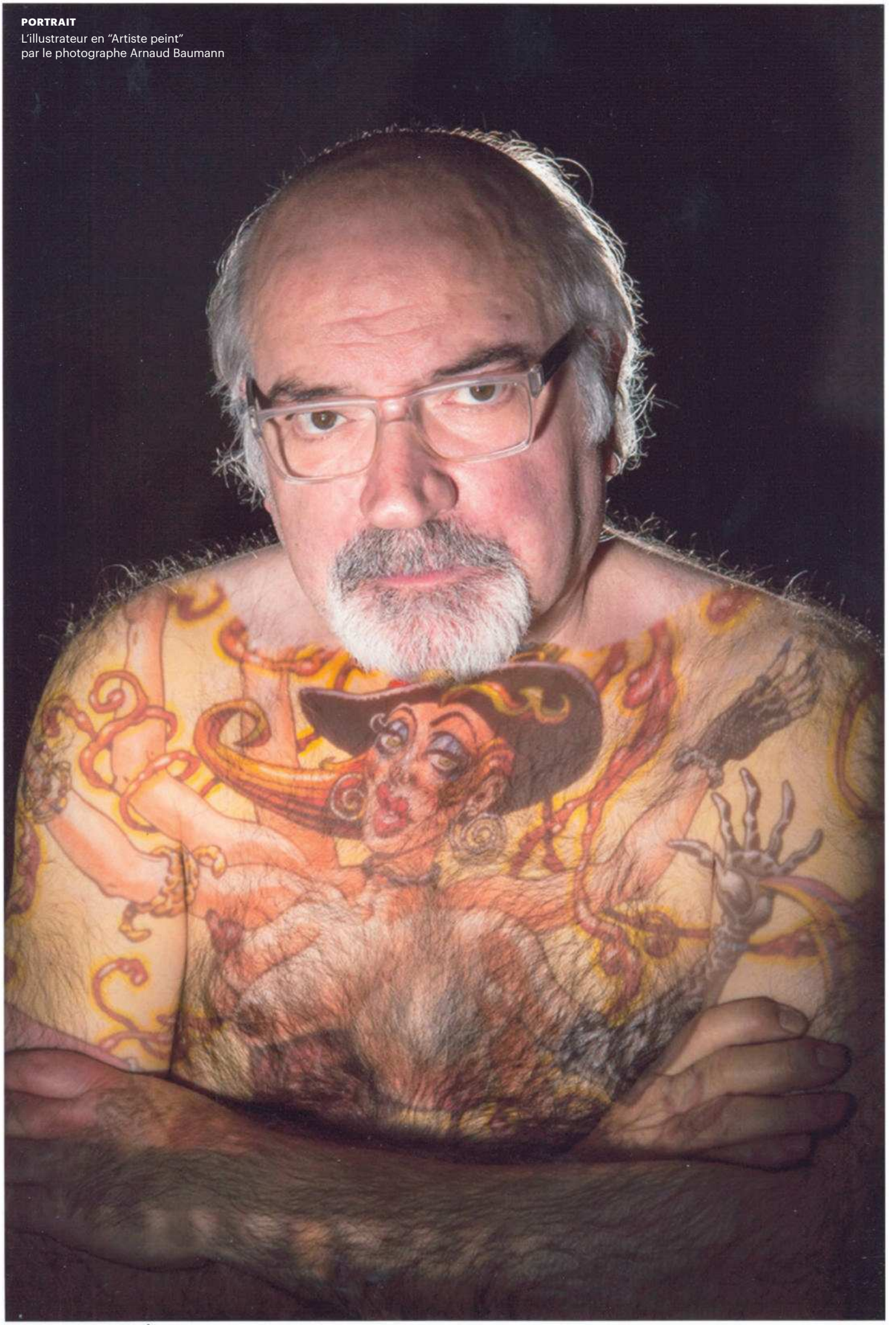
L'éviscération d'ERIC a débuté alors qu'EagleAI commence à prendre racine. Le président de la Chambre n'est plus quelqu'un qui va tolérer et appuyer les mensonges électoraux de Trump en 2020 : c'est un homme qui a pris la tête d'une contestation contre les résultats d'une élection à Washington. Aucune personne ou organisation qui compte au sein du Parti républicain ne rejette l'autoritarisme de Trump ; elles s'y adaptent, même quand elles ne l'acceptent pas avec enthousiasme.

Aucune personne ou organisation qui compte au sein du Parti républicain ne rejette l'autoritarisme de Trump ; elles s'y adaptent, même quand elles ne l'acceptent pas avec enthousiasme.

En janvier 2023, Merrill a quitté son poste de secrétaire d'État d'Alabama, deux ans après avoir reconnu "*une relation inappropriée*" qui a chamboulé sa carrière politique. Son successeur, Wes Allen, s'est empressé de faire ce que Merrill ne voulait pas. "*Pour sa première action à son poste, le secrétaire d'État Wes Allen s'est officiellement retiré d'Electronic Registration Information Center*", annonçait triomphalement un communiqué de presse.

Pourtant, alors que Merrill qualifie d'entreprise destructive l'attaque des élites MAGA contre ERIC, il fait cause commune avec les plus zélés des conservateurs opposés au logiciel sur un point : ils veulent tous assister au retour de Trump dans le bureau ovale en janvier 2025. Merrill a annoncé à *Rolling Stone* qu'il se présente, sans opposition, pour être un représentant de Trump en Alabama pour la Convention nationale républicaine de 2024. "*Quand j'ai parlé à Trump en août,* explique Merrill, *je lui ai dit que je pourrais être utile. Il m'a déjà confié quelques tâches.*"

PORTRAIT
L'illustrateur en "Artiste peint"
par le photographe Arnaud Baumann



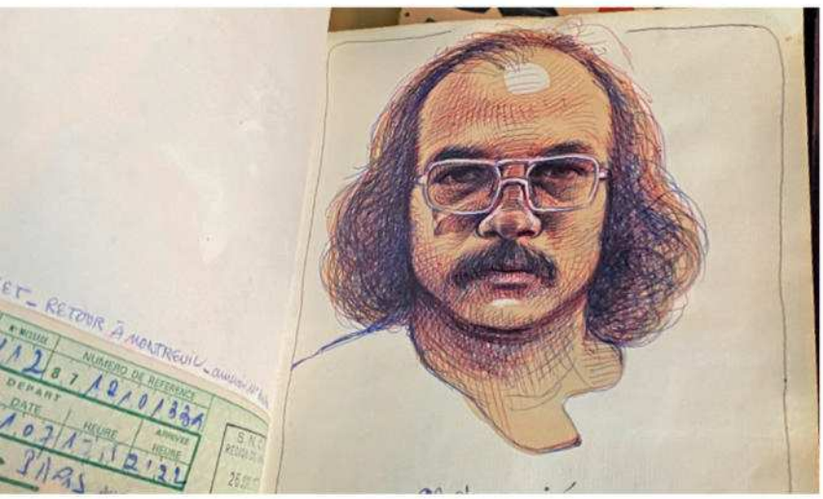
JEAN SOLÉ

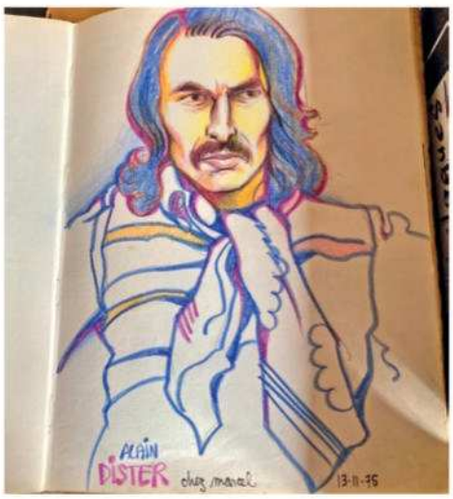
SUPER COLLECTOR

Hyperactif, touche-à-tout congénital et nostalgique, Jean Solé est l'un des derniers représentants de la BD pour adultes des années 1970-1980, décomplexée et avant-gardiste. Une monographie signée Richard Comballot rend hommage à l'œuvre pléthorique de cet obsessionnel du dessin qui, à 75 ans, de *Pilote* à *Métal hurlant*, de *L'Écho des savanes* à *Fluide glacial*, continue de nourrir une hydre débridée et éclectique.

PAR **LORAINE ADAM**
PHOTO **ARNAUD BAUMANN**

JEAN SOLÉ





EN HAUT À GAUCHE
L'illustrateur à sa table à dessin.

CI-DESSUS
Un aperçu de l'invraisemblable capharnaüm de la maison de Solé.

À GAUCHE
Autoportrait dans l'un de ses nombreux carnets à dessins, le 1er août 1977.

CI-CONTRE
Son ami, le regretté Alain Dister, spécialiste du monde hippie, disparu en 2009.

Bandes dessinées, livres, pochettes de disques, journaux, affiches… Jean Solé a tout dessiné. "*C'est un grand malade et c'est du bonheur et pourvu qu'il ne guérisse jamais, on sait déjà qu'il est éternel*", déclarait le regretté Jean Teulé en préface de cette monographie*, la première jamais écrite sur cet artiste davantage illustrateur qu'auteur de BD, même si celle-ci reste sa famille de cœur. Solé n'est pas une vedette et peu lui chaut car il est fier de se compter parmi les seconds couteaux du 9e art, au même titre qu'un Jean Carmet ou un Jean-Pierre Marielle dans le 7e. "*Des seconds rôles qui font vachement bien leur boulot. Est-ce que je me vante un peu, en disant ça ?*", s'amuse celui qui s'avoue dispersé et donc difficile à caser quelque part. "*Je suis un indécrottable touche-à-tout. Pour moi la BD est un travail de moine, d'abnégation, j'admire ça mais je n'y arrive pas. J'ai besoin de varier les plaisirs, de passer de la plume en noir et blanc à l'aquarelle ou aux crayons de couleur.*" Il répète aussi à l'envi que sa vie est un conte de fées car, depuis la maternelle, il ne fait que vivre de ses passions - dessiner et collectionner -, ce qui lui a permis de rencontrer des gens formidables. La seule chose qui l'emmerde, c'est l'âge de ses artères. "*À part ça, tout va bien. J'ai plein d'idées et je vis comme si j'étais immortel. Je n'ai qu'une seule devise, c'est faire, faire quelque chose sans penser à ce que ça deviendra. Je suis toujours aussi enthousiaste même si je n'ai plus la même force de travail, ce qui génère une sorte d'urgence. Sur les photos avec les copains, je suis souvent le seul survivant. Mais c'est comme ça, personne n'y échappe, même Zemmour y passera un jour !*"

Ce grand fan de rock collectionne, entre autres merveilles, de nombreux vinyles. Et s'il a quitté Paris en 1978 avec femme et enfants pour s'installer dans une jolie ferme champenoise, non loin d'Épernay, ce n'est pas pour le cadre bucolique, mais bien pour y amasser une ahurissante collection… de collections. Aujourd'hui, la bâtisse s'est muée en "fabuloserie", un incroyable musée-capharnaüm au demeurant très organisé. "*J'écume les brocantes pour remplir la maison et c'est sans fin. J'ai un fort tropisme pour ce que j'appelle l'art populaire catégorie vintage… J'aime ce qui me ramène à mon enfance ou à des temps plus anciens. Je peux dire que je suis quelqu'un d'érudit du fait de mon insatiable curiosité éclectique.*" C'est ainsi qu'il glane transistors, jouets, outils, figurines, étiquettes, réclames, manuels, objets scolaires tels que les porte-plume qu'il utilise toujours pour dessiner… En bon mécréant, fils de "coco", il accumule aussi images pieuses, statues de saints, missels et crucifix qu'il détourne sans vergogne. Quant aux livres, revues et catalogues, c'est par milliers, des *Images d'Épinal* en passant par les premiers numéros de *Rolling Stone*. Côté

CI-DESSUS
"Notre Dame du vinyle", au milieu d'autres bondieuseries collectionnées par Solé.

À GAUCHE
Quelques pièces de l'impressionnante collection de *memorabilias* des Beatles.

À DROITE
L'illustrateur tient une Telecaster customisée par ses soins : il rêvait de devenir musicien, mais sa passion pour le dessin ne lui a pas laissé le temps.

BD, il possède tous les héros de son enfance et des rayonnages entiers d'albums de ses confrères et amis en grande partie disparus. On trouve aussi une collection de poils de moustaches des chats de sa vie… Mais l'un de ses plus beaux trésors est, sans doute, les fabuleux carnets qu'il dessine depuis l'enfance et dont une infime partie a été publiée à ce jour.

"J'ai un fort tropisme pour ce que j'appelle l'art populaire vintage."

Né à Vic-Fezensac (Gers), en 1948, le cadet d'une famille de républicains espagnols réfugiés a toujours été de nature enjouée, turbulente et boulimique de dessin et d'illustrés, tels que *Vaillant*, *Spirou* et *Pilote* dès 1959. "*J'étais dissipé et bon camarade. Je faisais des bêtises pour faire rire les autres. Je suis d'ailleurs toujours animé des mêmes intentions. C'est sans doute pour ces raisons que, dans le dessin et la BD, j'ai toujours plutôt donné dans l'humour.*" Son père "*instruit mais macho*" voyait cela comme une perte de temps, au contraire de sa mère, douce et bienveillante, qui l'encourageait. Quand la famille s'installe en banlieue parisienne, Jean est scolarisé à Saint-Germain-des-Prés, où son horizon s'élargit soudain : "*À l'époque, il y avait encore des relents d'existentialisme et des boîtes de jazz. En arrivant à l'école, je voyais souvent de grands Noirs américains, très élégants, qui discutaient devant le Club Saint-Germain… Sans le savoir, j'ai peut-être croisé Art Blakey, les Jazz Messengers ou Miles Davis !*" Chez lui, la musique est omniprésente : un père fou de classique, d'opéra et de negro-spirituals, dont il a hérité tous les disques ; une mère qui raffole d'opérettes espagnoles et de Carlos Gardel ; un frère fan de jazz, de Brassens, Brel et Ferré ; et une sœur passionnée de variétés, d'Aznavour, Bécaud et de crooners américains. "*J'ai eu tout cela en héritage.*"

En 1962, premier grand choc avec le film *West Side Story*. L'année suivante, premier disque acheté, *Fingertips* de "Little" Stevie Wonder. Mais c'est en 1964 qu'il tombe dans le rock avec les Beatles venus jouer à Paris. Son frère est alors pompier à L'Olympia, et Bruno Coquatrix lui a offert des places. "*Après les prestidigitateurs, jongleurs, imitateurs et autres dresseurs de toutous… sont arrivés Pierre Vassiliu, Sylvie Vartan, Trini Lopez et enfin les Beatles. Sylvie Vartan s'était pris un pamplemousse sur la tête et le public criait :* 'Sylvie, va-t'en !' *Il voulait les Beatles !*" Après le concert, Solé les a vus sauter dans un taxi, Lennon devant, les trois autres derrière et McCartney lui faisant des signes, des grimaces : "*J'étais tétanisé et transi de froid, je ne m'en suis pas remis de la nuit.*" À 16 ans, en voyant débouler "*ces extraterrestres*", ce fut un coup de foudre artistique sans précédent : "*J'ai réalisé qu'un vent nouveau se levait et qu'il allait tout balayer sur son passage dans la suite des sixties.*" Le lendemain, il s'offre son premier 45-tours des Beatles, *Twist*

© LORAINE ADAM

BESTIAIRE
C'est avec ce dessin qu'il a convaincu Goscinny de le prendre à *Pilote*.

and Shout, le début d'une collection de 2000 pièces consacrées aux "Fab Four". Dès lors, il achète aussi tous les journaux dédiés à ses idoles. "*Ça a été une révolution dans ma tête et je me suis dit :* 'Quand je serai grand, je serai artiste !'" À propos des "Quatre garçons dans le vent", Solé est intarissable, de quoi écrire un livre s'il osait seulement apporter sa pierre à l'édifice. "*Ce que je préfère, c'est la pop quand elle est bien ficelée, et j'ai la prétention de me considérer comme plutôt érudit en la matière, même si j'ai forcément des lacunes. J'adore les Kinks ; avec les Who, c'est l'un des groupes que je préfère après les Beatles. Avec les groupes actuels, je ne ressens plus les mêmes émotions qu'autrefois. À cette époque, on se prenait le rock en pleine gueule, c'était nouveau. Professionnellement, les Beatles n'ont duré que sept ans. Lorsqu'ils se sont séparés, aucun n'était trentenaire : ils avaient révolutionné la planète, et Harrison n'avait que 26 ans lors du clash final. Ils étaient d'un éclectisme brillant et leurs mélodies sont imparables. Il n'y a rien à jeter.*"

Après une scolarité dissipée et écourtée, Solé intègre les Beaux-Arts, en 1967, et choisit la section sculpture dans l'atelier de César. Il délaisse la peinture car son esprit "*était déjà braqué sur la bande dessinée, très mal considérée à l'époque*". Puis Mai 1968 arrive… et le service militaire, pire période de sa vie. À la quille, il travaille dans un labo photo où il rencontre Jean-Claude Mézières, le dessinateur de *Valérian*, de retour des États-Unis où il avait été cow-boy. "*C'est lui qui a parlé de moi à René Goscinny, le rédacteur en chef de* Pilote." C'est ainsi qu'à 22 ans, Jean Solé entre dans la cour des grands, rejoignant Gotlib, Uderzo, Druillet, Lob, Mœbius, Reiser, Fred, Mézières, Cabu, Mandryka, Gébé ou Patrice Leconte… "*Je crois que je suis un des tout premiers à avoir dessiné une nana à poil. Il commençait à y avoir du sexe, de la politique. Une frange de la BD devenait vraiment adulte et s'inscrivait dans la contre-culture, comme* Actuel, Charlie Hebdo *ou* Hara-Kiri. *Il soufflait un vent de liberté, l'avenir s'annonçait radieux. À* Pilote, *j'étais en plein dans la pop music, comme on disait en 1972. Il n'y avait rien d'autre sur le sujet dans la BD*". C'est là qu'il lance "En écoutant des images", une chronique avec Alain Dister, qui avait vécu toute l'aventure hippie en Californie et qui l'aidait à traduire les chansons, notamment celles de Zappa, qu'il connaissait personnellement. "*On détournait ça et Gotlib bouchait les trous avec des petits personnages déconnants. Avec lui, Druillet et d'autres, on était fans de musique, elle fonctionnait bien avec nos BD. Ce sont des univers proches qui ont cheminé de pair dans leur permissivité, folie, délires et éclatement. Une histoire générationnelle, ce qui est peut-être un peu moins le cas aujourd'hui. Je suis probablement un vieux con, même si je continue à acheter des vinyles, surtout pour les pochettes.*"

Une pochette dont il est particulièrement fier et qu'il ne vendra jamais – il a gardé tous ses originaux –, c'est celle de Jimi Hendrix. En 1975, Barclay avait chargé Druillet d'illustrer cinq pochettes du gaucher fantastique, "*mais ça le faisait chier de toutes les faire alors il l'a proposé à Mœbius, deux autres dessinateurs et moi. C'est pour ça que j'ai autant de disques des Beatles, car à l'époque chaque pays faisait les siennes, alors que maintenant c'est le même visuel dans le monde entier.*"

> *"À cette époque, on se prenait le rock'n'roll en pleine gueule, c'était nouveau."*

Quand Gotlib crée *Fluide glacial*, en 1975, il sollicite Solé dès le premier numéro – il y collabore toujours ! En 1980, succédant à Alexis, il reprend les aventures de *Superdupont* (scénario Lob & Gotlib), mais la série s'arrête brutalement car le FN s'approprie le personnage : "*Ça nous a glacés… Gotlib était juif et moi métèque.*"

Discrètement mais sûrement, Solé fait partie de notre culture populaire. C'est lui l'auteur de "*ce type avec son sac à dos-mappemonde*" apparu en 1974 sur le fameux *Guide du routard*. "*C'est ma Vache qui rit à moi !*" Mais depuis, il y a eu litige financier et, aujourd'hui, le personnage ne lui appartient plus. C'est lui aussi qui, en 1982, à la demande de Gérard Jugnot, réalise l'affiche du film du *Père Noël est une ordure*. La même année, il dessine E.T. et sa femme, à poil, en couverture de *Pilote*, "*le numéro qui s'est le plus vendu*". Quand soudain, Steven Spielberg l'appelle pour lui acheter l'original : "*Je n'avais pas l'intention de le vendre mais comme c'était l'homme le plus riche d'Hollywood, je lui ai répondu que ça lui coûterait l'équivalent d'une journée de ses revenus ! Il n'a plus jamais donné de nouvelles, mais je peux toujours présenter l'original dans mes expos en France et à l'étranger, où j'adore voyager.*" De sa vie bien remplie, il raconte aussi qu'un jour, à Beyrouth, il s'est retrouvé avec trois kalachnikovs braquées sur lui par des Syriens. "*Tout ça parce que je suis toujours d'une grande curiosité qui frise parfois la bêtise. Si je vois une porte ouverte, j'ai envie de savoir ce qu'il y a derrière, et là c'étaient des affiches de Bollywood. On m'avait pourtant prévenu : pas de photos ! Je m'en suis sorti en montrant une caricature de moi, il m'ont alors balancé le truc en me hurlant :* 'Va-t-en !'"

À l'époque du Swinging London, il sillonne l'Angleterre dans une Dauphine bariolée avant de mettre le cap sur l'île de Wight : "*Nous n'étions pas hippies, mais ça y ressemblait. Durant trois jours, dans un nuage odorant, on a vu les Who, les Doors, Jimi Hendrix, un mois avant sa mort, ainsi qu'une quantité monstrueuse de stars de l'époque : Joan Baez, Leonard Cohen, Miles Davis…*"

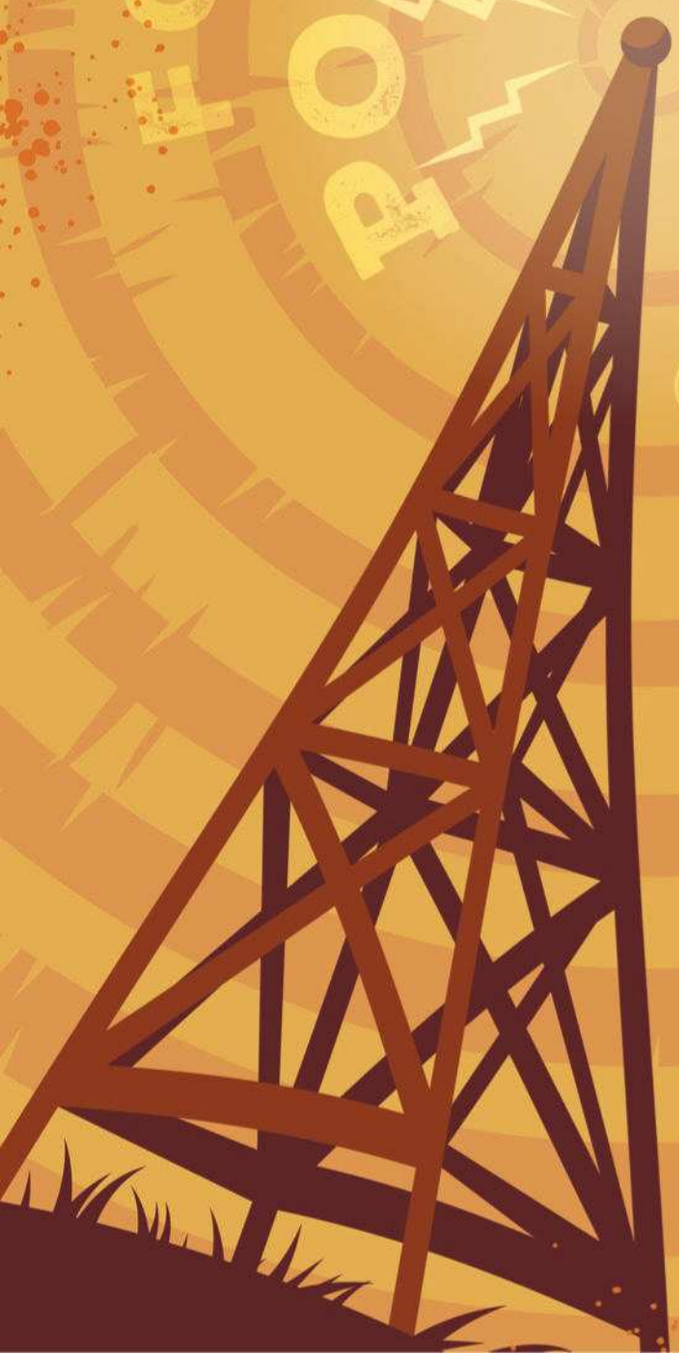
Peu avant ce voyage, il a rencontré Mino, la femme de sa vie, qui avait alors 19 ans. "*Malgré une certaine précarité, nous avons décidé de garder notre bébé, qui est devenu le fameux Julien, talentueux dessinateur de BD, et je le dis objectivement. Finalement, je n'ai jamais eu vraiment de problèmes d'argent, de boulot. À cette époque, on pouvait vivre correctement en élevant un enfant et même un deuxième. Julien et Vincent font de la musique, l'un est guitariste, l'autre bassiste. Moi, je joue de l'électrophone ! J'ai rêvé de devenir musicien, la musique m'a accompagné toute ma vie, mais le dessin m'accaparait tout le temps.*"

Et pour les plus curieux qui se demanderaient quelle est sa chanson préférée des Fab Four du jour, c'est la même que Dave Grohl : "*Hey Bulldog*" ! "*Some kind of happiness is measured out in miles…*"

**Jean Solé, le dessin en obsession,* par Richard Comballot (éditions PLG, 300 pages, 20 €).

© LORAINE ADAM

RollingStone FRANCE
RADIO



LES SOIRÉES THÉMATIQUES

Lundi : Années 80/New Wave
Mardi : Années 70
Mercredi : Années 90
Jeudi : Rock français
Vendredi : Métal/Hard rock
Samedi : Live/acoustique
Dimanche : Années 2000

LA BANDE SON DE VOTRE MAGAZINE

sans publicité

Disponible sur
www.rollingstone.fr

Green Day

AMERICAN PARANOIA

Politique, complotisme, santé mentale, ou recul des droits humains, le trio de Berkeley, Californie, revient avec un album puissant. Un manifeste annonçant une apocalypse provoquée par la désinformation et l'ignorance.

PAR **MATHIEU DAVID**
PHOTO **EMMIE AMERICA**

PAUSE
Repos sous le soleil californien pour, de gauche à droite, Tré Cool, Billie Joe Armstrong et Mike Dirnt.

HOPE
Toujours optimistes, malgré des textes portant un regard désabusé sur l'Amérique.

Avec *Saviors*, son quatorzième album, Green Day exprime son point de vue sur la société actuelle, mais fait aussi un bilan de sa carrière, laquelle dépasse les trois décennies. Toujours dans une optique d'aller de l'avant, le trio californien maintient son identité punk rock, avec des textes toujours conscients sur l'état actuel du monde, sans toutefois perdre totalement espoir. À cela s'ajoutent également des morceaux évoquant les questions de santé mentale ainsi que des titres plus personnels. À cette occasion, Billie Joe Armstrong (guitare, chant), Tré Cool (batterie) et Mike Dirnt (basse) racontent à la rédaction leurs motivations et leurs opinions, sans fard et sans non plus cacher leur enthousiasme, toujours présent. Trente-cinq ans après la formation du groupe, l'étincelle dans le regard brille plus que jamais. Rencontre.

Vous semblez désormais habitués à vous laisser quatre ans entre chaque album. Est-ce un processus voulu ?

Tré Cool : Je pense que cela vient de notre esprit perfectionniste. Nous écrivons beaucoup de morceaux et faisons notre possible pour sélectionner les meilleurs. Cela demande du temps. On dit souvent que cela prend une vie pour faire son premier album, mais le suivant doit être prêt en six mois ! Il faut donc se laisser du temps pour mettre le plus de chances de son côté.

Le monde a néanmoins changé en quatre ans. Le titre "Living in the '20s" semble résumer cela.

Billie Joe Armstrong : Il y a un peu de cela. Ce titre parle des invraisemblables théories du complot qu'on peut lire sur internet, comme QAnon et toute la désinformation à laquelle on est exposés sur les réseaux sociaux. Ce titre fait état de ce qu'il se passe dans notre société actuellement.

Beaucoup d'événements se sont enchaînés en peu de temps, comme la pandémie, la tentative d'insurrection aux États-Unis… Comment les avez-vous vécus ?

B.J.A. : Au début de la pandémie, il y avait ce sentiment général que nous étions tous dans la même galère. Puis, soudainement, cela a divisé les gens. C'est aussi lors de cette période qu'il y a eu le meurtre de George Floyd, puis des incendies en Californie… C'est comme si l'apocalypse avait lieu sous nos yeux et que personne ne savait quoi faire pour y répondre. Ensuite il y a eu l'attaque du Capitole, c'était l'une des périodes électorales les plus bizarres que nous ayons vécues dans notre pays. Cela a été source de clivages au sein des États-Unis.

Un morceau, qui semble d'ailleurs refléter ce clivage, est "The American Dream Is Killing Me". En faire le premier single de *Saviors* n'est pas un choix anodin.

B.J.A. : Nous sentions que nous pouvions frapper fort avec ce titre, et envoyer le message "Green Day est de retour". Ce morceau évoque toute la paranoïa qui s'est installée dans le quotidien des Américains, ainsi que de l'accroissement des inégalités. Les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus… morts. Je fais comme un collage dans mon esprit, que je couche ensuite sur du papier.

Un autre collage d'émotions semble également se dessiner dans le morceau-titre, "Saviors".

B.J.A. : Il a un côté désespéré. Ce morceau parle d'une quête de réponses dans une période de chaos et de désinformation. On cherche un Jésus qui n'existe pas. À l'origine, nous voulions ouvrir l'album sur ce titre. Puis "Look Ma, No Brains!" est devenu candidat… avant que "The American Dream Is Killing Me" ne s'impose de lui-même. "Saviors" résume l'album de bien des manières, qu'il s'agisse des titres sur la santé mentale, sur la politique ou sur le plan personnel.

> "C'EST COMME SI L'APOCALYPSE AVAIT LIEU SOUS NOS YEUX ET QUE PERSONNE NE SAVAIT QUOI FAIRE POUR Y RÉPONDRE."

Cette idée de collage se répercute dans tout l'album, avec des thèmes différents et des sonorités variées.

B.J.A. : Il y a aussi des morceaux qui se font écho, comme "Strange Days…" qui est un cousin de "The American Dream Is Killing Me". C'est aussi le cas de "1981" et "Corvette Summer". Le son des guitares rend l'ensemble cohérent sur le plan sonore, sans dénaturer sa diversité. L'ordre des morceaux est assez important, cette idée également.

T.C. : Chaque auditeur sera touché d'une manière différente par telle ou telle chanson. En cela, il devient lui-même un personnage de l'histoire du disque et y insuffle une nouvelle vie.

Mike Dirnt : On a aussi des morceaux qui ne finissent pas sur le disque. C'est une étape importante dans la finalisation d'un album, de décider entre les enfants qui iront à l'école et ceux qui resteront à la maison.

D'ailleurs, y a-t-il sur *Saviors* des morceaux datant des sessions des précédents albums ?

B.J.A. : "The American Dream Is Killing Me" date de *Father of All Motherfuckers*. Mais à l'époque, je ne voulais pas être trop politique, nous avions pris une autre direction. Nous avons donc adapté le texte et les arrangements pour qu'il s'intègre parfaitement à *Saviors*. "Corvette Summer" a aussi quelques années. Nous l'avons inclus ici pour qu'il offre une respiration au milieu du disque.

T.C. : Il m'a fallu des années pour trouver la parfaite *cowbell* ! Je suis sorti une nuit et je l'ai trouvée sur une vache ! *(Rires)*

Vous aviez testé "Look Ma, No Brains!" sur scène. Cette pratique est de moins en moins courante parce que chacun peut filmer des morceaux en concert.

T.C. : Nous sommes suffisamment confiants pour nous dire que les gens voudront écouter ce morceau plus d'une fois. Certains autres groupes peuvent avoir tendance à vouloir faire attention à leurs nouveaux morceaux et se dire que les gens ne les écouteront plus une fois l'effet de nouveauté passé. En ce qui nous concerne, notre fierté nous a probablement rendus tellement impatients que nous avions absolument envie de partager ce titre à nos fans.

Qu'avez-vous pensé des retours des fans ?

M.D. : Nous en sommes très heureux ! C'est intéressant, parce que nous passons énormément de temps à faire un album. Une fois qu'il est mixé, nous avons tendance à vouloir nous en éloigner. Mais le fait que les gens soient si enthousiastes avec les deux premiers morceaux m'a rendu bien plus impatient qu'ils entendent la suite.

Parmi les autres morceaux qui ressortent, "Bobby Sox" semble avoir un côté Weezer. Vous avez d'ailleurs tourné avec eux lors du Hella Mega Tour.

B.J.A. : Son groove lent peut en effet rappeler Weezer. Je pense que c'est un morceau typique des années 1990, mais pas forcément de ce que faisait Green Day lors de cette période. *(Rires)*

M.D. : C'est la magie de se retrouver à jouer ensemble. Nous jammons ensemble et parfois des sonorités complètement inédites en sortent, comme "Bobby Sox". Ce genre de choses ne peut pas arriver autrement.

T.C. : Après toutes ces années, tous ces disques et toutes ces tournées, nous ne nous imposons plus de limites musicales. Nous faisons du punk rock, mais nous laissons aussi parler nos influences britpop ou autres, tant que cela nous plaît.

En parlant de morceaux différents, "Father to a Son" se démarque avec son côté touchant.

B.J.A. : J'ai voulu dédier ce morceau à mes fils. J'y parle de mon travail sur moi-même en tant que figure paternelle et du fait d'apprendre de mes erreurs. Il s'agit de l'un des titres les plus vulnérables de l'album. L'enregistrer fut une épreuve pour moi, à cause de son intensité.

Pour cet album, vous êtes revenus avec Rob Cavallo à la production, ce qui n'avait pas été le cas depuis le triptyque *¡Uno!*, *¡Dos!* et *¡Tré!* Comment cela s'est-il passé ?

M.D. : Billie l'a appelé pour prendre des nouvelles et le premier truc qu'a dit Rob a été *"Alors, prêt à changer l'histoire du rock à nouveau ?" (Rires)* Nous n'étions pas encore tout

© EMMIE AMERICA

LIVE
En novembre dernier, Green Day a donné un concert surprise au Bataclan de Paris.

à fait prêts, mais étions heureux qu'il garde cette flamme. Quand nous avions réuni suffisamment d'idées, nous sommes revenus vers lui et son énergie nous a nourris, tout comme ses connaissances musicales. Il excelle dans son rôle de quatrième membre du groupe.

Ce rôle de quatrième membre se traduit-il dans les quelques parties qu'il a enregistrées ?

B.J.A. : Très succinctement. Son rôle verse beaucoup plus dans le côté inspiration que dans l'interprétation. Il a enregistré quelques accords de guitare sur "Suzie Chapstick", mais cela relève plus de notes fantômes.

M.D. : Je peux jouer ces accords, cela donne une idée d'à quel point ils sont simples !

T.C. : En studio, son rôle, en ce qui me concerne, est surtout de me pousser. Quand j'enregistre mes parties de batterie et que je suis à 100 %, il parvient à faire en sorte que je me dépasse. Il prend mon rôle d'autocritique, comme ça je peux profiter de mon talent sans complexe. *(Rires)* Plus sérieusement, il arrive à garder ce recul pendant que nous sommes en train de créer, cela nous aide beaucoup.

Il a travaillé sur l'album *Dookie*, qui fera l'objet d'un traitement spécial sur la prochaine tournée, tout comme *American Idiot*, pour son vingtième anniversaire ?

B.J.A. : *Dookie* sonne toujours frais à nos oreilles, même après toutes ces années. C'est la preuve que nous avons fait un disque qui n'est pas coincé dans son époque. Lorsque nous sommes entrés en studio, notre ambition était de nous rapprocher de nos disques préférés, qui ont pour point commun de ne pas avoir un son daté. Je suis fier de constater que nous pouvons toujours jouer ces morceaux trente ans après, sans qu'ils ne perdent rien en énergie. *American Idiot* est un peu différent, l'aspect politique de ses textes l'ancre plus dans son époque. Cela dit, le morceau s'est retrouvé en deuxième position des charts en Angleterre quand Donald Trump s'y est déplacé. Cela montre que le message s'inscrit aussi dans le temps !

> "DOOKIE SONNE TOUJOURS FRAIS À NOS OREILLES, MÊME APRÈS TOUTES CES ANNÉES. C'EST LA PREUVE QUE NOUS AVONS FAIT UN DISQUE QUI N'EST PAS COINCÉ DANS SON ÉPOQUE."

Comment cela va-t-il se traduire lors de la prochaine tournée ?

B.J.A. : Nous allons jouer quelques morceaux en plus de *Dookie* et d'*American Idiot* que nous le faisons habituellement. Cela dit, nous avons tout de même l'intention de nous concentrer sur *Saviors* avant tout.

En novembre dernier, vous avez surpris tout le monde en donnant un concert au Bataclan, une salle bien plus petite que les arénas que vous remplissez désormais.

B.J.A. : À chaque fois que nous voyageons pour donner des interviews, nous faisons au mieux pour faire profiter les fans avec des concerts plus intimistes. Le Bataclan était libre, c'est une salle historique, donc nous étions heureux d'y jouer.

M.D. : C'est important d'offrir quelque chose aux fans en plus des interviews. Parler de notre musique est une chose, mais la jouer est une manière de faire une démonstration de nos arguments !

En cette année 2024, Green Day fête aussi ses 35 ans.

B.J.A. : C'est vrai que c'est en 1989 que nous avons décidé de nous appeler ainsi. Jouer ensemble depuis si longtemps est un peu comme un miracle.

Garder longtemps le même line-up est rare. Quels sont vos rapports personnels ?

T.C. : Mike fait la cuisine…

M.D. : Billie fait le ménage…

T.C. : Et je m'occupe de manger et d'écrire les morceaux ! *(Rires)*

B.J.A. : Nous sommes toujours très proches. L'alchimie entre nous vient principalement de notre amitié, qui est sincère.

T.C. : Nous nous faisons confiance, nous croyons toujours en Green Day. Nous avons toujours cette flamme dans nos tripes et du sperme dans nos couilles !

© DAVID WOLFF - PATRICK

HORS-SÉRIES COLLECTORS

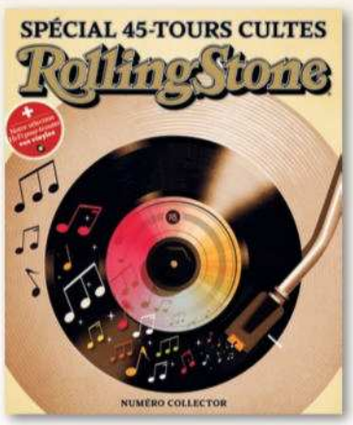
COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION *ou* FAITES UN CADEAU CULTE ET ROCK

Hors-série n° 49 - Mick Jagger

Hors-série n° 48 - Depeche Mode

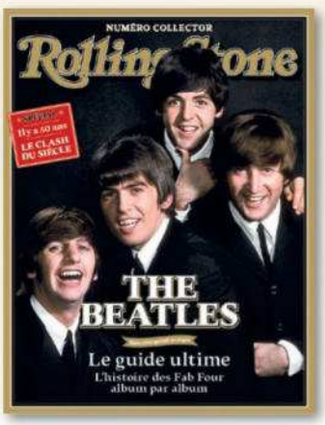
Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen

Hors-série n° 46 - The Rolling Stones

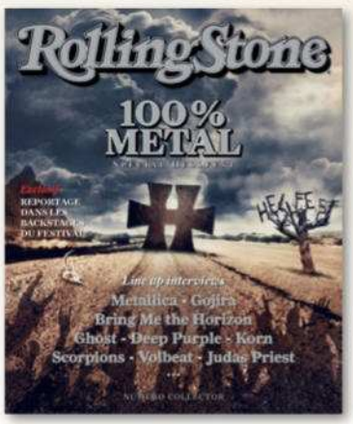


Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes

Hors-série n° 44 - Keith Richards



Hors-série n° 43 - The Beatles



Hors-série - 100 % Metal/Spécial Hellfest

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À:
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- ☐ Hors-série n° 48 - Depeche Mode : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen : 15 €
- ☐ Hors-série n° 46 - The Rolling Stones : 15 €
- ☐ Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes : 15 €
- ☐ Hors-série n° 44 - Keith Richards : 8,95 €
- ☐ Hors-série n° 43 - The Beatles : 11,95 €
- ☐ Hors-série - 100 % Metal/Spécial Hellfest : 15 €
- ☐ Hors-série - Spécial K POP : 15 €

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 4 € par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 5 € par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENTE)** ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

CharlÉlie Couture

RACINES PROFONDES

Le poète et chanteur lorrain vient de sortir son 26e album solo et poursuit une carrière à l'éclectisme détonnant, entre musique, arts plastiques et écriture. Premier artiste français signé chez Island Records, parfois incompris dans son propre pays, CharlÉlie Couture revendique un franc-parler salutaire et iconoclaste.

PAR **ÉRIC DELON**
PHOTO **SHAAN C.**

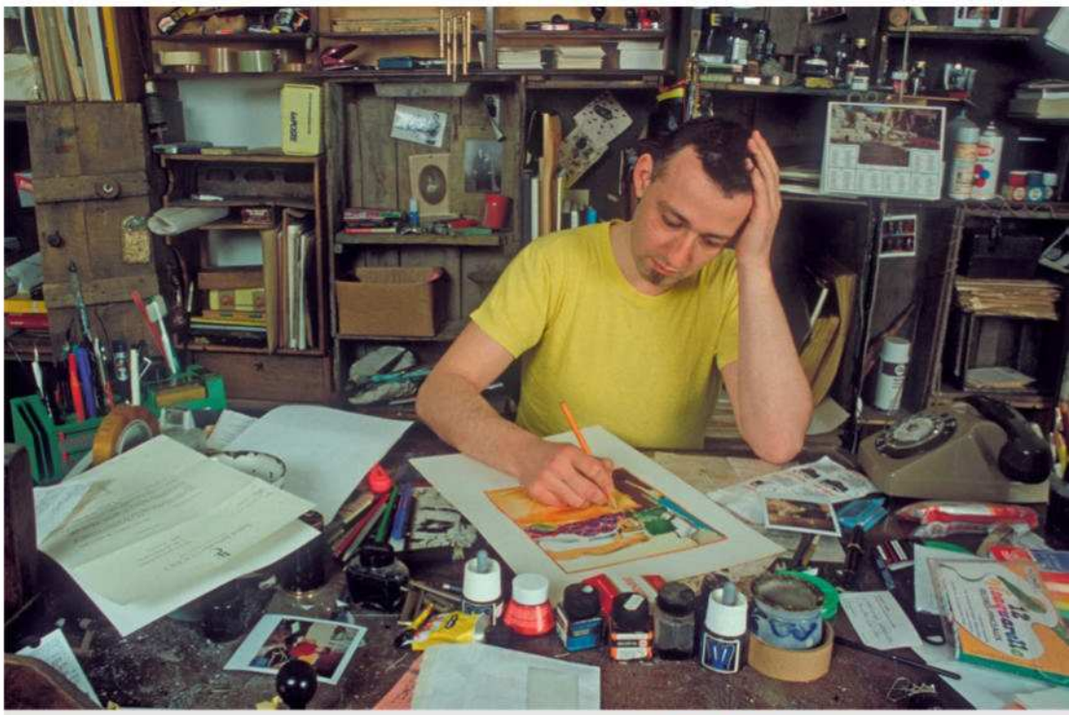
Il reçoit dans son appartement situé en face de la gare de l'Est, à Paris. Le regard est bleu azur, le crâne lisse et la barbichette toujours rebelle. Avec ses deux avant-bras tatoués, ses vêtements sombres et son physique viril, il ressemble à un biker. En fait, il sillonne la capitale avec son fidèle scooter et se réfugie régulièrement dans sa maison, en pleine nature, dans le sud de Nancy, sa base arrière historique. CharlÉlie Couture, bientôt 68 ans, est d'une urbanité exquise et se montre intarissable lorsqu'on le questionne sur ses passions.

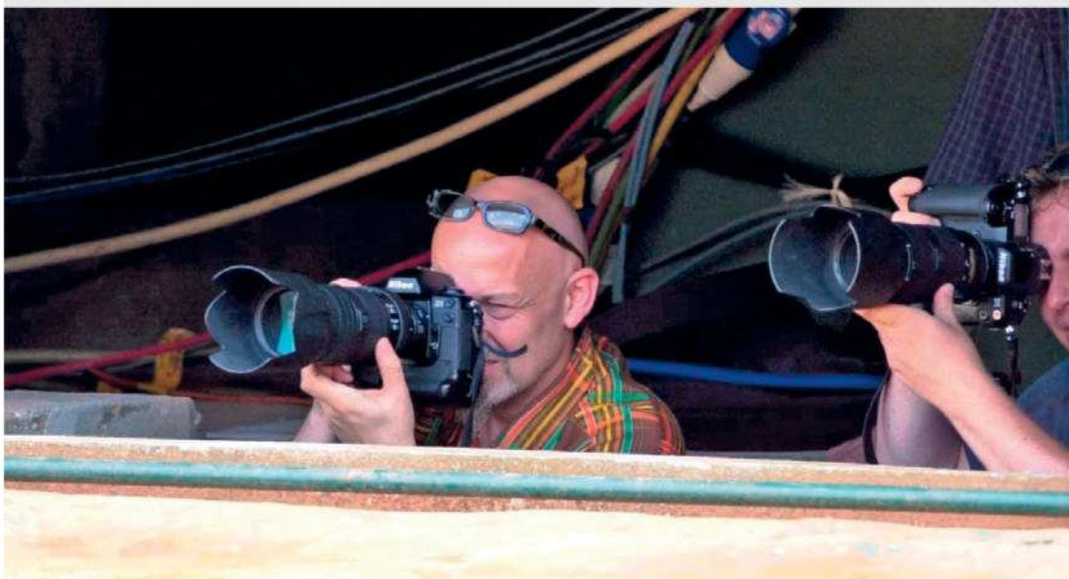
Vous sortez votre 26e album studio, sans compter plusieurs compilations et des bandes originales de films. Vous êtes incroyablement prolixe.

J'ai de la suite dans les idées, en effet *(rires)*. Mon premier album, autoproduit dans une cave de Nancy, ma ville natale, et baptisé *12 Chansons dans la sciure,* date de 1978. J'avais tout juste 22 ans. En effet, j'aime faire, créer. Je ne suis pas un contemplatif. Mon père, mort en 2003, qui était un ancien professeur des Beaux-Arts reconverti en antiquaire puis en décorateur, m'a légué le sens de l'effort et de l'opiniâtreté. Dans ma famille, la culture n'a jamais été considérée comme une simple distraction mais bel et bien comme une chose essentielle, structurante dans la vie d'un honnête homme (ou d'une honnête femme). La culture possède ce pouvoir suprême d'avoir la possibilité de se connaître et d'entrer en relation avec autrui.

Vous avez été connu musicalement grâce à *Poèmes rock,* votre quatrième album, sorti en 1981, avec notamment la chanson "Comme un avion sans aile" devenu un énorme tube. Comment avez-vous vécu, à l'époque, cette forte exposition médiatique ?

J'ai connu une période de gloire qui a duré de cinq à sept ans, c'est-à-dire du début des années 1980 à 1987 environ. Je ne peux pas dire que cela n'a pas été agréable, par moments. Ce que j'ai compris de la notoriété, avec le recul, c'est qu'on nous aime plus (le public, la critique) que nous ne le méritons et que l'on nous déteste davantage que l'on ne le mérite. Dans les deux cas, on ne s'appartient plus. Nous sommes piégés dans les mains de ceux qui nous définissent. Pour résumer, j'étais le petit Lorrain, avec sa barbichette et sa voix nasillarde. C'était évidemment réducteur par rapport à ma véritable personnalité de l'époque, c'est-à-dire un poète, diplômé des Beaux-Arts et qui s'exprimait avec le dessin, l'écrit, la peinture,





mais qui aimait assurément l'énergie du rock. À l'origine je voulais être metteur en scène de cinéma car cela réunissait mes passions, l'image, la littérature, le cinéma. La notoriété m'est tombée dessus grâce à la chanson. J'ai fait avec.

Vous revendiquez depuis longtemps le concept de "multisme" pour définir votre personnalité artistique.

Oui, je suis un partisan de l'art total, qui permet de trouver la façon la mieux adaptée pour exprimer ce qu'on a à dire artistiquement. Je suis un chanteur mais je n'ai jamais rêvé de devenir un Souchon, un Cabrel ou un Voulzy. J'ai toujours placé l'écriture, la peinture, les performances, les arts plastiques et l'écrit au même niveau que la musique. J'ai publié une quinzaine d'ouvrages de dessins, de photos et de réflexions. J'ai exposé mes peintures dans de nombreux pays européens, aux États-Unis. Les gens, de manière générale, éprouvent des difficultés à admettre qu'on puisse vouloir s'exprimer dans des registres différents. Je reprendrais volontiers à mon compte l'image du triathlète, qui doit exceller dans trois disciplines pour gagner l'épreuve. C'est le combat de ma vie.

Revenons à vos débuts discographiques. Comment avez-vous émergé ?

Après mes deux premiers albums (*12 Chansons dans la sciure* et *Le Pêcheur*), un certain nombre de professionnels de la musique ont commencé à s'intéresser à moi. Un jour, Véronique Colucci *(veuve de Coluche décédée en 2018, ndlr)* est venue me voir jouer dans une petite salle, en banlieue. Elle a parlé de moi à Coluche. Le petit "plouc" de province que j'étais s'est retrouvé dans les soirées mondaines du couple, qui a toujours été adorable et courtois avec moi. C'était amusant, sympathique et un peu enivrant. En 1980, Coluche me propose de me produire avant son spectacle, avec Richard Gotainer, au Café de la Gare, à Paris. J'accepte. Dans la salle, se trouve Jean-Henri Meunier, un photographe et cinéaste qui avait réalisé *La Bande du Rex*, avec Jacques Higelin, en 1980. Il me propose de rencontrer l'une de ses connaissances, qui n'est autre que Chris Blackwell.

Chris Blackwell est alors à la tête du prestigieux label Island Records, qu'il a créé à la fin des années 1950, et qui va participer à l'expansion internationale du reggae. Et notamment au triomphe de Bob Marley, qu'il avait engagé sur son label au début des années 1970.

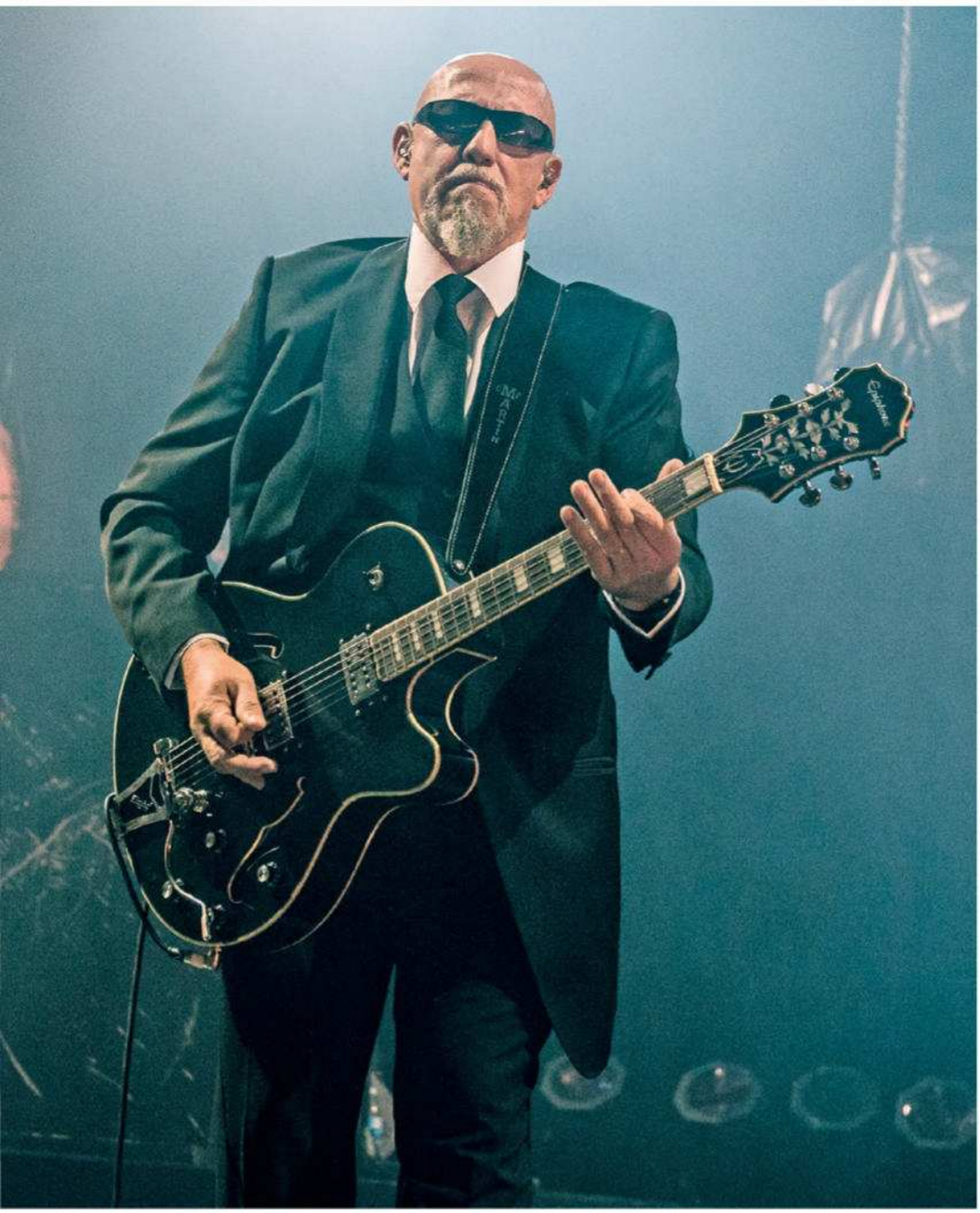
Absolument. Nous sommes en 1981. Blackwell me propose d'être le premier artiste et musicien français signé sur le label qui venait de signer U2 un an auparavant. Le contrat prévoit l'enregistrement de cinq albums. Mon premier LP pour Island, *Pochette surprise,* est mis en boîte au mythique château d'Hérouville, dans le Val-d'Oise, là où, quatre ans auparavant, Iggy Pop avait enregistré *The Idiot*. Le mixage a eu lieu à Nassau, aux Bahamas, dans le studio Compass Point de Chris Blackwell. Lors de mon séjour, ce dernier s'est montré fort sympathique et avenant. À Nassau, j'ai rencontré Grace Jones, Robert Palmer, des artistes "maison". Neuf mois plus tard, rebelote, j'enregistre *Poèmes rock,* cette fois-ci à New York, au célèbre Studio Electric Lady.

Le succès a été au rendez-vous, la tournée hexagonale de 80 dates, triomphale. En revanche, *Quoi faire ?,* mon troisième album chez Island, plus acoustique, n'a malheureusement pas rencontré son public.

Vos succès discographiques étant plus compliqués, comment avez-vous abordé les années 1990 ?

Cette décennie s'est résolument placée sous le signe de l'expérimentation. J'ai ouvert beaucoup de voies, notamment dans la peinture, l'écriture et les arts plastiques. J'ai également beaucoup voyagé. Ce positionnement a sans doute désorienté en partie mon public et brouillé mon image. Sur un plan musical, j'ai alterné entre un disque pour enfants, un album de blues réalisé à Chicago ou encore des musiques produites en Australie. Il est clair que, par rapport à certains chanteurs qui refont peu ou prou à chaque fois le même album, je n'ai jamais vraiment respecté de "ligne éditoriale". Musicalement, mon modèle demeure l'"Album blanc" des Beatles, qui fait alterner des ballades acoustiques, hard-rock avant l'heure ("Helter Skelter"), ragtime ou country. Bref, une proposition musicale qui cultive l'éclectisme. À la différence des Rolling Stones, dont le *Beggars Banquet* aligne, plus ou moins, le même timbre durant tout l'album, même si ce dernier est génial. Autrement dit, pour moi, un disque doit être un programme et non un récital.

© LAURENT SOLA - STEPHANE LENHOF VIA GETTY IMAGES



◂ARTS GRAPHIQUES
Polyartiste, CharlÉlie est aussi depuis toujours un peintre reconnu, qui expose régulièrement.

▲IMAGES
L'artiste a une réelle passion pour la photo. Ici, caché derrière une bâche du stade Roland-Garros, en train de shooter les tennismen.

◂SCÈNE
Guitare, piano, chant, CharlÉlie en homme-orchestre de ses shows. Ici, sur la scène du Trianon de Paris.

© DAVID WOLFF-PATRICK VIA GETTY IMAGES

En 2004, vous vous expatriez à New York. Quelles en sont les raisons ?

Mon père est mort en 2003, ce qui a conditionné en partie mon départ outre-Atlantique, avec ma femme et mes deux filles. Je voulais ouvrir une autre page dans mon existence. Un événement m'a conforté dans ma volonté de larguer les amarres. En 2003, je participe en tant qu'artiste plasticien à un concours pour l'aménagement de la Drac d'Amiens. Mon dossier franchit les étapes de sélection, jusqu'à ce qu'il fasse partie des trois finalistes. Jusqu'à cette dernière étape, les projets étaient anonymes. Mais une fois que le jury a découvert qu'il s'agissait de moi, mon statut de chanteur m'a été reproché. À aucun moment, le jury n'a examiné mon projet. C'était la négation de tout ce que j'avais tenté depuis toujours. Un responsable du ministère de la Culture m'a même lancé : "*Si vous étiez un artiste, ça se saurait.*" Ce fut la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. À New York, j'allais évoluer sur un terrain vierge, face à des gens dépourvus de préjugés, qui ne me connaissaient pas. Au départ, nous souhaitions rester un ou deux ans. Nous sommes restés seize ans. Dans la Grosse Pomme j'ai pu exprimer ma "disciplinarité", sans le regard, parfois sévère de mon père. À New York, j'ai assisté à une forme d'internationalisation de la culture, le triomphe du rap et du hip-hop. Malheureusement, avec la virtualisation de la musique, j'ai également constaté que certains artistes tentaient moins de se singulariser et privilégiaient l'efficacité et l'imitation, pour se faire connaître. Je pense qu'il faut faire exactement l'inverse.

En 2014, vous publiez *ImMortel* avec Benjamin Biolay, un de vos fans de la première heure ?

Oui, Benjamin déclarait à longueur d'interviews qu'il aimait mon travail depuis toujours. Nous nous sommes contactés. Au départ, il souhaitait réaliser un album de reprises. J'ai préféré qu'il produise ce nouvel album. C'était la première fois que je confiais complètement les manettes d'un de mes disques à une personne extérieure. Malheureusement, notre collaboration s'est soldée par un échec. Nos fans respectifs n'ont pas compris la démarche. Mes admirateurs n'ont pas suivi le narratif de la maison de disques, faisant de Benjamin une sorte de "rédempteur" de ma carrière, comme il l'avait fait avec Henri Salvador. Ce qui n'était évidemment pas le cas. Mais je conserve mon amitié et mon admiration pour Benjamin.

Comment avez-vous abordé la conception de *Contre toi,* votre nouveau disque ?

Ce disque n'aurait pas dû voir le jour, mais j'ai été touché par la splendide chanson "L'Absence" écrite par ma fille, Yamée, qui figure au milieu du disque. Avec mon guitariste complice, Karim Attoumane, nous avons conçu cet album de manière apaisée, avec une forte tonalité acoustique. Il parle de l'amour, avant, pendant et après. J'ai demandé au grand réalisateur Dominique Blanc-Francard de tenir la baguette. La relation a été délicieuse ; il est le grand bonhomme que j'attendais.

Avec le recul, comment jugez-vous votre œuvre musicale ?

J'assume mes vingt-six albums, qui sont autant de paliers qui construisent ma tour artistique, même si je ne réécrirais pas telle ou telle chanson ou modifierais la production de telle ou telle autre. Aujourd'hui, je tourne dans la France entière, avec des concerts, des expositions, des conférences sur le "multisme". Apparaître est une chose, durer en est une autre. Pour y parvenir, il est nécessaire d'être doté de racines profondes, tel l'olivier. Je pense que malgré les épreuves que j'ai subies, comme tout un chacun, je ne m'en suis pas trop mal sorti.

BOB MARLEY
SOUL REVOLUTION

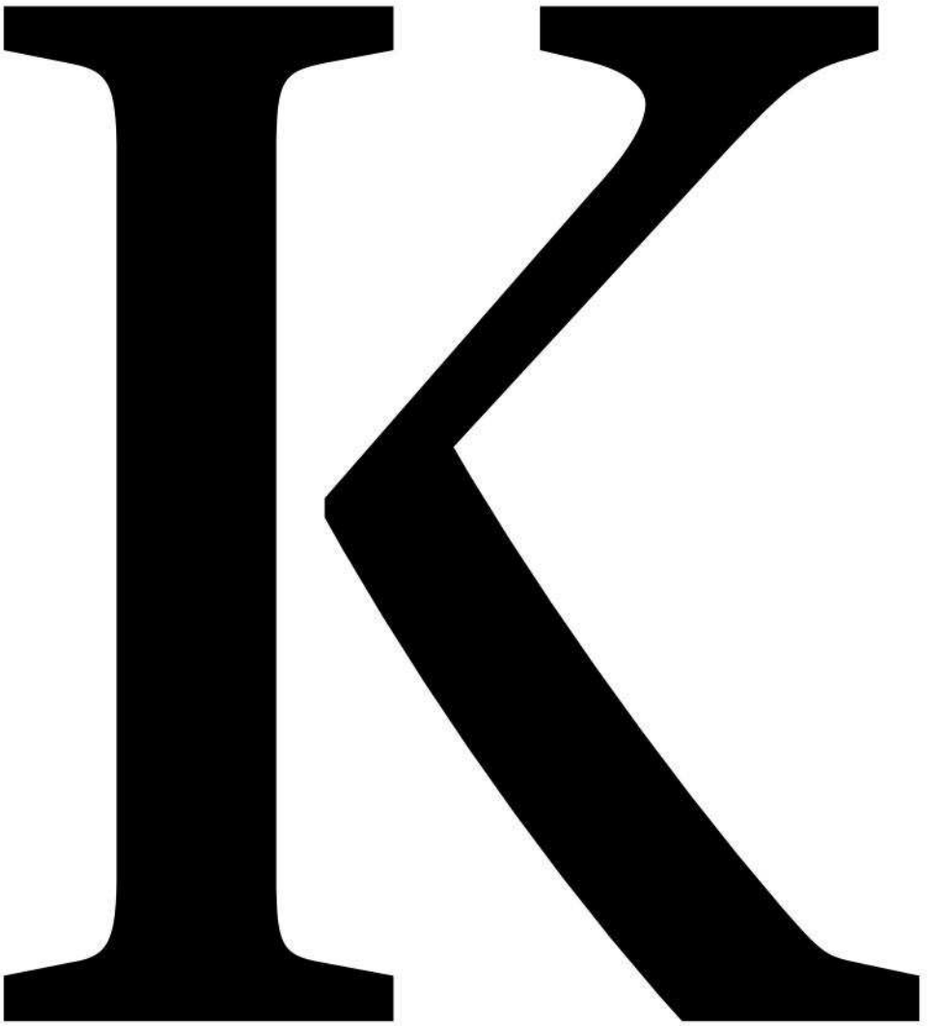
À l'affiche cet hiver dans un biopic, le roi du reggae a été marqué, dès son adolescence, par un environnement dur, fait de violence, d'injustice, le tout sur fond de départ des Britanniques quittant l'île suite à sa déclaration d'indépendance. Manifeste politique, son œuvre raconte l'histoire de la Jamaïque, teintée de Bible, de rastafarisme et de *vibes* caribéennes.

PAR **ALAIN GARDINIER**
PHOTO **DENIS O'REGAN**

BABYLON BY BUS
À Montego Bay, en Jamaïque, en 1979, avant sa participation au festival Reggae Sunsplash.

LIVE
Bob sur scène, un moment inoubliable pour ceux qui ont eu la chance d'aller le voir lors de son passage en France – à Paris, Dijon, Bordeaux, Grenoble ou Toulon. Ici, au Rainbow de Londres, en 1977.

© ESTATE OF KEITH MORRIS/REDFERNS



Gamin, dans les rues de Trenchtown, ce quartier ghetto de la capitale, le petit métis qu'est Bob, trop blanc pour être Noir et trop noir pour être accepté par la communauté blanche, va souffrir de nombreux préjugés raciaux.

ingston, mi-février 1962. Juste après avoir fêté ses 17 ans avec son pote Bunny Wailer en sifflant quelques bières Red Stripe, Robert Nesta Marley réalise son rêve : pouvoir enregistrer ses chansons en studio et les voir ensuite gravées sur un disque vinyle. Il déboule alors chez Beverley's, un magasin de disques et un label du même nom sur Orange Street, sur la recommandation d'un gamin de tout juste 14 ans que Leslie Kong, le propriétaire de Beverley's, vient de signer : James Chambers pour la ville, devenu Jimmy Cliff pour la scène. "Judge Not" et "Do You Still Love Me?", les premiers morceaux signés Robert Marley, sont mis en boîte aux Federal studios de Leslie Kong en compagnie des Beverley's All Stars, le groupe maison. Même si le 45-tours, pour lequel il n'a touché que 20 dollars et où est imprimé "Morley" au lieu de Marley, ne se vend pas vraiment, voire pas du tout, le tout jeune Bob de Nine Miles, fils de Norval Marley et de Cedella Malcolm, rayonne : il a mis un pied dans le monde de la musique.

La sortie, en ce mois de février 2024, de *One Love*, le biopic consacré à la superstar du reggae et consciencieusement joué par Kingsley Ben-Adir, coïncide – outre avec la date anniversaire de sa naissance, le 6 février 1945 – avec ce tout premier enregistrement de son incroyable carrière. À l'époque, il y a soixante-deux ans, Robert Nesta Marley est en apprentissage dans un atelier de soudure près du stade de cricket de Sabina Park, au sud de Kingston. Faute de lunettes protectrices, il reçoit un copeau de métal dans l'œil gauche, une sale blessure qui le fait aussitôt renoncer à ce boulot. De toute façon, il veut être musicien et il s'enivre de ska, ce nouveau son frais, sautillant et gavé de cuivres, qui infuse la Jamaïque. Des artistes locaux tels The Wailing Souls, Alton & Eddie, Hortense Ellis et surtout Higgs & Wilson, le duo formé par Joe Higgs et Roy Wilson, imposent ce son local partout sur l'île. Si "Do You Still Love Me?" a tout d'une gentille bluette sentimentale, "Judge Not" et son beat ska possède une tout autre portée. Gamin, dans les rues de Trenchtown (ou Trench Town), ce quartier ghetto de la capitale, le petit métis qu'est Bob, trop blanc pour être Noir et trop noir pour être accepté par la communauté blanche, va souffrir de nombreux préjugés raciaux. "*Je ne suis pas parfait et je ne prétends pas l'être. Mais qui es-tu pour me juger ?*" chante-t-il, d'une voix encore adolescente, dans ce morceau directement inspiré d'un passage de la Bible. La pauvreté, la violence, l'injustice, le jeune Marley connaît tout ça par cœur. Depuis qu'il a quitté Nine Miles, le hameau de sa naissance en plein cœur de la paroisse rurale de Saint Ann, pour retrouver sa mère à Kingston, il s'y est retrouvé plongé au quotidien. Après avoir tenté de vivre avec son beau-père, Taddy Livingston, le père de Neville "Bunny Wailer" Livingston – une cohabitation impossible –, Bob se retrouve à la rue dans ce Trenchtown sale, dangereux, peuplé de ceux qu'on appelle "*sufferers*", "ceux qui souffrent". Cette année-là, l'île obtient aussi son indépendance, qui se traduit aussitôt par le départ des Anglais et de leur puissance économique. La Jamaïque s'enfonce dans la crise, et les temps vont devenir de plus en plus durs. Cela, Bob Nesta Marley l'a bien compris et toute son œuvre en sera le témoin, distillant cette prise de conscience au travers de très nombreux morceaux accusateurs et militants.

L'endroit où il faut être pour des artistes en devenir comme Bob et son pote Bunny Wailer est alors le *yard* (la cour) de chez Joe Higgs, sur Third Street, au cœur de Trenchtown. Joe Higgs n'est pas vraiment plus âgé que Bob, mais il en sait tellement sur tout, et surtout sur la musique et les meilleurs musiciens du coin. Higgs sera celui qui apprendra à Bob le secret des harmonies vocales, ou comment vraiment jouer de la guitare. C'est dans ce *yard* que Joe et Roy Wilson répètent pour leur duo Higgs & Wilson, que les vedettes du ska (le reggae n'est pas encore né) passent tirer sur un joint de ganja et que le batteur et percussionniste Alvin "Seeco" Patterson vient proposer son savoir sur l'art du rythme et des percussions. Trenchtown fut une sorte d'épicentre de l'histoire des musiques jamaïcaines et de nombreux noms du ska, du rocksteady et du reggae – Delroy Wilson, Toots and the Maytals, The Wailing Souls ou le chanteur de charme, Alton Ellis – ont grandi dans ce quar-

TOURNÉE
Marley entouré de ses musiciens, les Wailers, et de son staff, dans une péniche lors de son étape amstellodamoise, en 1976.

tier composé de rues classées numériquement de la quatorzième jusqu'à la première tout en bas, et séparé du reste de la ville par la grande Spanish Town Road. La majorité vivait dans un *government yard*, ces petits immeubles à deux étages construits autour d'une cour, avec cuisine commune, et que se partageaient plusieurs familles à revenus modestes - un pléonasme dans le Kingston de l'époque. Trenchtown et ces *tenement yards* ou *shanty towns*, les autres noms de ces logements qui accueillirent avant tout des paysans, principalement des coupeurs de cannes à sucre dont le cours s'était effondré, et qui avaient rejoint la ville, ont imprégné des titres majeurs de Marley comme bien sûr "Trenchtown Rock", "Trench Town" sur l'album posthume *Confrontation*, ou encore le célèbrissime "No Woman, No Cry", qui débute par : "*I remember when we used to sit/In the government yard in Trenchtown*" ("*Je me souviens quand nous nous asseyions/ Dans le government yard, à Trenchtown*").

Dans les rues de la capitale, la musique est partout, débordant d'énormes enceintes posées par terre, les ancêtres des premiers *sound systems*, ces discothèques sur roues constituées de dizaines de haut-parleurs reliés par un entrelacs de câbles et qui, bientôt, vont essaimer dans tous les quartiers de Kingston. Bob, Bunny Wailer et leur pote Winston Hubert McIntosh, alias Peter Tosh, réunis au sein des Wailing Wailers qui deviendront rapidement The Wailers, s'imprègnent de toutes ces sonorités, certaines issues de l'île, d'autres de l'archipel caribéen, d'autres encore, comme la soul music, de l'Amérique toute proche. Bob, qui a déjà enregistré deux morceaux et qui est celui ayant le plus de facilités à écrire des chansons, devient de fait le leader des Wailers. C'est le vétéran percussionniste, Alvin Patterson, qui parlera d'eux à un jeune producteur noir possédant un studio rudimentaire au 13 Brentford Road, une rue sans âme au nord de Trenchtown. Clement Seymour Dodd, alias Sir Coxsone, a déjà fait ses premières armes de producteur en enregistrant sur son vieux magnétophone Ampex des débutants nommés The Maytals, et leur chanteur, Toots Hibbert, ainsi que les meilleurs musiciens de ska de la ville, regroupés sous le nom de The Skatalites. Ce sont eux qui accompagneront les jeunes Wailers pour leur première session d'enregistrement dans son Jamaica Recording and Publishing Studio, que tout le monde finira par appeler Studio One.

Trenchtown, qui accueillait principalement des coupeurs de cannes à sucre, dont le cours s'était effondré, a imprégné notablement l'œuvre de Bob Marley.

Le premier morceau personnel couché sur bandes par The Wailers est "Simmer Down" ("*Calmez-vous*"), une création de Bob qui, sur une rythmique ska, encourage les *rude boys*, ces jeunes voyous des ghettos urbains, à contenir leur colère et leur frustration en s'unissant. Le contenu social des chansons de Marley est déjà présent, et avant ce gamin métis sorti de nulle part, personne dans la musique jamaïcaine n'avait mentionné dans un morceau la vie et l'humeur du

© GIJSBERT HANEKROOT VIA GETTY IMAGES

HISTORIQUE
Lors du concert One Love Peace, à Kingston, en Jamaïque. La photo montre également le Premier ministre jamaïcain, Michael Manley *(à l'extrême gauche)* et son opposant politique, Edward Seaga *(3e à partir de la gauche),* le 22 avril 1978.

ghetto. Le soir même de l'enregistrement, en se rendant à un *sound system* animé par Coxsone, les membres du groupe vont entendre leur chanson et, surtout, voir la foule danser dessus en la réclamant sans cesse. Le trio, particulièrement Bunny Wailer, hallucine : "*Coxsone avait tout de suite gravé le morceau sur un '*dubplate*', un acétate, et l'avait joué directement pour le tester. Un triomphe ! On était complètement sidérés. On s'est tous mis à danser avec le public dans la rue. Quelques jours plus tard, le single se vendait à la pelle. Nous étions les stars du moment.*"

Début 1964, la chanson devient n° 1 dans les *charts* jamaïcains, mais le trio, surtout Bob qui n'a que 18 ans, se fait copieusement arnaquer. The Wailers profitent à fond de leur notoriété mais pas des revenus qu'elle devrait engendrer, car ils n'ont pas signé de contrat et ne touchent pas de droits d'auteur. Chacun doit se contenter des trois livres sterling que Coxsone leur distribue par semaine, Bob touchant quelques billets de plus pour son rôle de gardien du studio (il y dort sur un matelas posé à terre) et pour le tri qu'il effectue dans les tombereaux de 45-tours que Coxsone ramène de chacun de ses déplacements à Miami. Pas assez, en tout cas, pour gâter sa petite amie, Alpharita "Rita" Constantia Anderson, tout juste 18 ans et membre du nouveau trio que Coxsone a adopté pour son studio : The Soulettes. Bob va s'occuper des arrangements et des enregistrements du trio vocal féminin (dont "une" des membres, Constantine "Vision" Walker, est un homme, le cousin de Rita). The Soulettes remportent leur lot de succès avec deux titres, "Pied Piper" et "I Love You Baby", et forment les chœurs des Wailers lors de leurs tout premiers concerts sur l'île. Rita est déjà maman d'une petite Sharon. Bob, amoureux, s'en accommode. Le 10 février 1966, quatre jours après son vingt et unième anniversaire, il l'épouse. Le lendemain, Bunny et Peter l'accompagnent à l'aéroport Palisadoes de Kingston, afin qu'il puisse prendre son vol Kingston-Miami-Philadelphie avec, pour destination finale, Wilmington, dans le Delaware. Là-bas l'attend sa mère, Cedella, remariée avec un fonctionnaire nommé Edward Booker, lui-même naturalisé américain, et qui a obtenu une carte de séjour.

Qu'est-ce qui a pu pousser Bob Marley à quitter Rita, la petite Sharon qu'il considère comme sa fille, et la renommée naissante des Wailers ? L'argent. Coxsone, de plus en plus pingre, ne veut rien entendre et s'ils sont désormais connus de Spanish Town à Montego Bay, les Wailers vivent dans la vraie pauvreté. Ziggy Marley se souvient d'en avoir parlé avec son père : "*Quand ils râlaient trop, Coxsone leur tendait quelques livres sterling sans même les regarder. Ça les rendait fous ! Selon Bob, Peter a failli cogner Coxsone plusieurs fois, mais il s'est retenu, car il savait que ça tournerait mal.*" Bob veut trouver aux États-Unis un boulot rémunérateur et retourner ensuite en Jamaïque où l'attendent sa femme et sa fille adoptive. Le projet des Wailers et de Rita est de créer leur label afin de pouvoir sortir leurs propres productions et en contrôler les ventes. Pour cela, il faut des sous. Hormis ses quelques mois en tant que soudeur à Kingston, Marley ne possède aucune qualification et surtout pas de permis de travail. Il commencera par travailler comme homme de ménage dans le laboratoire pharmaceutique DuPont, puis obtiendra un job au sein de l'usine Chrysler, à Newark, à 13 miles de la maison de Cedella, où il réside. Les horaires et les conditions de travail sur la chaîne de montage de la carrosserie de la nouvelle Chrysler 300 sont très difficiles et vont lui inspirer le morceau "Night Shift" (rien à voir avec celui des Commodores), qu'il enregis-

© ECHOES VIA GETTY IMAGES

DE GAUCHE À DROITE

Aston "Family Man" Barrett et Bob Marley dans les coulisses de l'Odeon de Birmingham, Royaume-Uni, le 18 juillet 1975. Marley reçoit un disque d'or pour *Rastaman Vibration*, le 30 juin 1980, à Toulon, lors de sa tournée française, en 1980

trera bien plus tard sur l'album *Rastaman Vibration*. Durant ces longs mois aux États-Unis, loin de sa base et de sa jeune épouse, Bob Marley a manqué quelques événements importants qui ont marqué son île, dont l'arrivée du rocksteady à la place du ska, la visite de la reine Élisabeth II ainsi que celle d'Haïlé Sélassié Ier, le 21 avril 1966. L'empereur d'Éthiopie est considéré en Jamaïque comme un dieu vivant, le grand roi africain annoncé par le révérend américain James Morris Webb, en 1921 : "*Regardez vers l'Afrique, où un roi noir sera couronné et mènera le peuple noir à sa délivrance*." Rita lui raconte qu'à la descente d'avion de l'empereur, c'est un véritable raz de marée de rastas coiffés de dreadlocks qui, descendus des collines et armés de tambours, se sont ruées à sa rencontre. Assise au bord de la route, le petit empereur (par la taille) lui a même fait un geste de la main : un signe du destin ! De retour à la fin de l'été, Bob va aussitôt épouser la philosophie rasta – consommation soutenue de ganja incluse – et faire pousser ses dreadlocks. Si la courte collaboration des Wailers avec le producteur local, Leslie Kong, ne donne pas vraiment grand-chose à part quelques titres teintés de soul music, la rencontre avec Lee "Scratch" Perry va s'avérer plus positive. Leurs chansons mystiques teintées de psychédélisme ("Duppy Conqueror", "Small Axe", "Soul Rebel"…) qu'ils enregistrent chez lui se vendent, mais Perry conservant la majorité des bénéfices, les Wailers vont au bout de leur idée de label et montent finalement le fameux Tuff Gong, leur premier 45-tours étant un morceau nommé… "Trenchtown Rock".

Ses morceaux s'inspirent d'une réalité politique qu'il ne cessera de dénoncer, ce malgré les menaces et l'attentat dont il a été victime en 1976.

La tournée anglaise qui suivra, en première partie du jeune acteur et chanteur afro-américain Johnny Nash, venu à Kingston afin d'investir dans ces sons *made in Jamaica* qui le fascinent et sidéré par le talent de Bob, conjuguera une fois de plus malchance et galères d'argent, celles-ci provoquant finalement la rencontre qui bouleversera leur avenir en général et celui de Bob en particulier. Largués en plein mois de février 1972 à Londres par Nash et son manager Danny Sims, les trois Wailers iront frapper à la porte d'un certain Chris Blackwell, le producteur d'origine jamaïcaine qui règne via son label Island Records sur une écurie folk-rock-prog anglaise comprenant Cat Stevens, Jethro Tull, Free et autres King Crimson. Blackwell vient également de sortir la BO du film *The Harder They Come*, un condensé du meilleur reggae jamaïcain, le nouveau son qui monte et dans lequel les Wailers se sont engouffrés. On connaît la suite. Le producteur leur propose un deal qui ne tient que sur la confiance : des billets d'avion pour rentrer en Jamaïque et 8 000 livres sterling, dont la moitié immédiatement en cash, contre un futur album enregistré à Kingston. Son entourage se marre : comment faire confiance à des musiciens, qui plus est des rastas amateurs de ganja, et surtout leur donner de l'argent liquide ? Cela n'aboutira à rien sinon à une perte sèche de 4 000 livres. *Catch a Fire*, le premier 33-tours que les Wailers enregistreront dans la foulée pour Island Records, sera un album majeur, contenant entre autres le magnifique "Slave Driver", une évocation glaçante du contremaître qui, à l'époque de la domination anglaise, conduisait les esclaves vers les champs. Une composition évidemment signée Bob Marley. Les trois Wailers finiront par se séparer ; Bob conservant l'appellation The Wailers pour nommer son fameux groupe, qui le suivra jusqu'à son décès, en mai 1981.

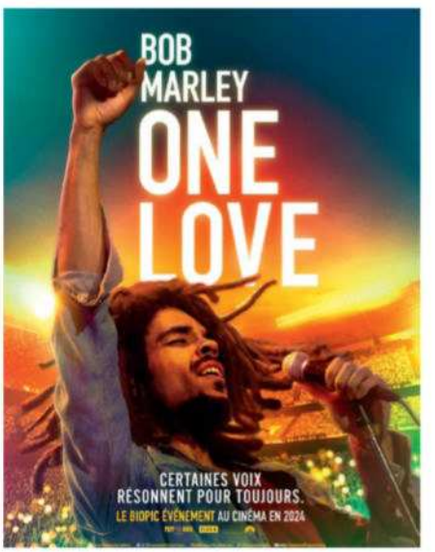
Même avec un compte en banque désormais bien rempli et un statut de star internationale, Bob Marley ne coupera jamais les

© IAN DICKSON VIA GETTY IMAGES

DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE

L'Uptown Theater de Chicago où Marley & The Wailers et The Imperials ont affiché complet, le 14 novembre 1979. Bob Marley en 1979, à Santa Barbara ; le fond de scène est constitué d'une bâche à l'effigie de Haïlé Sélassié I^er^, empereur d'Éthiopie et "Roi des rois". Bob Marley et les Wailers arrivent à pied pour le premier concert à l'Odeon de Birmingham, le 18 juillet 1975.

ponts avec Kingston, Trenchtown, ses amis rastas, ses espoirs et ses idéaux. Beaucoup de ses morceaux seront directement inspirés d'une réalité politique qu'il ne cessera de dénoncer, malgré les nombreuses menaces et surtout l'attentat dont il fut victime à Kingston, le 3 décembre 1976, fidèlement reconstitué dans le film *One Love*. C'est d'ailleurs parce qu'il avait choisi d'installer son quartier général non pas dans une demeure inatteignable du Golden Triangle de Kingston mais dans les anciens bureaux de Chris Blackwell, situés sur la triste Hope Road et ses quatre voies qui partagent la ville d'est en ouest, que les tueurs chargés de l'éliminer purent perpétrer plus facilement leur tentative d'assassinat. Il y aura bien évidemment, en 1979, sur le bien nommé *Survival*, la chanson "Ambush in the Night" directement inspirée par cet événement qui, s'il a été prouvé qu'il fut perpétré par le Parti travailliste (droite) appuyé par la CIA, dénonce plutôt le climat général de violence et de népotisme qui régente alors la politique locale. Cette CIA qui tentait de renverser à tout prix le gouvernement social alors en place, l'artiste l'avait déjà dénoncée dans la chanson "Rat Race", figurant sur l'album *Rastaman Vibration* (avril 1976) : "*La violence politique emplit la cité/N'impliquez pas les rastas dans votre bla-bla/Le rasta ne travaille pas pour la CIA*". Qui n'a jamais fredonné "Get up Stand Up" ("*Stand up for your right, don't give up the fight…*"), l'imparable et inusable hymne dédié à tous les *sufferers* de Jamaïque, tout comme le refrain de "Them Belly Full (But We Hungry)" et son entêtant "*A hungry mob is a angry mob*" ("*une foule qui a faim est une foule en colère*") ? Deux titres tirés de l'excellent *Natty Dread*, son meilleur album, truffé de titres désormais légendaires comme "No Woman, No Cry", mais aussi de brûlots revendicatifs tels que "Revolution" et "Rebel Music (3 O'Clock Roadblock)", sur la police qui contrôle toujours les rastas.



Le biopic arrive en salle le 14 février.

Même s'il a aussi écrit sur des sujets beaucoup plus légers, créés pour danser et positiver ("Jammin'", "Is This Love", "Three Little Birds"…), le roots-reggae de Bob Marley demeure incarné par des thèmes intrinsèquement entrelacés avec l'activisme politique. Que ce soit sur les méfaits et dommages qui gangrènent son île ou sur la situation du continent africain dont il épousa les aspirations ("War", "Africa Unite", "Zimbabwe"…), le Jamaïcain aux dreadlocks revendicatrices n'aura cessé, tout du long de sa trop courte carrière, d'avertir, de dénoncer, d'accuser, s'impliquant particulièrement dans la cause essentielle de la libération du peuple noir. Si la qualité de ses compositions, la force de ses prestations live et la simple puissance du reggae l'ont amené tout en haut, le sacrant comme la première superstar du tiers-monde, son activisme sans faille a sans doute renforcé son aura et l'a porté au panthéon des artistes incontournables du XX^e^ siècle.

Que soixante ans après la sortie de "Simmer Down", qui appelait à la cessation des luttes entre les ghettos et à l'union contre la pauvreté, un long-métrage lui soit consacré semble parfaitement logique, la musique de Bob Marley étant plus pertinente qu'elle ne l'a jamais été, considérant son impact persistant sur la société, spirituellement, émotionnellement et… politiquement. 2024 sera *One Love* ou ne sera pas.

© PAUL NATKIN - CHRIS WALTER - IAN DICKSON VIA GETTY IMAGES

BIODIVERSITÉ OU BIODÉGRADABLES ?

Les biopics foisonnent depuis une dizaine d'années, pour le meilleur et pour le pire. À l'heure où Bob Marley "connaît" enfin le sien avec *One Love*, en salle à partir de la mi-février, petit rappel des (mé)faits !

Par XAVIER BONNET

Le Roman d'Elvis/Elvis

1979/2022

DEUX SALLES, DEUX AMBIANCES. Deux Elvis ? À voir. John Carpenter et Ken Russell d'un côté (pour leur première collaboration, en appelant quelques autres à des années-lumière du confinement de Graceland : *New York 1997, The Thing, Les Aventures de Jack Burton dans les griffes du mandarin, Los Angeles 2013*), Baz Luhrmann et la révélation Austin Butler, de l'autre. Résolument roots et réservé à une diffusion TV dans un premier temps pour le premier, flamboyant à l'instar de tout ce que Luhrmann peut toucher pour le second, les deux visions traduisent, à plus de quarante ans d'écart, une fascination inaltérée pour le "King".

I'M NOT THERE

2007

DE TOUT TEMPS OU PRESQUE, il a été convenu que Bob Dylan était un personnage… multiple. Le réalisateur Todd Haynes (*Loin du paradis, Velvet Goldmine, Carol, Dark Waters,* sans oublier son tout récent *May December*) a-t-il cherché à prendre la maxime à la lettre en ne s'en tenant pas à une seule personne pour incarner le "Zim" ? Ils s'y sont en tout cas mis à six, afin de traduire différents épisodes de la destinée dylanienne, réelle ou fictionnelle, histoire de mieux brouiller les pistes dans cet ovni cinématographique : Heath Ledger, Christian Bale, Richard Gere, Ben Whishaw *(photo),* Marcus Carl Franklin et la toujours indispensable Cate Blanchett, cette dernière décrochant pour son rôle un prix d'interprétation à la Mostra de Venise amplement mérité. Quant à la bande-son, elle regorge de merveilles de reprises, réincarnations d'un autre genre (Sonic Youth, Calexico, Mark Lanegan, Eddie Vedder, Antony and The Johnsons…)

RESPECT

2021

D'UNE CERTAINE FAÇON, *Respect* ressemble en plus d'un point à *Get On Up,* notamment dans sa tentative, pas complètement couronnée de succès, de cerner le destin à multitiroirs d'Aretha Franklin, malgré là encore une interprète principale (Jennifer Hudson, choisie par Aretha en personne) relevant le défi avec une force et une grâce indéniables. C'est donc essentiellement le souvenir de belles reconstitutions (Muscle Shoals, les séances du retour au gospel d'*Amazing Grace*), ainsi que celui d'une bonne volonté collective évidente qui perdurent à l'arrivée.

SID AND NANCY

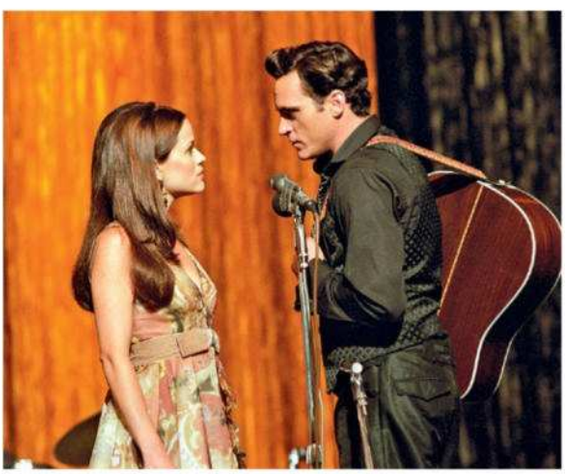
1986

ON L'A UN PEU OUBLIÉ AVEC LE TEMPS, mais il s'en fallut de peu que Daniel Day Lewis coiffe au poteau Gary Oldman afin de redonner corps à Sid Vicious dans cette virée en terre glauque et une rencontre avec Nancy Spungen (Chloe Webb), avec l'héroïne pour véritable troisième personnage du film. Au-delà de l'ère punk qu'il dépeint sans jamais chercher à l'idéaliser - et savamment illustrée musicalement ici par un Joe Strummer non crédité pour des raisons contractuelles -, *Sid and Nancy* tire sa force de la fragilité et du côté inéluctable des thèmes qu'il embrasse.

The Rose

1979

OUI, ON SAIT, PAS OFFICIELLEMENT UN BIOPIC puisque les péripéties de cette Rose-là ne sont "que" largement inspirées du destin météorique de Janis Joplin, s'en tenant seulement aux, hum, grandes lignes : la déconnexion familiale, les drogues, le refus des limites en tout genre. Il n'empêche que le film a marqué toute une génération, que Bette Midler ne trouvera plus jamais un rôle approchant juste un tel magnétisme, une telle furie. Peut-être pas un hasard si les récurrentes annonces de vrai biopic sur Janis (Amy Adams et Michelle Williams ayant été tour à tour pressenties) n'ont jamais été suivies d'effets, sans que personne ne s'en plaigne au demeurant.



WALK THE LINE *2005*

BIEN AVANT D'ENFILER DES REDINGOTES napoléoniennes ou de faire montre d'un certain laisser-aller dans son utilisation d'une palette de maquillage dans *The Joker* (ce qui ne l'empêchera pas de recommencer, devant rivaliser cette fois de rimmel et de mascara avec Lady Gaga), Joaquin Phoenix mettait tout le monde d'accord en embrassant la vie de Johnny Cash, quitte à faire oublier quelques raccourcis empruntés par le scénario - on a vu pire depuis ! Quant à Reese Witherspoon, c'est peu dire qu'elle ne vola pas son Oscar pour sa justesse à rendre hommage à June Carter Cash et à son rôle dans la carrière de l'homme en noir...

THE RUNAWAYS

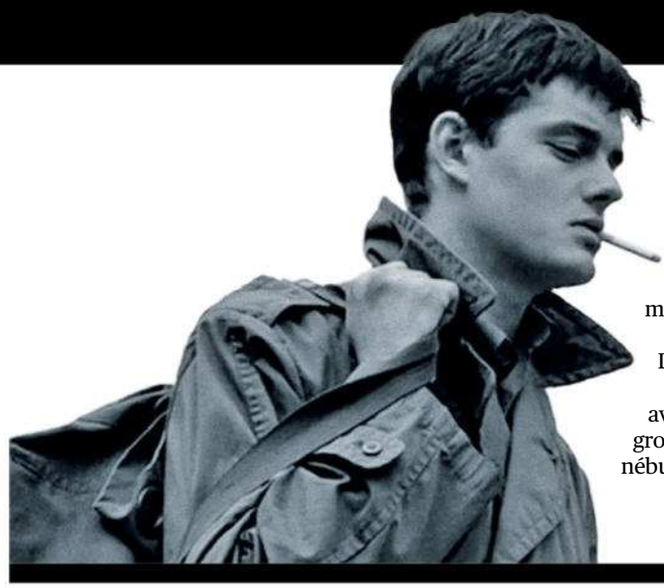
2010

SUR LE PAPIER, IMAGINER KRISTEN STEWART EN JOAN JETT, Dakota Fanning en Cherie Currie et, de surcroît, Michael Shannon en Kim Fowley ne relevait pas de l'évidence. C'était compter sans le talent de la réalisatrice Floria Sigismondi (dont c'était là le premier long métrage après une ribambelle impressionnante de clips musicaux pour Marilyn Manson, David Bowie, Sheryl Crow, Robert Plant & Jimmy Page, Björk, Leonard Cohen, The Cure et ainsi de suite) au moment de s'appuyer sur le livre de Currie pour relater la brève carrière des Runaways, premier véritable groupe de rock féminin à percer à la lisière des années post-glam et pré-punk, aux États-Unis.

RAY

2004

LEONARDO DICAPRIO, Clint Eastwood, Johnny Depp et Don Cheadle, nommés en 2005 dans la même catégorie, ont dû rapidement se faire une raison. Cette année-là, l'Oscar du meilleur acteur pouvait difficilement échapper à Jamie Foxx. Il n'est pas rare de parler de rôle d'une vie : en épousant la trajectoire de Ray Charles, Foxx avait trouvé le sien. Mais au-delà de la rencontre d'un acteur et d'un personnage, *Ray* marquait durablement les esprits par sa volonté de romancer au minimum son sujet, n'hésitant pas, par exemple, à évoquer les addictions diverses du roi de la soul. Vingt ans plus tard, *Ray* reste souvent classé dans le top 3 des meilleurs biopics toutes époques confondues.



CONTROL 2007

SA TRAJECTOIRE FUT SI COURTE pour les raisons que l'on connaît (suicide à pas même 24 ans) que l'on ne savait finalement pas grand-chose de Ian Curtis, la voix de Joy Division. Avec une retenue salutaire et évitant tout sensationnalisme, Anton Corbijn tentait avec réussite et en fan de la première heure du groupe de démêler le vrai du faux (le concret du nébuleux ?), attisant de fait les regrets d'une issue aussi brutale. C'était aussi la révélation d'un visage, d'un talent, celui de Sam Riley.

THE DOORS

1991

PRENDRE SES AISES AVEC LA VÉRITÉ tout en étant persuadé de détenir la seule possible, Oliver Stone en a souvent fait une règle d'or, ainsi qu'en atteste son obsession, justifiée ou non, sur le déroulé "exact" de l'assassinat de JFK. Sa vision des Doors semblait davantage reposer sur des fantasmes personnels de l'époque ou une envie bien à lui de rouvrir certaines, hum, portes de la perception. Il n'empêche : son choix de confier les rênes à un Val Kilmer époustouflant dans son interprétation de Jim Morrison est peut-être l'une des décisions les plus probantes de son parcours derrière la caméra. Et tant pis si la rumeur voulant que les trois autres membres du groupe aient été mystifiés par la voix de Kilmer chantant du Morrison tient plus de la légende que d'autre chose...

Tina (What's Love Got to Do With It) 1993

TINA TURNER A TOUJOURS DONNÉ. l'impression d'avoir vécu mille vies Que celles-ci ne se retrouvent pas un jour passées au shaker d'un scénario hollywoodien semblait bien improbable, et le seul étonnement est bien qu'il fallût attendre les années 1990 pour que cela se concrétise sur la base de l'autobiographie de la chanteuse, *I, Tina*, publiée six ans plus tôt. De l'adolescence qui verra sa mère quitter le foyer familial à la renaissance post-Ike, les hauts et les (terribles) bas avec ce dernier, rien ne sera laissé de côté, Angela Bassett et Laurence Fishburne tenant le film à bout de bras.

8 MILE

2002

LÀ ENCORE, PAS UN BIOPIC
à proprement parler, quand bien même bon nombre d'éléments autobiographiques des premières années d'Eminem, qui ne laisse à personne ici le soin de tenir le rôle principal d'un "aspirant" rapper tentant de survivre à son quotidien difficile, entre son boulot dans une usine automobile (*Detroit, baby*!) et le mobile home familial. Quitte à manquer de se perdre dans le miroir aux alouettes qui lui est soudain tendu. Cru, rêche, tendu, *8 Mile* aura su convaincre jusqu'aux plus réfractaires au rap, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites.

Bohemian Rhapsody

2018

N'Y ALLONS PAS PAR QUATRE CHEMINS:
d'un point de vue "historique", *Bohemian Rhapsody* est une catastrophe, accumulant les approximations et les mensonges dans sa présentation de la carrière de Queen et le destin plus personnel de Freddie Mercury.
Il n'en aura pas moins eu le mérite - son succès populaire, en tout cas - de réveiller l'intérêt pour un groupe que l'on avait considéré précisément sans histoire particulière, voire de prouver que Rami Malek n'était pas condamné à n'habiter que les geeks dépressifs (*Mr. Robot*) et autres psychopathes patentés. On se console comme on peut...

GET ON UP

2014

EN CHOISISSANT DE NE PAS SUIVRE
une narration linéaire, cette plongée dans la vie de James Brown pensait bien établir une différence notoire. À plus forte raison par son choix de faire enfiler les tenues de scène improbables du "Godfather of Soul" à un Chadwick Boseman à la notoriété balbutiante (ce n'était là que son cinquième rôle) et la présence de Mick Jagger dans la team de production. La promesse ne sera pas complètement tenue, peut-être parce que résumer (cadenasser ?) James Brown en cent quarante minutes était par trop ambitieux. N'en restent pas moins quelques scènes fortes et un Boseman annonçant des lendemains étincelants devant la caméra.

BACK TO BLACK

2024

ANNONCÉ POUR UNE SORTIE EN AVRIL OUTRE-MANCHE
(mystère pour la France), le biopic consacré à Amy Winehouse - avec Marisa Abela dans le rôle principal - a tout pour... inquiéter : adoubé par la famille qui a encore en travers de la gorge le traitement qui lui fut réservé sur *Amy*, le documentaire cinglant signé Asif Kapadia en 2015 ; une réalisation confiée à une metteuse en scène dont le principal fait d'armes jusqu'à maintenant se situe du côté de *Fifty Shades of Grey* ; une volonté de s'en tenir au versant positif de la vie de la chanteuse... Mais comme il est (devrait être ?) de règle de dire "*no, no, no*" aux a priori de tout ordre, on préféra à notre tour tirer du positif dans le fait que Mitch Winehouse, le père d'Amy, n'ait pas obtenu gain de cause dans son désir d'imaginer son rôle interprété par... George Clooney !

ON AURAIT AUSSI PU ALLER DANS LEUR BIOSPHÈRE...

Rocketman, Love & Mercy, Backbeat, Nowhere Boy, The Dirt, Judy, Bird, Around Midnight, Miles Ahead, Amadeus, Maestro, La Môme, Aline, Suprêmes, Notorious B.I.G., Lisztomania, La Bamba, Great Balls of Fire, Coal Miner's Daughter, En route pour la gloire (Bound for Glory), Le Pianiste, Gainsbourg (vie héroïque), Jersey Boys, Leto, The Buddy Holly Story, Le Blues de Ma Rainey, Crazy Heart, Billie Holiday, une affaire d'État...

CARRIÈRE(S)
Nicolas Richard est aussi un inconditionnel du rock et de la pop, et a même été manager de plusieurs groupes.

Nicolas Richard

Jeux de mots

Des histoires de sons, d'assonances, mais pas seulement. Car pour l'un des traducteurs les plus en vogue du moment, il n'y a pas que les textes des autres, il y a aussi les siens. Également auteur, il sort un nouveau roman, *La Chanteuse aux trois maris*. Rencontre.

PAR **BELKACEM BAHLOULI**
PHOTO **BERTRAND GAUDILLÈRE**

Nicolas Richard rappelle un peu la pub Benetton des années 1980, où l'on voit Luciano, le patron de la vénérable institution italienne, dire : *"Bonjour, vous me reconnaissez ? Pourtant vous m'avez sur le dos toute la journée"*, en parlant de ses pulls. Nicolas Richard, c'est pareil, pour peu que vous ayez lu les versions françaises des ouvrages de Leonard Cohen, Barack Obama, Bruce Springsteen, Bono, Dylan, Nick Cave, Nick Hornby, Adam Thirlwell, Valeria Luiselli, Thomas Pynchon ou encore Quentin Tarantino, Russell Hoban, sans oublier Patti Smith. La liste peut vous sembler longue… Mais elle ne représente qu'une petite moitié des auteurs cités au sommaire de son précédent recueil, *Par instants, le sol penche bizarrement - Carnets d'un traducteur,* sorti chez Robert Laffont en 2021, où il croque les écrivains qu'il a traduits.

"Oui, le style des auteurs sur lesquels j'ai travaillé diffère du tout au tout, confesse Nicolas Richard. *Je n'avais jamais fait de traduction auparavant. J'étais manager d'un groupe de rock, je n'ai jamais rien fait d'autre. Littéralement. À part un tout petit peu journaliste et écrivain. Et encore, c'est beaucoup dire. J'ai écrit quelques articles pour des fanzines et donc j'apprenais le métier, mais sans du tout me dire que j'en apprenais un. J'étais juste hyper-content de faire sonner ces poèmes en français."*

Devenu traducteur un peu par hasard et par passion, Nicolas Richard s'est en effet lancé, pour débuter, dans la traduction des poèmes de Brautigan, qui n'existaient pas encore dans notre langue : *"Quant à savoir comment j'ai commencé… Avec Brautigan, donc… J'étais parti pour un trip d'escalade aux États-Unis avec des copains et je cherchais ses poèmes depuis longtemps, car j'avais lu ses romans. Je me suis dit qu'il était dommage que ses textes poétiques n'existent pas en français. À l'époque, je ne savais pas que c'était pour des raisons purement commerciales, j'avais vingt et quelques années - totalement innocent, on va dire -, et je me suis dit :* 'Eh bien, maintenant, faut le faire' *et je me suis mis au travail. La vraie question est venue par la suite :* 'J'en fais quoi, du coup, maintenant que c'est traduit ?'"

Comment choisissez-vous vos traductions ?

J'ai la chance de pouvoir choisir les livres par plaisir, pour leur qualité ; je n'ai jamais cherché l'exploit ou la traduction difficile pour la beauté du geste, c'est secondaire à mon sens de s'attarder sur la technique. Pour être plus précis, j'ai des préférences, mais pas par catégorie : je ne cherche pas forcément du ciné, de la fiction ou du document, c'est davantage le bouquin en lui-même qui m'intéresse. L'immense majorité des auteurs que je traduis sont américains ; les quelques Anglais sont jamaïcains - ah ! et un Irlandais… De plus, je connais beaucoup mieux la culture américaine que la britannique. Bien que ce ne soit pas un critère : d'où ils viennent et ce qu'ils font n'entre pas vraiment en ligne de compte dans mes choix. Et le fait d'y aller régulièrement, aux États-Unis, permet de mieux comprendre le pays et d'avoir le maximum de références lorsque je travaille. Je rencontre parfois les auteurs, quand j'en ai la possibilité. Passer un après-midi avec un écrivain permet de comprendre beaucoup de choses, dont son état d'esprit. Je ne cours pas après cela mais les rencontrer est toujours un plaisir, bien que cela soit une relation étrange, un peu asymétrique. Et cela peut résoudre des énigmes. Quand j'ai des doutes sur un texte, je pose des questions à l'auteur, et donc il y a une vraie connivence qui se crée. Quand on traduit un bouquin, on passe trois, quatre mois dans la tête de la personne.

Vous avez travaillé sur plusieurs ouvrages cette année, outre votre propre roman, La Chanteuse aux trois maris. Vous avez notamment à votre actif un roman de Leonard Cohen, *Un Ballet de lépreux* (Seuil), que l'on a d'ailleurs chroniqué dans ces pages…

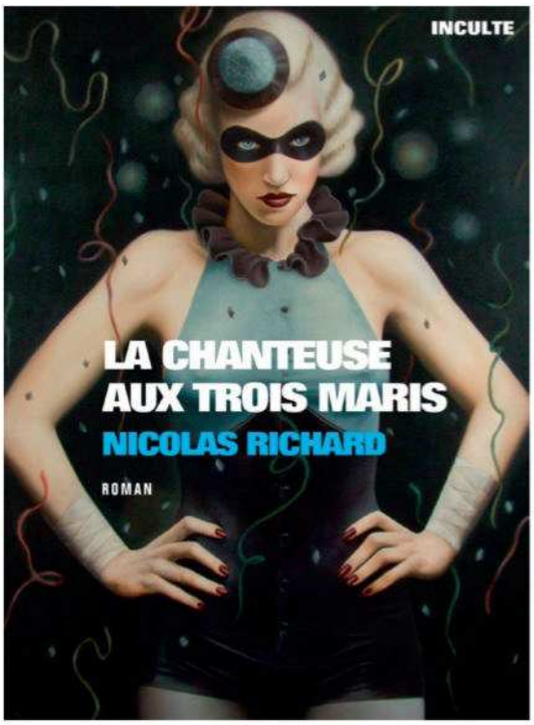
Quand on m'a proposé un inédit de Leonard Cohen, je me suis dit *"Waouh"*, ça va de soi. J'ai pensé à des fonds de tiroir, des bouts de chansons, des choses comme ça. En fait, pas du tout ! Il s'agissait d'un roman, court d'accord, mais un véritable roman où il se passe plein de rebondissements autour d'une intrigue bien ficelée. Il a été écrit en 1957 ou 1958 - c'est l'un de ses tout premiers ouvrages - et il est vraiment très bien bâti. Et apparemment, il a toujours voulu le publier, mais ça ne s'est pas fait. Ce livre est vraiment fort. Il y a une richesse de vocabulaire hallucinante chez Cohen, et même si ce sont des mots simples, les articulations montrent qu'on est presque dans l'écriture britannique. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le sens de la narration, avec des chapitres assez courts ; une narration qui va vraiment vite. Je suis très curieux de savoir comment ça va être reçu.

Vous avez fait des traductions un peu… particulières ?

Avec les mémoires de Barack Obama, c'était presque surréaliste ! Tout d'abord, j'ai signé un contrat, comme quoi je ne pouvais pas en parler sur les réseaux sociaux, au téléphone, ni de vive voix. Y compris à ma famille. J'ai dû travailler douze heures par jour pendant trois semaines, non-stop ! Ça devait se faire hyper-vite ; on était trois traducteurs sur ce projet. Le livre faisait mille deux cents pages et on était vraiment au taquet dès les premières lignes. C'était presque trop. Je n'aime pas vraiment bosser de cette façon, mais il y avait un tel enjeu en termes de fab' et de sortie que là, il n'est pas question d'avoir un petit peu mal à la gorge et de prendre une journée de repos. Dix, quinze pages par jour… absolument définitives, une fois traduites directement envoyées aux deux éditrices, qui relisent en même temps. On a tenu les délais. Un truc de dingue !

On est loin de votre méthode de travail habituelle, donc…

Et ce n'est rien de le dire, bien que je n'aie pas de méthode prédéfinie. À chaque bouquin, je change de méthode. J'ai une approche différente pour chaque livre. Sur *D'os et de lumière*, de Mike McCormack, j'ai commencé par lire le livre une première fois, un stylo à la main pour l'annoter. Puis je l'ai relu une seconde fois et j'ai repris des notes, et donc ça s'accumule. Et je n'ai commencé à le traduire qu'après la deuxième lecture exhaustive.



NOUVEAUTÉ

Nicolas Richard vient de publier son nouveau roman, *La Chanteuse aux trois maris*, chez Inculte.

Votre nouveau roman, lui, est très loin de toute cette littérature américaine.

Ah, on peut dire ça ! Une histoire franco-française, ou presque. Et l'idée est née suite à une interview que j'ai faite de ma grand-mère, il y a vingt ans. J'ai eu une grand-mère plutôt hyper-antipathique que je ne connaissais pas bien. Je suis allée passer une journée chez elle pour l'enregistrer, et c'est la première fois qu'elle me parlait, alors que j'étais son petit-fils. Elle est née en 1916 et m'a raconté des histoires sur son enfance. Elle m'a expliqué que son père, un jeune médecin de Toulouse, était parti bosser en Afrique avant d'être tué par un sorcier jaloux. Et de ce fait, pendant vingt ans, je me suis dit : *"Il faudrait que j'écrive un truc sur ma grand-mère."* Quand j'ai commencé à m'y mettre, il y a deux ans, j'ai fouillé dans ce que j'avais enregistré. Et j'ai réalisé que ce qui était super-intéressant, c'était la génération au-dessus de celle de ma grand-mère, car mon arrière-grand-mère était chanteuse de music-hall ! On voyage de Buenos Aires aux rives du fleuve Niger. Et cette femme a effectivement eu trois maris, qui sont tous décédés de mort brutale. C'était tellement romanesque.

Vous avez aussi écrit *La Dissipation*, qui prend pour source vos traductions de Pynchon.

On peut même dire que c'est un produit dérivé, qui raconte de manière détournée les semaines et les mois passés à le traduire. Une grande partie du matériau de base de ce roman est basée sur ce que j'ai vécu en travaillant sur les deux livres de Thomas Pynchon. Après avoir fini, je me suis dit : *"Faut le recycler"*, et je suis tombé sur des trucs hallucinants corrélés avec la traduction. Pynchon est un auteur culte, dont on doutait même de l'existence, un personnage de roman à lui tout seul. Sans même parler de tout ce qui va avec, les geeks, les érudits, les histoires plus ou moins vraies de cet écrivain plus que discret… Mais pour être précis, l'écriture de fiction est aussi une sorte d'échappatoire aux autres auteurs, et j'écrivais mes propres histoires même avant de commencer à traduire. Et avant même d'être manager ! J'ai commencé à écrire très tôt, quand j'avais 10-11 ans. Même si mon premier roman est sorti en 2001, chez Flammarion. Depuis que j'ai 20 ans, il n'y a pas un jour où je n'ai pas réfléchi à des trucs que j'ai envie d'écrire, je prends des notes, qui d'ailleurs souvent ne donnent rien, mais qui, sur le temps long, peuvent me servir. En fait, ce que je lis m'aide pour mes traductions, et ça nourrit aussi ce que j'ai envie d'écrire.

Dans le style traduction pas évidente, il y a bien entendu Allen Ginsberg : j'ai fait une seconde version de *Howl*, ce n'était pas un défi, juste une curiosité. J'étais sur un petit nuage à l'idée de me confronter à ce truc, mais je savais qu'on n'allait pas rigoler pendant six mois et que ce serait le travail le moins bien payé de ma vie. Normalement, je peux traduire dix pages par jour. Avec Ginsberg, à la fin de la journée, j'ai fait trois vers, qu'il va falloir reprendre évidemment ! Et je passe sur les discussions avec l'éditeur : le délai, en particulier ! Ce n'est même pas une question de temps, parce que c'est juste que moi, je vais être obligé de bosser beaucoup plus. J'ai même monté une équipe composée d'universitaires américains et des gens avec lesquels je travaille régulièrement pour résoudre certaines énigmes, car ma question la plus fréquente était : *"Là, tu comprends quoi ?"*

Traduire certains ouvrages vous laisse des marques ?

Quand on est traducteur, on n'existe plus totalement. On passe quatre mois, six mois dans les baskets ou les bottes ou le peignoir de quelqu'un. On met un certain temps à atterrir, mais c'est un peu au coup par coup. Une fois la traduction terminée, je passe à autre chose, une façon de me déprogrammer, en quelque sorte. Mais parfois, je mets un peu de temps à me déprogrammer. La première fois, c'était après *Le Temps où nous chantions*, de Richard Powers, qui m'a vraiment marqué. J'avais dû passer huit ou neuf mois dessus. Vraiment. Et à cette période, j'étais encore à la fois manager et traducteur. C'est le moment où je me suis dit : *"Je ne veux faire que ça, je veux vraiment m'y consacrer à fond."* La suite, tout le monde la connaît désormais.

© INCULTE

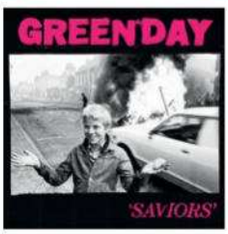
Le Guide

Musique

VERT ET MÛR

Le trio jongle entre passé et présent, pour faire une nouvelle fois mouche.

Par XAVIER BONNET



Green Day

Saviors

REPRISE/WARNER

★★★½

C'EST PEU DIRE QUE L'ON N'A PAS VU LE COUP VENIR quand, il y a quelques mois, on s'est trouvé à dépieuter le contenu du coffret marquant la réédition-anniversaire de *Dookie,* l'album qui allait tout changer pour Green Day, entre démos, inédits et prises live à foison, et surtout un constat un brin désarçonnant : trente ans - voire un peu plus, mais on ne va pas chipoter - que le trio de la Bay Area californienne nous fixe des rendez-vous à peu près réguliers, sur disque comme sur scène, et sans que l'enthousiasme à son égard ne trahisse de réelle déperdition. Pas de suspense inutile : *Saviors* ne fait pas davantage blêmir une tradition bien ancrée, donc, ce qui n'est déjà pas le moindre des exploits pour un quatorzième album studio.

Comme pour mieux rappeler à ceux à qui il aurait échappé que nos trois gus ne sont pas des perdreaux de l'année, c'est à un autre album majeur pour eux →

ILLUSTRATION DE
ALAIN FRETET

GREEN DAY

- *American Idiot,* qui célèbre, lui, son vingtième anniversaire - que semble vouloir renvoyer ce liminaire "The American Dream Is Killing Me" et son regard on ne peut plus acide sur une société américaine en déliquescence. Des morceaux à connotation politique et sociale, Green Day n'en a jamais été avare, et on en trouvera d'autres au fil de *Saviors,* directs "dans ta face" à l'instar de "The American Dream..." ou plus arrondis, plus imagés. À la longue, et quand bien même c'est là une partie de l'ADN du groupe, cela pourrait avoir lassé. Or s'il n'en est rien - ou qu'il est loin de faire fuir avec une telle insistance -, c'est parce que Green Day a toujours laissé l'impression qu'il n'imposait jamais. Que derrière le solennel de ces envolées politiques, la désinvolture ne serait pas loin. Aujourd'hui comme hier, Green Day est un grand self-service où l'on viendrait piocher ce que bon nous semble, avec la certitude assez rassurante que la préparation en cuisine, à savoir ses déboulés de riffs et de rythmiques, ne pourrait jamais être prise à défaut.

Le débat consistant à savoir si Green Day est encore punk, l'a jamais été? Obsolète. Pop-punk? Pas davantage approprié. Est-on, reste-t-on punk quand son regard du quotidien, sarcastique à souhait, se drape d'un fond de nostalgie plus présent que jamais sur *Saviors,* traduisant l'entrée récente de son principal compositeur Billie Joe Armstrong dans la catégorie des quinquagénaires? Est-on, reste-t-on punk quand il se plaît malicieusement à saupoudrer ses saillies de trames mélodiques que n'aurait pas reniées un Oasis ("Goodnight Adeline") ou de connotations pop 60's à la limite du sirupeux, tout en évoquant une relation avec l'alcool que l'on voudrait ne plus être d'actualité ("Dilemma")? Quelle importance quand, qu'il regarde en arrière, autour de lui ou devant, Green Day sait si bien entretenir la flamme, la sienne en premier lieu. "*We all die young someday*", clame Armstrong en guise d'épitaphe sur "Fancy Sauce". Encore s'agit-il de savoir rester jeunes, quitte à ne pas oublier de s'épaissir le cuir dans le même temps, ce que Green Day prouve une fois encore avoir assez bien réussi. ®

LIBRE ARBITRE

IL ÉTAIT LOGIQUE que Delgres s'émancipe peu à peu, pas à pas, de ce qui avait jeté la lumière sur lui dans un premier temps, ce lien aux brimades générationnelles "induites" dans son désir de remettre en exergue celui à qui il emprunterait son nom. Sans le renier une seconde, évidemment. Juste évoluer. Le trio s'y attelle donc, album après album, et c'est encore plus évident sur celui-ci, son troisième au compteur. Si le déracinement y perce encore, il n'est pour ainsi dire que point de départ vers des réflexions plus génériques, autres craintes et autres espoirs. À son tour, la tonalité se fait plus mélodique, s'éloignant comme irrémédiablement de ce blues roots qui faisait sa colonne vertébrale, et avec, en sens inverse, une créolité que l'on aurait choisi de ne plus réfréner de quelque manière que ce soit, dans les intonations comme dans les rythmiques, suaves ou relevées. Joli pari. **X.B.**

Delgres
Promis le ciel
PIAS
★★★½

The Last Dinner Party
Prelude to Ecstasy
UNIVERSAL
★★★

L'OVNI DU MOIS

Repas extatique

LA NOUVELLE SENSATION LONDONIENNE est 100% féminine, a choisi son nom de scène en hommage aux poètes décadents britanniques de jadis – en particulier Oscar Wilde – et ne fait pas dans la dentelle (victorienne) quand il s'agit de rythmiques trépidantes et de guitares épiques. Le rock est d'une accessibilité toute pop, d'une surenchère baroque à la hauteur des émotions dispensées par ces cinq jeunes musiciennes, teinté d'influences shoegaze ("The Feminine Urge") ou grunge ("Nothing Matters"), le tout ramassé dans une atmosphère gothique 2.0. À la production, l'efficace James Ford, dont on a pu admirer le travail chez Depeche Mode ou les Arctic Monkeys. Romantique et rock'n'roll... si The Last Dinner Party a assuré bravement une première partie des Stones à Hyde Park, ce n'est pas un hasard: ces filles-là, c'est du tonnerre. **SOPHIE ROSEMONT**

© TOM MARSHAK - DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Grand Yellow

Sounds of Spring

LA PISCINE

★★★

Printemps synthétique

En 2018, nous avions laissé le multi-instrumentiste Nicolas Berrivin (ex-Smooth), chef d'orchestre de Grand Yellow, au bord de l'eau de *La Piscine*, son premier album, qui distillait une électro pop limpide et rafraîchissante. Six ans plus tard, *Sounds of Spring* convoque un autre élément, l'air, pour ne pas dire l'espace, tant les compositions ont gagné à la fois en amplitude et en épaisseur ("Filled with Light", "Across the Land"...). Un sens de la "gravité" qui ne concède rien à l'efficacité des mélodies ciselées par Grand Yellow, aussi à l'aise dans le soft-tribal synthétique ("Nador Sun") que dans le mid-tempo atmosphérique ("The Journey Is Yours") et intimiste ("This Is a Love Song")... Ce printemps sera synthétique ou ne sera pas. **DENIS ROULLEAU**

Frank Carter & The Rattlesnakes

Dark Rainbows

INTERNATIONAL DEATH CULT/AWOL

★★★½

Mue colorée

L'eau a bien coulé sous les ponts depuis *Blossom,* premier album de Frank Carter & The Rattlesnakes. En neuf ans, les serpents à sonnette ont opéré leur mue, adaptant leur formule aux méandres de leurs inspirations et de leurs envies. Autrefois frénétiques et incandescents, ils font maintenant le pari de l'apaisement. Les hurlements de Frank Carter laissent donc place à des mélodies vocales de toute beauté, en témoigne le refrain de "Man of the Hour". Si l'énergie subsiste sur une poignée de titres comme "Honey" ou "Self Love", le calme règne sur ce disque étonnant par son changement de direction, qui s'en sort avec les honneurs. Les punks british montrent qu'ils restent à la fois imprévisibles et pertinents. Un habile contrepied. **MATHIEU DAVID**

Björn Berge

SteelFinger Slim

BLUE MOOD

★★★½

L'essentiel

Quand on se fixe pour objectif d'enregistrer un album en une seule journée, il convient d'aller à l'essentiel. Voilà qui tombe bien, notre guttural Scandinave n'a jamais été plus à son avantage que lorsqu'il ne... s'encombre que d'une guitare, qu'il affuble ou non cette dernière d'une simple pédale d'effets, voire d'une unique boîte à rythmes. Nouvelle illustration ici avec ce que l'on annonce comme son treizième album studio – on n'est pas allé vérifier –, où notre homme défouraille à loisir et fait trembler de son timbre toujours aussi "tétanisant" compos personnelles et reprises du meilleur effet, qu'elles empruntent – pour les plus connues – à T. Rex ("Get It On"), Ben Harper ("Like a King"), Willie Dixon ("Spoonful") ou Deep Purple ("Black Night"). L'acier norvégien n'a rien perdu de ses vertus de solidité. **XAVIER BONNET**

Frank Carter & The Rattlesnakes

© JENNY BROUGH - DR

KLONOSPHERE

UNDERVOID

"La Mécanique du Vide"

"Actuellement disponible"

Entre ombres et lumières, UNDERVOID revient en force avec son nouvel album, toujours animé par cette fougue revendicatrice qui les caractérise. Porté par la finesse des textes scandés en français, le quatuor nous emmène vers des paysages inexplorés ...

Produit par Rémi Gettliffe (Last Train, Dirty Deep, Knuckle Head). Pour les fans de Lofofora et Rage Against The Machine.

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Sleater-Kinney
Little Rope
Loma Vista

PRODUIT PAR JON CONGLETON, ce douzième album balance les impétueuses émotions de la paire de riot grrrls officiant depuis désormais trente ans, Corin Tucker et Carrie Brownstein. Rageur et enthousiasmant.

★★★½

Helado Negro
Phasor
4AD/Wagram

POUR SON HUITIÈME ALBUM STUDIO, le songwriter new-yorkais né de parents équatoriens cultive toujours son romantisme folk et synthétique à la fois, contemplatif, partagé entre l'anglais et l'espagnol.

★★★

Ty Segall
Three Bells
Drag City

ON NE COMPTE PLUS LES DISQUES de Ty Segall, toujours en soif de créer et de déconstruire, y compris ses propres chansons psyché qu'il (é)tire ici dans tous les sens, avec ce sens du groove si singulier.

★★★

Maxwell Farrington & Le SuperHomard
Please, Wait...
Talitres

L'ALLIANCE entre l'Australien Maxwell Farrington et le Français Christophe Vaillant est toujours aussi fructueuse, donnant cette fois lieu à un disque d'une pop hybride, sertie d'une orchestration classique.

★★½

Todd Snider
Crank It, We're Doomed
Thirty Tigers

LE TROUBADOUR COUNTRY sort de ses tiroirs boisés un disque enregistré en 2007, alors laissé de côté par manque d'assurance... à tort, au vu de son énergie ultra-contagieuse. Ça balance à Nashville !

★★½

Any Other
Stillness, stop: you have a right to remember
42

DU VENT, DES CORDES, UN TIMBRE GRANULEUX, une identité indie-rock et un songwriting affirmé : la multi-instrumentiste italienne atteint un *climax* sur ce troisième album à la fois intime, DIY et ambitieux.

★★★

Loving
Any Light
Last Gang

LE CANADA détient bien des trésors folks, Loving nous le prouve avec ce nouvel écrin concocté sur l'île de Vancouver, somptueusement orchestré et arrangé, dominé par des cordes ultra-harmonieuses.

★★★½

Yin Yin
Mount Matsu
Glitterbeat/Modulor

CET EXCELLENT TROISIÈME ALBUM du groupe de Maastricht explore aussi bien les sonorités traditionnelles du Sud-Est asiatique, que les envolées psyché-funky seventies ou le surf rock des années 1950.

★★★

Molly Lewis
On the Lips
Jagjaguwar/Modulor

CETTE MUSICIENNE AMÉRICAINE ne chante pas, elle siffle (à merveille) sur des morceaux de très belle facture vintage, influencée par l'exotica, la soul, la chanson italienne, comme par Ennio Morricone.

★★½

JB Dunckel
Paranormal Musicality
Prototyp/Warner Classics

EN DIX-HUIT PIÈCES INSTRUMENTALES, sous influence des maîtres de la musique répétitive comme de Ravel, la moitié de AIR explore la palette émotionnelle et surréaliste du piano cher à son cœur. Superbe.

★★★

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

BANDE ORIGINALE

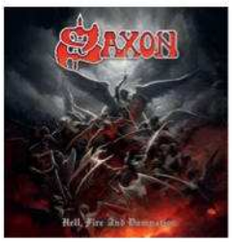
PEAKY BLINDERS EN MUSIQUE

Anna Calvi
Peaky Blinders: Season 5 & 6 (Original Score)
DOMINO
★★★

SI L'*OPPENHEIMER* de Christopher Nolan aura permis de prouver à ceux qui pouvaient en douter - honte à eux ! - qu'il y avait une vie après *Peaky Blinders* pour Cillian Murphy, replonger dans les souvenirs d'une série à peu près aussi envoûtante que le regard de son principal protagoniste n'en reste pas moins un plaisir coupable. C'est aussi de la confrontation d'une trame de la première moitié du XXe siècle avec des musiques bien plus récentes que la série avait tiré son identité. C'était un autre défi que devait relever Anna Calvi en... s'y collant sur les deux dernières saisons, car Nick Cave avait, à l'insu de son plein gré ou pas, placé la barre très haut auparavant. Le gant - de velours dans une main de fer et une guitare acérée, comme de coutume chez la dame - fut amplement relevé, et l'on se laisse immanquablement (ré)embarqué par les humeurs réunies ici.

XAVIER BONNET

© HORNBECKER PHOTO - DR



Saxon

Hell, Fire and Damnation

SILVER LINING LTD.

★★★½

Tout feu, tout flamme

Fidèle à lui-même, Saxon garde son rythme de sortie d'albums métronomique. Si le titre infernal, *Hell, Fire and Damnation,* laisse imaginer un disque rempli de clichés éculés, ce 24e LP a bien plus à offrir. Toujours basées sur des riffs implacables ("Madame Guillotine", "Kubla Khan and the Merchant of Venice"), les compos font passer quarante minutes en un éclair. Biff Byford tient toujours le micro d'une main de fer et montre que les années n'altèrent ni sa gouaille, ni son énergie. Déclamant ses textes avec conviction, il raconte les grandes batailles sur "1066", ou le sort des sorcières de Salem avec une belle crédibilité. Typiquement heavy metal, sans tomber dans les clichés du genre, Saxon, empile les albums sans montrer de signe de fatigue. **MATHIEU DAVID**

Johnny Mafia

2024 : Année du dragon

NMAS

★★★★

Ils reviennent et on est très content!

Dans la short-list des albums espérés en ce début d'année, il y avait le nouvel album des Sénonais. Et cette quatrième livraison est tout ce qu'on attendait d'eux : énergie évidente dès "Green Eye" qui ouvre le bal, mélodies accrocheuses ("Vomit Candy", "Keep an Eye on Me") et ce grain de folie – un rocher, chez eux – qui fait la différence dans la scène hexagonale ("Cyanide"). On sait déjà que ça ne se calmera pas sur scène pour la prochaine tournée. N'ayant rien perdu de leur essence, ils ajoutent ici un métier gagné à force de concerts et d'une maturité nouvelle ("Sting", "Summer"). Et Francis Caste (AqME, Kickback) leur a fait le son qui offre une épaisseur nouvelle aux compositions : les guitares ont musclé leur jeu. Dix titres, dix claques! **SILVÈRE VINCENT**

Mitch Ryder

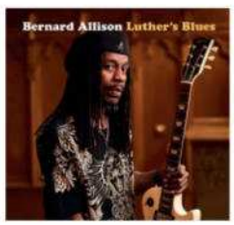
The Roof Is on Fire

RUF

★★★

Sur le toit

Figure emblématique de la légendaire scène rock de Détroit, Michigan (The Stooges, MC5), Mitch Ryder façonne sa légende de soulman au milieu des sixties, en compagnie de The Detroit Wheels. Digne héritier de Little Richard, Mitch a du coffre et aligne, jusqu'au début des 80's, une collection d'albums à la patine blue eyed soul, proche d'un Tom Jones (*Take a Ride*). Adulé depuis toujours par John Mellencamp et Bruce Springsteen, le bonhomme signe ici un double album live, enregistré lors d'une tournée en Allemagne entre 2019 et 2020. Confectionné d'une suite de classics de Mitch Ryder ("Tough Kid"...) et d'une avalanche de reprises cousues main ("Subterranean Homesick Blues", Bob Dylan ; "Tuff Enuff", Kim Wilson ; "Heart of Stone", Rolling Stones), *The Roof Is on Fire* renoue, sur 23 titres blues soul, avec la ferronnerie d'art du taulier de Détroit. **PHILIPPE LANGLEST**



Bernard Allison

Luther's Blues

RUF

★★★

Hommage

"Je m'étais fait la promesse, ainsi qu'à ma mère, Fannie Mae Allison, d'inclure au moins un ou deux morceaux de mon père sur chaque album que j'enregistrerais", aime à rappeler Bernard Allison. Non seulement a-t-il tenu parole mais il en profite ici pour réunir vingt titres composés par son vénérable paternel, Luther Allison, symbolisant à lui seul le blues de Chicago "seconde époque". Bien sûr, on pourrait n'y voir qu'une simple compilation, un hommage de plus d'un fils à son illustre géniteur, voire une séance de rattrapage et/ou de redécouverte d'une discographie (celle du fils comme du père !) aux multiples soubresauts. On aurait tort. C'est avant tout de transmission qu'il est question ici, de... justice rendue à l'effervescence d'un style et d'un ton qui n'auront jamais été vraiment reconnus à leur juste valeur en dehors des cercles habituels du genre. **XAVIER BONNET**

Declan McKenna

What Happened to the Beach?

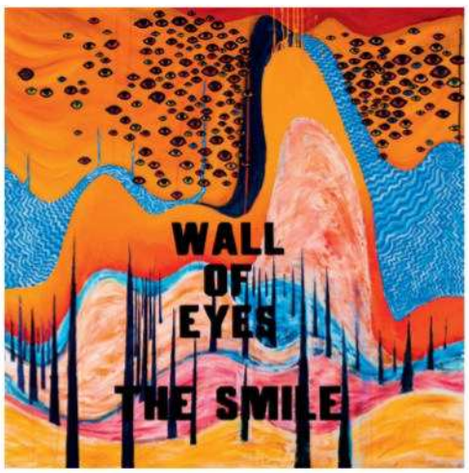
BECAUSE

★★★

Plaisir balnéaire

Et de trois pour le chanteur britannique. Si le titre de son nouvel album peut faire penser aux plages de Brighton, la musique qu'il contient est habitée par Los Angeles, ville dans laquelle il a été conçu et enregistré. Véritable ode aux vacances au soleil, *What Happened to the Beach?* enveloppe son auditeur dans un cocon de notes chaleureuses et de mélodies tranquilles. Ainsi, "Elevator Hum" se fredonne en souriant, "Mezzanine" fait gentiment taper du pied et "The Phantom Buzz" laisse bourdonner le rock sans jamais houspiller le roll. Toujours jeune dans son esprit, mais fort d'une expérience à son avantage, Declan McKenna accompagne en chantonnant, en retenant l'attention sans s'imposer à l'auditeur. Ainsi, il s'insinue dans l'esprit pour ne jamais en sortir. **M.D.**

Declan McKenna



The Smile

Wall of Eyes

XL

★★★★

Happy face

Qui aurait cru que Nigel Godrich ne serait pas convié à la nouvelle proposition du supergroupe formé par Thom Yorke, Jonny Greenwood et le batteur de Sons of Kemet, Tom Skinner ? En tout cas, The Smile roule très bien sa bosse sans lui. L'épure expérimentale chère à Radiohead semble comme galvanisée, portée par moult déploiements mélodiques, et ce dès le morceau-titre ouvrant *Wall of Eyes*. Les envolées psychédéliques de "Under Our Pillows" et de "Bending Hectic" (dans ce qu'elles peuvent avoir de plus noisy), cultivent un état de transe cher aux trois musiciens, qui se perdent avec un plaisir non dissimulé dans des morceaux plus aérés, plus tendres que ceux de Radiohead, plus immédiats aussi, tout en prenant leur temps – la durée moyenne est de cinq bonnes minutes. Ajoutons le chant toujours bouleversant de Yorke et les cordes du London Contemporary Orchestra, et on obtient assurément l'un des plus beaux disques de l'année. **SOPHIE ROSEMONT**

© DR

Undervoid

La Mécanique du vide

KLONOSPHERE

★★★½

Riffs des abysses

Trois ans après un premier essai réjouissant, les Alsaciens d'Undervoid enfoncent le clou avec un deuxième album toujours aussi rêche et sombre. Réunis sous un titre aussi mystérieux que poétique, les dix morceaux qui forment *La Mécanique du vide* forment un ensemble à la fois cohérent et varié. Si la plupart des titres se veulent puissants et directs, portés par des riffs qui rappellent les grandes heures du rock alternatif 90's (Rage Against the Machine en tête), les Strasbourgeois s'autorisent quelques incartades introspectives du plus bel effet, comme "Des terres impossibles" ou "Erre", dont les débuts inquiétants cachent une progression intéressante. Sombre et rugueux, *La Mécanique du vide* attire vers l'inconnu de manière délectable. **M.D.**

Angel Face

Angel Face

SLOVENLY

★★★

Pépites de garage punk nippon

Du Tokyo garage punk qui fait passer Guitar Wolf pour des virtuoses... Le présupposé mauvais moment n'est pas long, puisque "Bad Feeling", titre le plus élaboré, n'atteint pas les 3 minutes. C'est direct sous forme d'uppercut. "Sleepin & Slidin" atteint même 66 secondes. Le son est difficile : des saturations de guitares niveau "boîte à grillons", des voix approximatives, des cymbales criardes. Tout est donc réuni pour que cela soit génial. Comme un retour au punk d'origine bricolé au fond de la cave en 1975-1976, genre Ramones ou Cramps avant le premier enregistrement. Car le tout est sauvé par des mélodies criées plus que chantées ("Take It or Leave It", "I Can't Stop"), mais qui sentent bon les compilations Nuggets justement gavées de pépites sixties. **SILVÈRE VINCENT**

The Pineapple Thief

It Leads to This

KSCOPE

★★★★

Tout en finesse

Si on ne se demande plus qui a volé l'orange du marchand, le voleur d'ananas, lui, continue de sévir, et ce depuis plus vingt-cinq ans. Ainsi, The Pineapple Thief fait montre d'un talent d'exécution indéniable, renforcé par une émotion à fleur de peau. Bruce Soord, chanteur et multi-instrumentiste, fait des merveilles en déclamant ses craintes et questionnements avec élégance et sensibilité. Excellant au jeu d'équilibriste, qui l'empêche de basculer vers la surenchère ou la retenue, il navigue entre les compos magiques et progressives, dont la finesse de composition n'a d'égale que le talent d'interprétation des musiciens, qu'il s'agisse de la frappe précise de Gavin Harrison ou des nappes fleuries de Steve Kitch. Poétique et planant, *It Leads to This* invite au voyage introspectif. **M.D.**

Bror Gunnar Jansson

Moan Snake Moan Pt. I-III

PLAYGROUND

★★★

Mue d'anniversaire

Le bluesman Bror Gunnar Jansson est de retour pour fêter l'anniversaire de son deuxième album, *Moan Snake Moan*. Cette nouvelle version serpente ainsi entre l'album de 2014, l'EP sans titre sorti la même année et des versions inédites. Avec sa production rugueuse, ses arpèges lascifs et ses cuivres endiablés, le multi-instrumentiste suédois étale son délicieux venin sur deux disques au design léché et aux titres mémorables piochés le long de sa carrière, comme "God Have Mercy" ou "Moan Snake Moan, Part III - The Bearsnake". Entre édition anniversaire et best of, cette nouvelle sortie démontre à quel point Bror Gunnar Jansson a su rester fidèle à son blues marécageux au fil des années. Malgré les mues, le serpent n'a pas perdu son mordant. **MATHIEU DAVID**

Gruff Rhys

Sadness Sets Me Free

ROUGH TRADE/WAGRAM

★★★

Symphonie galloise

C'est aux studios français de La Frette que Gruff Rhys et ses musiciens ont enregistré, en trois jours, les dix titres du vingt-cinquième album (!) du trublion gallois – avant de peaufiner l'ensemble entre Cardiff et Marseille, avec quelques violons supplémentaires et les chœurs de Kate Stables. Ça commence bien avec la pedal steel du morceau-titre, qui jette un pont entre Royaume-Uni et États-Unis du sud, avant de décliner toute l'espièglerie sémantique de Gruff Rhys. Comme l'indique le nom du disque, la tristesse fait partie du paysage cérébral – et artistique – du chanteur. Et elle n'est jamais aussi belle qu'en étant habillée d'une orchestration symphoniquement pop, pour exemples "Celestial Candyfloss" ou "Silver Lining (Lead Balloons)". Mention spéciale à l'élégante volupté de "On the Far Side of the Dollar"... **SOPHIE ROSEMONT**

Cabane

Brûlée

CABANE

★★★

Bruxelles folks!

Après son projet de 2020, *Grande est la maison*, le Belge Thomas Jean Henri rassemble la même équipe sur *Brûlée* : Sean O'Hagan (leader des High Llamas) aux arrangements de cordes, Ash Workman (Metronomy, Baxter Dury, Rozi Plain) au mix et Kate Stables au chant, accompagnée de Sam Genders. Tous dévoués à cette belle mission folk à amplitude variable, entre cordes intimistes et envolées orchestrales baroques. S'étant illustré, entre autres, à la batterie du groupe bruxellois Venus, Thomas Jean Henri pratique également la photographie. Cette appétence pour l'image transperce à chaque morceau, ouvrant grand les portes sur un paysage intérieur au sein duquel on aimera déambuler, guidé par l'approbation de modèles tels que Nick Drake et Robert Wyatt. **S.R.**

Soom T

The Louder The Better

RENEGADE MASTERS/ X-RAY PRODUCTION

★★★½

Ragga queen

Ce sixième album de Soom T, reine du raggamuffin, a commencé à être enregistré en 2020. Il semble que la dame s'est offert entretemps un disque d'une luminosité salvatrice... Beaucoup de pop ("Good Will Come", un titre de Terry Vibes) et beaucoup de reggae/dub ("Bad Road") ; on est malgré tout plus près de Linton Kwesi Johnson ("Michael", "Ezekiel's Vision") que de Bob Marley ("Prophets", un des titres de Christian Cowlin, ingé-son des Wailers USA). Les collaborations sont des réussites, comme "Path of the Wanderer" ; les textes sont engagés ("Free the Man"). Et si la voix de la dame approche le rocksteady ("No Worries"), c'est du pur bonheur. **S.V.**

© DR

JAZZ

Keyon Harrold

Foreverland

CONCORD/UNIVERSAL

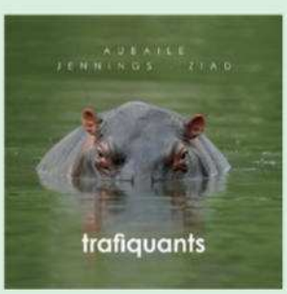
Paraphrasant une prédiction célèbre de Jon Landau, Wynton Marsalis a dit de lui qu'il était *"l'avenir de la trompette"*... Keyon Harrold est né dans une banlieue à majorité noire de Saint-Louis, Missouri (Ferguson), au sein d'une famille nombreuse où à peu près tout le monde jouait du jazz. Trompettiste influencé par Clifford Brown et Miles Davis (il participera copieusement à la BO du biopic, *Miles Ahead*), son univers musical s'élargit en débarquant à New York, et en jouant d'emblée avec le rappeur Common, puis en collaborant avec le gratin du rap et du R'n'B américain, de Jay-Z à Beyoncé, d'Eminem à Snoop Dog. On retrouve toutes ces influences dans cet album audacieux et très réussi (son troisième), formidable monument à la gloire d'un jazz se jouant avec élégance des étiquettes. **PHILIPPE BLANCHET**

Youn Sun Nah

Elles

WARNER

Comme la plupart de ses contemporaines, Youn Sun Nah est rodée aux reprises rock et s'est illustrée par le passé en revisitant des titres de Metallica, Jimi Hendrix ou Tom Waits, bref des titres écrits et interprétés par des artistes masculins. Son nouvel album (bien nommé *Elles*) vient aujourd'hui renverser la vapeur en se focalisant exclusivement sur un répertoire féminin, cher aux yeux de la diva venu du Pays du matin calme. Simplement accompagnée d'un piano (Jon Cowherd), Youn Sun Nah, tout au long de cet album plein de grâce et de délicieuses surprises, s'embarque dans une sidérante relecture d'un florilège très personnel, passant de Nina Simone à Björk ("Cocoon"), de Grace Jones (soudain papillonnante) à Grace Slick (étonnante version de "White Rabbit") ou Sarah Vaughan ("Baltimore Oriole"), pour finalement faire swinguer une valse de Piaf. Magique. **P.B.**



David Aubaile Trio

Trafiquants

TCHAÏ

Commençons par la petite histoire: l'hippopotame de la pochette est un vrai hippopotame, un "cocaïne hippo" pris en photo à Medellín, au zoo qu'a fait construire Escobar. Le ton est donné: dès l'emballage de l'objet, nous voilà embarqués dans un de ces curieux et surprenants voyages dont le pianiste David Aubaile (Brigitte Fontaine, Ziggy Marley, Oxmo Puccino, Julien Lourau...) a visiblement le secret. *Trafiquants* est un album bourlingueur, à l'image de son instigateur et des deux complices qui l'encadrent (le contrebassiste canadien Chris Jennings et le redoutable batteur algérien Karim Ziad). C'est un trip piochant dans toutes les musiques, tous les folklores, toutes les cultures, et sur tous les tempos, pour refléter les images joyeuses et colorées d'un monde groovy, riche et complexe. Bref un disque plein d'optimiste, parfait pour la saison. **P.B.**

New Model Army

Unbroken

VERYCORDS

★★★½

Solide et efficace

Déjà quarante ans depuis la sortie de *Vengeance,* premier album de New Model Army. Le bataillon mené par l'implacable Justin Sullivan a dès lors entrepris sa marche inexorable, multipliant les compos sans jamais choir. Ainsi sort le bien nommé *Unbroken,* dont les rythmes soutenus maintiennent des guitares bien mises en avant. Tantôt nostalgique des années 1980 ("Language"), tantôt joyeusement dissonant ("Reload") et parfois galopant ("Legend"), le groupe britannique ne s'autorise aucune limite, conservant son identité par l'interprétation habitée et toujours sur la brèche de son frontman et membre-fondateur. Expérimenté, mais toujours dans le coup, le groupe britannique conserve son authenticité et fait montre d'une envie toujours vivace. **MATHIEU DAVID**

Holler Choir

Songs Before They Write Themselves

INDÉPENDANT

★★★★

L'herbe n'est plus bleue

Oubliez tout ce que vous pensiez savoir sur le bluegrass, cette musique allègre de gentils travailleurs heureux de chanter les miracles de Dieu ou les bonnes tartes aux pommes de leur vieille mère. Holler Choir fait voler tout ça en éclats dans ce *debut album, Songs Before They Write Themselves.* Clint Roberts, son frontman, auteur et chanteur, frappe fort en reprenant "Heart-Shaped Box", de Nirvana. Et, bon sang, ça fonctionne. Tellement qu'on croirait entendre une chanson de marins désespérés. La forme du genre est formellement respectée, banjos, fiddles, contrebasse et voix harmonisées avec la délicate Helena Rose. Tout droit descendu des Appalaches, un bluegrass sérieux et authentique qui vous transperce le cœur, un peu comme quand Rick Rubin, en 1994, a fait écouter de la country aux rockers. **CHARLES BLOCH**

Idles

Tangk

PARTISAN

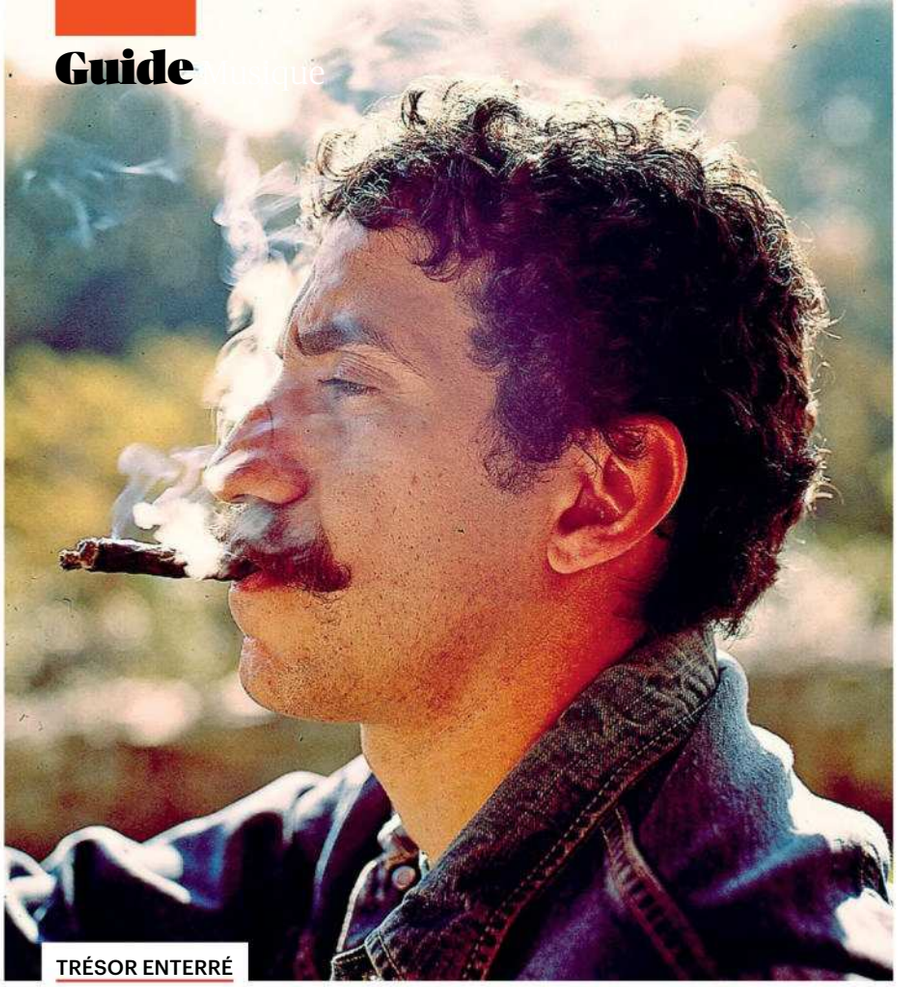
★★★

50 nuances de punk

Depuis la révélation de *Brutalism,* en 2017, le quintette de Bristol décide de se refaire une santé rock avec ce cinquième album, pour lequel il a fait appel à Nigel Godrich, connu pour sa collaboration pérenne avec Radiohead... et cela s'entend, en particulier sur les ballades mélancoliques "Idea 01", "A Gospel", ou le nébuleux "Grace". Qu'on se rassure, Idles s'acoquine à nouveau avec Kenny Beats (Vince Staples, Gucci Mane), qui confère ce qu'il faut de rugosité urbaine à un post-punk toujours fiévreux, en témoignent "Hall & Oates", "Jungle" et "Gift Horse". Mais où le très énervé chanteur Joe Talbot parle plus d'amour qu'à l'accoutumée... Bonus appréciable: l'intervention de James Murphy et Nancy Whang, de LCD Soundsystem, sur le bien nommé "Dancer", irrésistible appel au pogo. **SOPHIE ROSEMONT**

New Model Army

© TINA KORHONEN, 2023 - DR



TRÉSOR ENTERRÉ

Ordinary Man

Disparu tragiquement en 1973, alors qu'il commençait à peine à se faire un nom, Jim Croce est devenu, avec les années, l'une des figures iconiques de l'histoire du folk-rock américain. **Par BERTRAND DEVEAUD**

AURAIT-IL IMAGINÉ UN TEL DESTIN ? Être intronisé au Rock & Roll Hall of Fame, au même titre qu'Elvis Presley, Ray Charles ou Paul McCartney… Enchaîner les singles et les placer au sommet du BillBoard 200 plusieurs semaines d'affilée… Voir l'une de ses chansons ("Bad Bad Leroy Brown") reprise par Frank Sinatra, Dolly Parton et même Sylvie Vartan… Vendre des millions d'albums et s'imposer comme l'un des plus grands songwriters de la musique populaire américaine… De son vivant, certainement pas. Même dans ses rêves les plus fous, Jim Croce ne se voyait pas en tête d'affiche. "*Plusieurs fois, j'ai dû mettre la musique de côté. Je ne pensais pas que je pourrais en faire un métier*", déclarait-il, quelques semaines avant l'accident d'avion qui lui a coûté la vie, le 20 septembre 1973. Même avec un titre au top du Billboard ("Bad Bad Leroy Brown", juillet 1973), Jim Croce n'arrivait toujours pas à réaliser. "*C'est un sentiment étrange d'être n° 1. Je n'arrive pas à décrire ce que je ressens.*"

Jim Croce ou la richesse et la gloire à titre posthume. Certes, le chanteur n'est pas le seul à avoir accédé au statut de légende après sa disparition. Mourir jeune, pour certains, peut même avoir un effet accélérateur sur les ventes de disques. À condition que leur musique ait ce côté durable, intemporel. Les héritiers d'Otis Redding, Jimi Hendrix, Janis Joplin ou Kurt Cobain en tirent aujourd'hui encore les bénéfices. Jim Croce appartient donc à cette famille des "plus riches morts que vivants", mais avec cette allure "*ordinary man*", humble et antistar jusque dans sa façon de s'habiller, qui en fait quelqu'un d'unique.

Né le 10 janvier 1943 dans la banlieue sud de Philadelphie, Jim Croce grandit au sein d'une famille ouvrière d'origine italienne. Une vie simple, égayée par des soirées passées à écouter la radio. Le jeune Jim découvre le jazz, le ragtime et la country. Il apprend à jouer de l'accordéon et de la guitare. Doué à l'école, il est le seul de sa famille à faire des études. À la Villanova University (Pennsylvanie), il y a un groupe de musique, The Villanova Singers. Jim en devient le leader. "*On se produisait où on pouvait, sur le campus, lors de fêtes. On jouait ce que le public voulait entendre : du rock, du blues, de la variété…*" Il aime les ballades et être proche des gens.

En novembre 1963, il rencontre Ingrid, une jeune chanteuse. Ils tombent amoureux et décident de former un duo. Au début, ils reprennent des chansons d'Arlo Guthrie, Joan Baez et Gordon Lightfoot. Peu à peu, Jim introduit dans leur répertoire ses propres compositions. Des folk songs à la fois gaies et mélancoliques qui vont droit au cœur. "*Il chantait avec une honnêteté et une autorité qu'on n'avait pas l'habitude d'entendre*, rappelle le critique Barry Weber. *Peu d'artistes savaient raconter comme lui des histoires simples et être aussi convaincant.*" En 1966, comme cadeau de mariage (avec Ingrid), ses parents lui offrent de quoi enregistrer un disque. À une condition : qu'il abandonne la musique pour un métier "*plus respectable*". *Facets* est publié à 500 exemplaires. Tous sont vendus. Mais Jim est obligé de cumuler les petits boulots pour vivre et fonder un foyer. Encouragés par Tommy West, un copain de collège devenu producteur, Jim et Ingrid tentent l'aventure new-yorkaise et décrochent un contrat chez Capitol. Publié début 1969, *John & Ingrid Croce*, petit album de country folk sympathique, est un échec. Le couple retourne à Philadelphie et vivote comme il peut. Jim est employé de chantier, camionneur, écrit des jingles pour la radio, joue dans les bars et continue à affiner son style, plus adapté à une carrière solo. Sans vraiment y croire, il contacte ABC qui, après plusieurs refus, lui permet d'enregistrer *You Don't Mess Around with Jim* (1972). Trois singles en ressortent : "You Don't Mess…", "Operator" et "Time in a Bottle". Dans la foulée, il publie *Life and Times*, qui contient le hit "Bad Bad Leroy Brown", et enchaîne les tournées (États-Unis, Europe), sans temps mort. Enfin le début de la consécration, mais sans pouvoir en profiter. Jim est toujours sur la route, loin de sa famille. Au bord de l'épuisement, il enregistre un nouvel album, *I Got a Name* (fini une semaine avant sa mort), et annonce à sa femme qu'il est urgent de faire un break. Le tragique accident d'avion ne lui en aura pas laissé le temps. Il avait à peine 30 ans.

© COURTESY OF VERTIGO

ENDETTÉ ET Nº 1

En juillet 1973, "Bad, Bad, Leroy Brown" s'était déjà vendu à 500 000 exemplaires ; *You Don't Mess Around with Jim* était disque d'or. "*Jim jouait dans des salles combles, et malgré ça on était fauchés*", racontera Ingrid Croce, quelques années après, regrettant qu'il n'ait pas pu en profiter. "*L'argent que Jim a commencé à gagner à ce moment-là a servi à couvrir ses frais et à rembourser les dettes*", a-t-elle précisé. De son vivant, Croce a enregistré cinq albums. De nombreuses rééditions, comprenant des inédits et des chutes de studio, sont sorties après sa mort. *Have You Heard Jim Croce Live*, son dernier opus, a été publié en 2006. Mais si 45 millions d'albums ont été écoulés à ce jour, l'immense majorité a été vendue à titre posthume.

Placebo

Collapse Into Never:
Live in Europe 2023

UNIVERSAL

★★★½

So alive!

Aussi étonnant que cela puisse paraître en plus de vingt-cinq ans de carrière – surtout quand on sait que les concerts constituent une seconde nature pour la formation britannique –, ce copieux live est le premier à part entière de la discographie officielle de Placebo en format CD/vinyle (*Soulmates Never Die* avait seulement fait l'objet d'un DVD en 2004, et le *MTV Unplugged* de 2015 reste, comme son nom l'indique, de l'unplugged). Ces trois enregistrements en public, captés en 2023 au Mexique, en Espagne et en Angleterre, figent à l'instant T le groupe au sommet de sa forme et de son art : du proto-punk des débuts ("Bionic") à la power pop du réussi dernier album, publié en 2022 ("Sad White Reggae"), sans oublier quelques tubes historiques ("Slave to the Wage", "Infra-Red") qui se font malheureusement de plus en plus rares sur scène (cf. la setlist du concert de Rock en Seine 2023)… Un disque bilan/check-up avant, peut-être, de repartir vers de nouveaux horizons binaires. **DENIS ROULLEAU**

Little Bob Story

Too Young to Love Me

CAT

★★★½

Revisiter l'histoire

Les décennies passent, Little Bob demeure. Depuis un demi-siècle, le rocker havrais survole le paysage du rock français. Rien ne peut l'effacer. Réédité en CD, *Too Young to Love Me* est le sixième opus de Little Bob Story. Enregistrés en 1984, entre New York et Paris, les dix titres qui le composent canardent comme un geyser en éruption ("So Crazy"). Épaulé en studio par un combo au cordeau, avec notamment le cracheur de riffs Guy George Gremy, Little Bob est entouré aux manettes par Southside Johnny et Thom Panunzio (Iggy Pop). Derrière, la forteresse de cuivres fait monter la température sur tout le répertoire, rejointe entre autres par Louis Cortelezzi (Mink DeVille Band) au sax ténor et la dream team des Asbury Jukes ("Ever Blue"). Avec *Too Young to Love Me,* LBS fait cracher les turbines du port du Havre, comme un remède miraculeux contre le temps qui passe. **PHILIPPE LANGLEST**

Simple Minds

New Gold Dream
- Live from Paisley Abbey

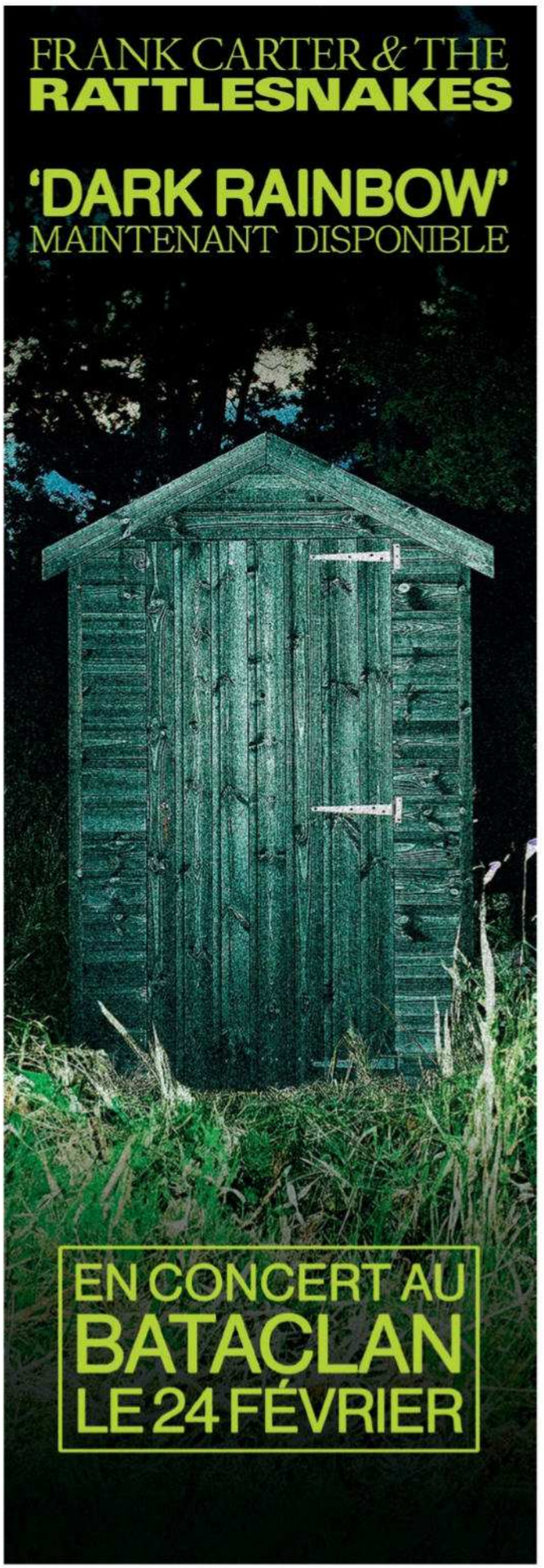
BMG

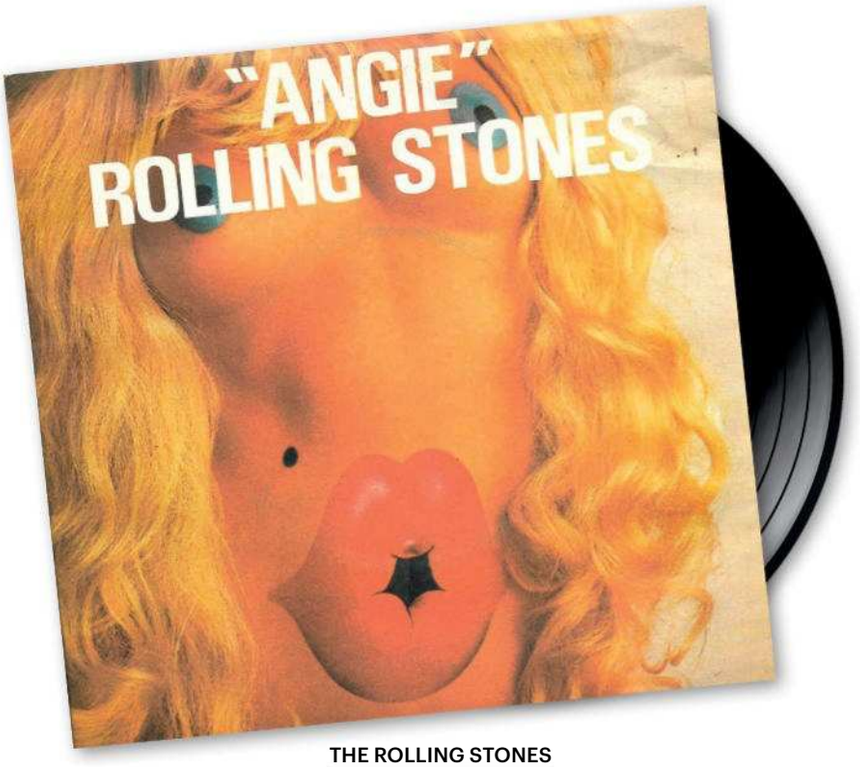
★★★½

Toujours *"alive & kicking"*

Après avoir alterné les hauts (*Big Music*) et les bas (*Walk Between Worlds*) depuis une dizaine d'années, Simple Minds revient à la source, et pas n'importe laquelle : celle de *New Gold Dream,* son meilleur album publié en 1982 – qui proposait un mix idéal entre climat post-punk et canevas pop (plus rien ne sera pareil après le carton de *Once Upon a Time,* en 1985) –, réinterprété aujourd'hui en live dans le cadre gothique de l'abbaye de Paisley (Écosse). Si la voix de Jim Kerr a diminué en termes de puissance, elle n'a rien perdu de son intensité au service d'un répertoire en or 24 carats : "Promised You a Miracle", "Someone, Somewhere (In Summertime)", "New Gold Dream (81-82-83-84)"… À juger sur pièces au mois d'avril, lors d'une tournée française de six dates. **D.R.**

Jim Kerr de Simple Minds





THE ROLLING STONES

Angie

Trop sucré ou trop salace selon les goûts, le single des Stones, enregistré en Jamaïque, deviendra leur seconde ballade la plus appréciée… après "Wild Horses"?

Par PHILIPPE BARBOT

Il l'a écrite dans son lit. En cure de désintox dans une clinique de Vevey, en Suisse, Keith Richards, calé entre deux oreillers, attrape sa guitare et se met à improviser. Comme il dit : "*Parce que je pouvais enfin bouger mes doigts et les remettre au bon endroit, j'ai pondu ça en un après-midi.*" Le résultat, un truc inachevé qu'il baptise "Angie". Coïncidence, le 12 avril 1972, Anita Pallenberg, la compagne de Keith, donne naissance à une petite fille prénommée Dandelion Angela. Ah ben voilà, Angie c'est elle ! Sauf que pas vraiment, puisque le titre de la chanson avait été trouvé bien avant la naissance du bébé, dont on ignorait encore s'il serait fille ou garçon. D'autant qu'un mois après était publié le double album *Exile on Main St.*, en partie enregistré dans la villa de Nellcote, à Villefranche-sur-Mer, dans le sud de la France, l'été d'avant. C'est en partie pour fuir la justice française que Keith et Anita, poursuivis pour soupçons de trafic de stupéfiants, avaient fini par se réfugier dans la protectrice Suisse.

La chanson, du moins sa structure, est née. Reste à y ajouter un texte, ce que le dévoué Mick s'empresse de faire, transformant le tout en un morceau de rupture. Traduction approximative : "*Angie, Angie/Quand ces nuages disparaîtront-ils tous/Angie, Angie/Où cela nous mènera-t-il ?/Sans amour dans nos âmes/Et sans argent dans nos poches/Tu ne peux pas dire que nous sommes comblés…*" Des esprits éclairés y verront une allusion à la récente séparation de Mick d'avec Marianne Faithfull, même si les deux intéressés n'ont jamais confirmé ni infirmé la supposition.

La chanson terminée, reste à l'enregistrer. Les séances débutent à la fin du mois de novembre 1972, aux Dynamic Sounds Studios de Kingston, Jamaïque… dans une ambiance particulière, puisque les portes sont verrouillées, surveillées par des gardes armés. En sortira une première version, produite par Jimmy Miller et enregistrée par Andy Johns, qu'on pourra découvrir dans le documentaire *Crossfire Hurricane*, réalisé en 2012 par Brett Morgen. Si le piano de Nicky Hopkins est bien présent, il manque encore les cordes, qui seront ajoutées en mai-juin 1973 aux Island Studios de Londres par un autre Nicky, nommé Harrison celui-là. Les deux guitares acoustiques de Keith et de Mick Taylor s'entremêlent à merveille, formant un canevas d'arpèges autour de la voix de Jagger, en faisant l'une des plus belles ballades des Stones depuis "Wild Horses". Publiée le 20 août au Royaume-Uni, avec "Silver Train" en face B, elle est incorporée à l'album *Goats Head Soup* onze jours après, curieusement placée en fin de face A. Ce qui ne l'empêche pas de se classer n° 1 aux États-Unis et d'atteindre la 5e place dans les charts britanniques.

Mais qui est donc cette fameuse Angie, s'interrogent alors toutes les gazettes. Une fois évacuées les pistes de l'actrice Angie Dickinson et de la fille de Keith, les soupçons se portent sur un autre ange féminin, rien moins que l'épouse de David Bowie, Mary Angela Barnett dite Angie, mariée depuis le 20 mars 1970 au célèbre Ziggy Stardust. Une interprétation que l'intéressée elle-même ne semblera pas contredire lors d'une interview au "Joan Rivers Show", en 1990, affirmant même qu'elle avait surpris un jour son mari et Jagger ensemble au lit. Et les dénégations de Keith Richards lui-même ne parviendront pas à éteindre tout à fait la rumeur : "*Il ne s'agissait pas d'une personne en particulier, mais juste d'un nom. J'avais toute la séquence d'accords. Ça aurait pu être Randy ou Mangy ou n'importe quoi, mais Mick a repris le titre et a écrit un texte autour.*" Et d'ajouter au magazine *Uncut*, en 2020 : "*Je suis content que ma fille s'appelle Angela, parce qu'Anita l'avait ornée de tous ces noms vraiment bizarres comme Dandelion, dont elle s'est rapidement débarrassée dès qu'elle a grandi. C'est donc Angie maintenant, assez étrangement…*"

La chanson, qui est traditionnellement jouée lors des concerts des Stones, a été reprise plusieurs fois, notamment par Womack & Womack sur l'album *Love Wars* (1983), Tori Amos sur l'EP *Crucify* (1992) ou le groupe de rock gallois, Stereophonics, en 1999. Anecdote : en 2005 la chancelière allemande, Angela Merkel, avait choisi sans autorisation la ballade comme hymne pour son parti de l'Union chrétienne-démocrate, provoquant la colère de l'entourage des Stones. Enfin, l'écrivain et journaliste Robert Greenfield, dans un bouquin baptisé d'une strophe du morceau, *Ain't it time we said goodbye*, qui raconte la tournée britannique du groupe, en 1971, et les sessions d'*Exile on Main St.* couvertes pour le magazine *Rolling Stone*, conclut l'affaire ainsi : "'*Angie' est une chanson moche et beaucoup trop sucrée à mon goût…*" À chacun son Angie.

© DR

Dead Poet Society

Fission

SPINEFARM

★★★½

Atomic Poet

Jack Underkofler et son groupe sont de retour pour rompre le noyau atomique avec un nouvel album étonnant. Fort d'une fougue juvénile encore présente, mêlée d'une maîtrise de son propos, Dead Poet Society façonne ses sonorités comme personne. Moderne sans être excessif, il emmène son rock alternatif vers des terrains connus, comme "HURT", qui peut rappeler Muse, sans jamais oublier de soigner aussi bien ses dynamiques que ses mélodies. Une part de mystère subsiste, et l'exploration vers des territoires inconnus est toujours de mise. Ainsi, les Américains enveloppent le mal-être contenu dans leurs textes dans un tourbillon de notes ciselées et d'idées travaillées et perfectionnées. Une explosion s'opère immédiatement, montrant que l'expérience de la *Fission* est une franche réussite. **MATHIEU DAVID**

The High Hawks

Mother Nature's Show

LOHI

★★★

Vol de Nuit

L'americana est un genre qui, soit-il blues, country, bluegrass, rock, vous donne envie de partir. En ce sens, les High Hawks sont de bons convoyeurs. Tout en poésie et en chants en chœur, cette bande de vieux potes du Minnesota, tous issus de grands groupes de country respectés du milieu au pays, nous embarque dans un vol au-dessus de l'Amérique d'Arlo Guthrie, celle où la voix coule avec une déconcertante sérénité. L'accent rural poussé à fond tient la dragée haute aux violons comme au slide électrique. *Mother Nature's Show* est un opus mature de professionnels burinés. Un de ces albums-privilèges qu'on apprécie avec le respect de celui qui a été convié à des retrouvailles. Un disque rassurant, à écouter au chaud, une fois la porte fermée sur un monde de moins en moins compréhensible. **CHARLES BLOCH**

Terry Brisack

Far from the Madding Crowd

L'ORAGE CONTINENTAL

★★★

Panoramique

Fasciné à la fois par Nick Drake et Johnny Cash, Lightnin' Hopkins et Howe Gelb, Terry Brisack occupe, dès 2010, les fonctions de songwiter-guitariste-chanteur au sein du Terry Brisack Band. Compositeur inspiré, amateur de folk, le troubadour mosellan s'habitue vite à l'électricité rock qui étoffe l'album *Brighton 1932,* publié en 2012. Sur *Far from the Madding Crowd,* il emprunte la route de la folk anglaise, celle des chemins de traverse où l'on croise Nick Drake, Fairport Convention ("The House Is Empty"), mais aussi la griffe acide d'un Chris Bailey ("High Tide"). Accompagné de guitares acoustiques, Terry alterne sitar et nappes de slide. Mélancolique et intimiste, fluide et onirique, sa musique s'ouvre ici à des horizons azurés ("Distant Shore"), imprégnant dans les cœurs sa folk pop panoramique et pétillante. **PHILIPPE LANGLEST**

Terry Brisack

© DR

OFFICIEL
La conseillère Monica Rodriguez, Martin Gore et Dave Gahan, à qui elle remet officiellement les documents qui entérinent le "DM Day", à Los Angeles, le 13 décembre

LIVE REPORT

Los Angeles en mode Black Celebration

Fin de tournée américaine en apothéose pour Depeche Mode, avec une semaine de festivités : quatre concerts à guichets fermés et la création du Depeche Mode Day. Reportage. **Par ALMA ROTA**

12 H 30. Rassemblés par centaines devant les marches du Los Angeles City Hall, la mairie de la Cité des anges, des "*devotees*" venant des quatre coins du monde chantent et dansent sur des titres cultes de Depeche Mode, en attendant l'arrivée de Dave Gahan et Martin Gore. Une mise en bouche festive sous le doux soleil d'hiver californien pour la création, par la conseillère Monica Rodriguez, du "Depeche Mode Day in LA", qui célébrera chaque année la relation de longue date et l'affection entre les *lads* de Basildon et la Cité des anges. "*Il ne faut pas attendre le 13 décembre pour célébrer le groupe et son héritage. Pour moi, on doit le faire toute l'année,* plaisante-t-elle. *Depeche Mode nous a tellement apporté. Ses textes et sa musique nous ont aidés à rester unis quand parfois le monde s'écroulait*", déclare l'édile lors de son discours inaugural. "*Quand on pense à une chanson comme 'People are People', elle est toujours d'actualité. Nous n'avons malheureusement pas beaucoup évolué,* poursuit-elle. *Leur musique est l'une de celles qui vous aident à poser ces questions et nous donnent l'occasion de nous demander : 'Puis-je être un élément du changement ?' Et pour moi, c'est tout ce que j'espère accomplir en tant que fonctionnaire et en tant qu'être humain.*"

Honoré et touché par la foule qui les acclame, Martin Gore prend la parole, arborant son inimitable sourire d'adolescent timide : "*C'est incroyable ! Je n'aurais jamais pensé dire cela un jour ! Los Angeles et New York ont été les tremplins de notre succès en Amérique.*" La station de radio californienne K-ROQ les a fait connaître aux États-Unis et, en 1988, le dernier concert de leur "Music for the Masses Tour", au Rose Bowl Stadium de Pasadena, a marqué un tournant dans leur carrière. Gore s'est également souvenu d'une séance de dédicaces de l'album *Violator,* au magasin de disques Wherehouse, qui avait tourné au

KIA FORUM
Le groupe y a fait salle comble trois fois d'affilée, en mars puis en décembre 2023.

fiasco quand plus de 15 000 fans se sont présentés pour une salle de 150 places, posant de graves problèmes de sécurité. "*Désolé de ne pas avoir pu signer les disques,* plaisante Gore, *mais cette histoire a servi notre carrière, car nous avons fait la une des journaux nationaux !*"

"*J'aurais aimé bénéficier de ce genre de soutien au début des années 1990. Cela m'aurait beaucoup aidé*", ajoute Gahan sur un ton doux-amer, faisant référence à cette période sombre de sa vie où il était rongé par ses addictions. Le duo et ses fidèles compagnons de route, le batteur Christian Eigner et le multi-instrumentiste Peter Gordeno, venaient de se produire les deux soirs précédents à guichets fermés au Kia Forum, avant de clôturer le "Memento Mori Tour 2023" par deux concerts à la Crypto.com Arena, les 15 et 17 décembre.

Sur scène, Depeche Mode propose une expérience scénique d'une qualité à la constance imperturbable, qui pourrait, à la longue, lasser tout mélomane normalement constitué…

Mais pas ici. Quelques changements ont été opérés à bon escient dans la setlist depuis les dates européennes, avec des titres plus punchy ou chers au cœur des fans, puisés dans le catalogue historique du groupe : "Policy of Truth", "It's No Good", une puissante version très electro-dark 80's de "Black Celebration", mais aussi "But Not Tonight", "Dressed in Black" et "Strange Love" en acoustique, interprétées par Gore. Ils se mêlent parfaitement aux extraits du nouvel album, "My Cosmos Is Mine", "Wagging Tongue" "Speak to Me", "My Favorite Stranger" ou encore "Ghosts Again". Le véritable élément différenciant sur les deux derniers shows a été l'impressionnante qualité du système de sonorisation immersif de la Crypto.com Arena, récemment rénovée, avec ses 675 haut-parleurs distincts situés à l'extérieur de la zone des sièges. Les premières notes de basse de "Black Celebration" font l'effet d'un frisson qui parcourt notre corps des pieds à la tête, et nous laisse étonnamment groggy de plaisir et d'émotion ; une expérience sensorielle qu'on ne vit malheureusement pas encore en France. Gahan a conservé toute sa puissance vocale et sa forme physique. Il occupe l'espace sans relâche pendant plus de deux heures, se déhanchant et utilisant son pied de micro comme une barre de strip-tease. Le duo semble plus à l'aise que jamais et affiche une sincère complicité palpable tout au long des shows, avec pour point culminant l'émouvant hommage à Andy Fletcher sur "World in my Eyes". L'un des moments les plus mémorables a été l'interruption du show du 15 décembre par une bagarre qui a éclaté au premier rang pour une histoire de téléphone portable, forçant Gahan à s'arrêter au milieu de "Never Let Me Down Again". Le frontman a désamorcé la situation avec flegme et humour, exhortant les fans et la sécurité à se calmer : "*Hey les mecs, rien n'est si important ! Il y a assez de merdes dans le monde comme ça…*"

> Gahan a conservé toute sa puissance vocale et sa forme physique.

Après les dernières notes de "Personal Jesus", devant le stand de merchandising officiel, la conseillère Monica Rodriguez nous avoue, sans surprise, être membre de la grande famille des "*devotees*". Son premier show de Depeche Mode ? À 15 ans, en août 1990, sur le "World Violation Tour", au Dodger Stadium. "*Je suis accro aux concerts. La musique a toujours été mon exutoire. Ma philosophie de vie est de parcourir le monde pour assister à de bons spectacles. Je ne sais pas si j'ai raté un seul de leurs shows à LA depuis 1990. Ma fille a 21 ans, et c'est maintenant SA musique. Ils ont réussi à établir un lien avec les nouvelles générations et leur musique est aussi importante pour elles que pour celles qui ont grandi avec eux.*" Se joignent à nous des visages connus croisés sur les concerts européens et Rob Rohm, le sympathique président du Depeche Mode Global Fan Group. Tout le monde se serre dans les bras, entre euphorie et tristesse de voir la tournée se terminer, mais se console aussi sec, sachant que l'heure des retrouvailles sonnera le 22 janvier à Londres, où Depeche Mode reprendra le "Memento Mori Tour", avant de faire une halte à l'Accor Arena de Paris, les 3 et 5 mars prochains. Le rendez-vous est pris !

© 2023 SCOTT DUDELSON - DR

AGENDA CONCERTS-FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles ! **Par SAMUEL REGNARD**

L'ÉVÉNEMENT

THE INSPECTOR CLUZO

28/2 - 2/3 - **Paris** - La Maroquinerie
Le groupe, composé depuis 2008 d'agriculteurs de la ferme Lou Casse, dans les Landes, va poser ses bagages une semaine (!) à La Maroquinerie, à Paris, une des salles "*où tout a commencé*" pour eux. Au programme, des concerts variés entre l'électrique et l'acoustique (Cluzo se la joue unplugged !). Originalité : les premières parties ne seront pas musicales, mais assurées par le professeur Marc Dufumier, grand spécialiste des systèmes agraires. "*Un modèle pour nous*", déclare le groupe. Il usera de son humour décapant et de son éloquence pour sensibiliser sur l'agroécologie. Quand les idées viennent s'allier à la musique… "*Un truc simple, convivial et culturel à la fois*", nous dit-on. On s'y retrouve ?

ONLY THE POETS
6/2 - **Paris** - Trabendo

SAINT AGNES
6/2 - **Paris** - Étoiles

AYRON JONES
7/2 - **Rouen** - 106
8/2 - **Brest** - Cabaret Vauban
9/2 - **Saint-Nazaire** - Vip
10/2 - **Toulouse** - Rex
12/2 - **Montpellier** - Rockstore
13/2 - **Villeurbanne** - Transbordeur
15/2 - **Strasbourg** - Laiterie

CLAP YOUR HANDS SAY YEAH
7/2 - **Paris** - Archipel

TIM BERNARDES
7/2 - **Paris** - Trianon

NICOLAS VERONCASTEL
8/2 - **Paris** - Boule noire
9/2 - **Carquefou** - Black Shelter

THE BIG IDEA
8/2 - **Paris** - Point éphémère
15/2 - **Bordeaux** - Iboat

DITZ
8/2 - **La Rochelle** - Sirène
10/2 - **La Roche-sur-Yon** - Quai M
14/2 - **Nancy** - Autre Canal
15/2 - **Reims** - Cartonnerie

SPRINTS
9/2 - **Mérignac** - Krakatoa
10/2 - **Paris** - Point éphémère

BALM
1/2 - **Paris** - Boule noire

EAGLE EYE CHERRY
1/2 - **Nantes** - Warehouse
2/2 - **Alençon** - Luciole
3/2 - **Quéven** - Centre culturel Les Arcs

LEWIS OFMAN
1-2/2 - **Paris** - Théâtre des Bouffes du Nord
23/2 - **Villeurbanne** - Transbordeur

WHOMADEWHO
1/2 - **Paris** - Cigale

NOTHING BUT THIEVES
2/2 - **Paris** - Olympia

NONAME
2/2 - **Paris** - Trabendo

JANE BIRKIN BY FRIENDS
3/2 - **Paris** - Olympia

U2 ADDICTION
3/12 - **Paris** - Boule noire

YOUNG FRANCO
23/2 - **Paris** - Point éphémère

COBRAH
4/2 - **Paris** - Maroquinerie

PEYTON PARRISH
4/2 - **Paris** - Bataclan

SLOWDIVE
4/2 - **Villeurbanne** - Transbordeur

GYASI
5/2 - **Rennes** - Ubu

KIEFER
5/2 - **Paris** - Point éphémère

FESTIVAL LE BLUES AUTOUR DU ZINC

15-24/3 - **Beauvais**
Pour sa 29e édition, le festival Le Blues Autour du Zinc redore son blason, autour de ce qui a fait la sève du rock d'antan, fusionnant son éclectisme et son groove : en tête d'affiche, on croisera FFF *(photo)*, Keziah Jones ou encore Benjamin Biolay. Mais c'est dans les middle names qu'on retrouve nos chouchous : Howlin' Jaws et Electric Ladyland, ainsi que quelques formations adeptes du jam et du blues (James Oliver Band, The Cinelli Brothers). Il y aura de la sueur au plancher, c'est sûr !

© 223 ROBERTO RICCIUTI - BENJAMIN LOYSEAU

DÉCIBELS

SLASH FEAT. MYLES KENNEDY & THE CONSPIRATORS

29/4 - **Paris** - Zénith
Un concert exceptionnel pour le guitariste enflammé (et inflammable) des "Guns", toujours fidèlement accompagné par Myles Kennedy au chant et The Conspirators en backing band. Le guitar hero renoue avec le son et l'esprit heavy rock des premiers albums de Guns N' Roses, le tout avec un panache toujours aussi épineux et captivant. À vos réservations !

THIS WILL DESTROY YOUR EARS
9/2 - **Tarbes** - Gespe

NORMANDIE
10/2 - **Paris** - Maroquinerie

BUCKCHERRY
10/2 - **Vauréal** - Forum

JAMES MARRIOTT
10/2 - **Paris** - Hasard ludique

CMAT
12/2 - **Paris** - Petit Bain

HAYDEN PEDIGO
13/2 - **Paris** - International

HOLLY HUMBERSTONE
13/2 - **Paris** - Café de la danse

TONY MARLOW
13/2 - **Paris** - Dame de Canton

MAISIE PETERS
14/2 - **Paris** - Olympia

LOVERMAN
14/2 - **Paris** - Boule noire

A. SAVAGE
15/2 - **Paris** - Maroquinerie

THRICE
15/2 - **Paris** - Trabendo

SWANS
16/2 - **Biarritz** - Atabal

NOAH KAHAN
17/2 - **Paris** - Olympia

HELENA DELAND
17/2 - **Paris** - Pop Up du label

EMPRESS OF
19/2 - **Paris** - Boule noire

MILES KANE
19/2 - **Paris** - Cigale

SHAWN JAMES
19/2 - **Paris** - Maroquinerie

FLYTE
20/2 - **Paris** - Point éphémère

THE LAST DINNER PARTY
20/2 - **Paris** - Maroquinerie

YIN YIN
21/2 - **Paris** - Petit Bain
22/2 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai
24/2 - **Lyon** - Feyzin

DEAD BOYS
21/2 - **Tours** - Bâteau ivre
24/2 - **Strasbourg** - Laiterie

MURRAY HEAD
22/2 - **Le Touquet-Paris-Plage** - Palais des congrès

À NE PAS MANQUER

THE NATIONAL

5/6 - **Paris** - Zénith
La bande menée de front par Matt Berninger revient (enfin !) dans la capitale pour un concert événement, afin de présenter ses deux albums sortis l'année dernière, dont *Laugh Track*, dévoilé totalement par surprise. Rock sophistiqué, pop mélancolique au programme, et donc quelques larmes aussi, au gré du ton suave du chanteur.

KAS PRODUCT
23/2 - **Paris** - Trabendo

CHARLIE CUNNINGHAM
23/2 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai
24/2 - **Orléans** - Astrolabe

EDDY DE PRETTO
23/2 - **Reims** - Cartonnerie
24/2 - **Caen** - Cargo

STRUCTURES
23/2 - **Caen** - Cargo

BEACH FOSSILS
24/2 - **Paris** - Trabendo
25/3 - **Tourcoing** - Grand Mix

IAMDDB
24/2 - **Paris** - Élysée-Montmartre

MATT MALTESE
24/2 - **Paris** - Maroquinerie

FABIANA PALLADINO
26/2 - **Paris** - Boule Noire

MICK JENKINS
26/2 - **Paris** - Bellevilloise

NOTHING MORE
27/2 - **Paris** - Trabendo

THE LIBERTINES
27-29/2 - **Ramonville** - Bikini

HOOVERIII
27/2 - **Bordeaux** - Iboat

BDRMM
28/2 - **Paris** - Petit Bain

CRYSTAL FIGHTERS
28/2 - **Paris** - Trabendo

MARTHA DA'RO
28/2 - **Paris** - Boule noire

© JASON KEMPIN/GETTY IMAGES - MARIANO REGIDOR/REDFERNS

B.D.

BLACK VELVET

Koren Shadmi, qui a "passé" deux ans avec Lou, John, Sterl, Moe, Nico et Andy, retrace l'histoire du Velvet Underground.

The Velvet Underground

AUTEUR Koren Shadmi

ÉDITIONS LA BOÎTE À BULLES

★★★½

Nés en 1942, l'un au pays de Galles et l'autre à Long Island, John Cale et Lou Reed ont fui des environnements toxiques pour atterrir à New York, portés par une même soif de liberté et de création. Des débuts précaires dans l'antre de la Factory jusqu'au délitement du groupe, Koren Shadmi propose de (re)découvrir les dessous de la légende.

PAR LORAINE ADAM

UN JOUR, UN VIEIL AMI DE JOHN, TONY CONARD, LEUR REND VISITE.
SALUT !
QUOI DE NEUF, TONY ?
OUAH, VOTRE SON, C'EST UNE VRAIE FORCE DE LA NATURE ! ON VOUS ENTEND DU BOUT DE LA RUE.
QU'EST-CE QUE TU LIS ?
JE L'AI TROUVÉ DANS LE CANIVEAU. C'EST ASSEZ BIZARRE.
« THE VELVET UNDERGROUND, VOICI UN LIVRE INCROYABLE. »
THE VELVET UNDERGROUND
« IL CHOQUE ET FASCINE, MAIS CE DOCUMENTAIRE SUR LA DÉPRAVATION SEXUELLE DE NOTRE ÈRE EST UNE LECTURE INDISPENSABLE À TOUT ADULTE RAISONNABLE. »
JE SAVAIS PAS QUE T'ÉTAIS UN ADULTE RAISONNABLE, TONY.
J'AIME BIEN CE NOM : THE VELVET UNDERGROUND.

Comment un tel sujet vous a-t-il inspiré ?
La ville de New York, à la fin des années 1960, a toujours suscité beaucoup d'intérêt. La vie y était très abordable et c'était un genre de Far West pour les artistes. Les riches fuyaient vers les banlieues et les bohèmes étaient capables de braver la dureté de la vie urbaine. Ce style de vie était spécifique à New York. Lorsqu'ils sont arrivés en Californie, on les avait surnommés "Vampires", comme tout l'entourage de Warhol, car ils n'entraient pas dans la catégorie des hippies. Ce n'est pas un hasard si tant d'œuvres d'art ont vu le jour à New York à cette époque. La Factory en est l'un de ces symboles. J'avais très envie d'en savoir plus sur ce symbole de cette scène artistique et musicale.

Avez-vous eu le sentiment de redécouvrir le Velvet et Warhol ?
Oui, car je n'avais jamais pris la peine de me plonger dans les histoires cachées derrière la musique, ni dans l'histoire du groupe. J'aimais simplement leur son. Bien qu'ayant écouté le travail solo de chacun des membres - Cale, Reed et Nico -, je n'en savais guère plus. Ce livre m'a permis d'appréhender différemment le groupe. Je peux maintenant dire d'où viennent des éléments spécifiques de cette musique. À cette occasion, j'ai découvert qu'il n'existait pas de biographie commune sur eux, j'ai donc construit mon récit à partir de plusieurs biographies.

Qu'est-ce qui vous a le plus fasciné ?
Ce sont des marginaux, des exclus. Reed et Cale, notamment. C'est probablement dû à leurs traumatismes d'enfance, et peut-être aussi au fait qu'ils étaient artistes. Reed est fascinant, plein de contradictions et il cherche toujours à provoquer son entourage. Il est aussi imparfait que fascinant. Quand j'ai entendu le Velvet pour la première fois, je ne me sentais pas à ma place dans ce monde. J'avais 19 ans, il me restait encore dix-huit mois sur trois ans de service militaire obligatoire au sein de la Force de défense d'Israël, où j'avais été assigné à un poste de graphiste. Cette musique avait quelque chose d'hypnotique, de primal. Comme un aperçu du code source de toute la musique que j'aimais.

La musique est-elle toujours très présente dans votre vie ?
À 20 ou 30 ans, j'en écoutais beaucoup plus, mais je continue à découvrir des choses intéressantes. Mes goûts sont devenus très éclectiques, du punk au classique. J'aime surtout la musique de la seconde partie du XX^{e} siècle. Mes icônes sont Bob Dylan, Peter Gabriel et Roxy Music. J'apprécie aussi beaucoup l'exotica, notamment Les Baxter, des années 1950, que Lou Reed devait certainement détester. L'univers musical du Finlandais Jaakko Kalevi me touche aussi. Par contre, côté concerts, j'avoue que je suis comme un vieux grincheux qui ne supporte pas l'inconfort.

Enseignant à l'école des Arts visuels, vous êtes dessinateur de presse pour *The New Yorker* ou *Playboy*...
J'ai travaillé pour de nombreux titres, mais ces dernières années, j'ai surtout dessiné pour le *New York Times*, sur la gastronomie.

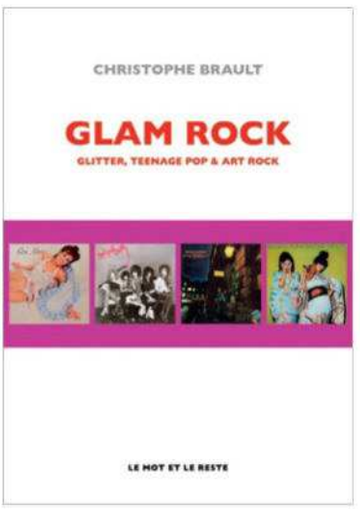
Vos dessinateurs anglophones préférés ?
Les américains Crumb, Dan Clowes et Chris Ware, et Chester Brown, qui est canadien.

À quoi ressemble la vie dans le Queens, où vous vivez actuellement ?
J'habite à Ridgewood, un quartier animé et très particulier situé dans la partie ouest, proche de Brooklyn. Son architecture très intéressante et uniforme date d'il y a cent vingt ans environ. On y trouve de nombreux cafés et des restaurants spécialisés en cuisine polonaise et d'Europe de l'Est, à l'ancienne.

D'où vient votre vocation de dessinateur de BD ?
J'ai découvert ça par hasard. Ma mère m'avait inscrit à un cours de BD quand j'étais très jeune. Depuis ce jour, je n'ai jamais cessé d'en faire. C'est même devenu complètement compulsif. Aucune personne saine d'esprit ne choisirait ce métier, il faut vraiment être passionné !

© LA BOÎTE À BULLES

LivresRock



ROCK À PAILLETTES

Glam Rock
AUTEUR Christophe Brault
ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE
★★★

Glitter, Teenage Pop & Art Rock. Le sous-titre de cet ouvrage à la fois thématique (il y est question de toutes les variantes possibles du glam) et chronologique (les chroniques vont ainsi de T.Rex à Gyasi) est à la fois explicite et réducteur. À l'instar de cet étrange genre musical qui, comme le résume l'auteur, Christophe Brault, *"comporte quatre éléments : le maquillage au masculin, le look vestimentaire, l'attitude et le comportement scénique, et enfin la musique elle-même."* Laquelle, entre David Bowie et Slade, les Sparks et les Sweet, Gary Glitter et les Osmonds, sans oublier Roxy Music et Suzi Quatro, se divisent en familles parfaitement et totalement perméables : art rock, rock glitter et teenage pop, donc. Évoquant les prémices de cette mouvance, l'âge d'or (de 1971 à 1974), son premier déclin et ses renaissances, le livre est très informatif sans être aussi démonstratif que les artistes qu'il évoque. Ancien disquaire, Brault a signé des sommes similaires sur le rock garage ou la power pop… Et connaît par cœur ses vinyles !

SOPHIE ROSEMONT

COUPLE MAUDIT

Ike & Tina Turner
AUTEUR François Guillez
ÉDITIONS CAMION BLANC
★★

LE "PÈRE DU ROCK'N'ROLL" *et la "mère du rock'n'roll"*, d'après les termes de l'auteur, François Guillez, réunis dans un seul et même livre, heureusement à titre posthume sous peine que cela tourne mal… Dotée d'une discographie sélective, cette biographie partagée dresse une "*comparaison des versions des deux protagonistes de cette aventure exceptionnelle, et tente d'apporter un esprit critique sur leurs actes et leurs points de vue personnels*". À partir d'une chanson de B.B. King, "You Know I Love You", jusqu'au décès, en 2023, de Tina Turner.
Le parcours, la personnalité et le répertoire du couple sont ici relatés, ainsi que la violence, tant physique que mentale, exercée par l'un sur l'autre – laquelle, irremplaçable, échappera à ce joug infernal pour renaître en solo. Les qualités d'Ike, "*un génie selon certains*", sont néanmoins rappelées par l'auteur. Leur point commun *ad vitam* ? "*L'amour des belles voitures.*" Jaguar pour Tina, Rolls-Royce pour Ike… **S.R.**

COCORICOROCK

ON AIME beaucoup cette collection des éditions Densité, "Discogonie", qui propose des petits livres synthétisant l'histoire d'un album culte. L'un des derniers, signé par le journaliste Marc Besse, est consacré au fameux *The No Comprendo* des Rita Mitsouko, "*le premier groupe français à rivaliser avec les Anglais ou les Américains sur leur propre terrain*".

Les Rita Mitsouko présentent: The No Comprendo
AUTEUR Marc Besse
ÉDITIONS DENSITÉ
★★★

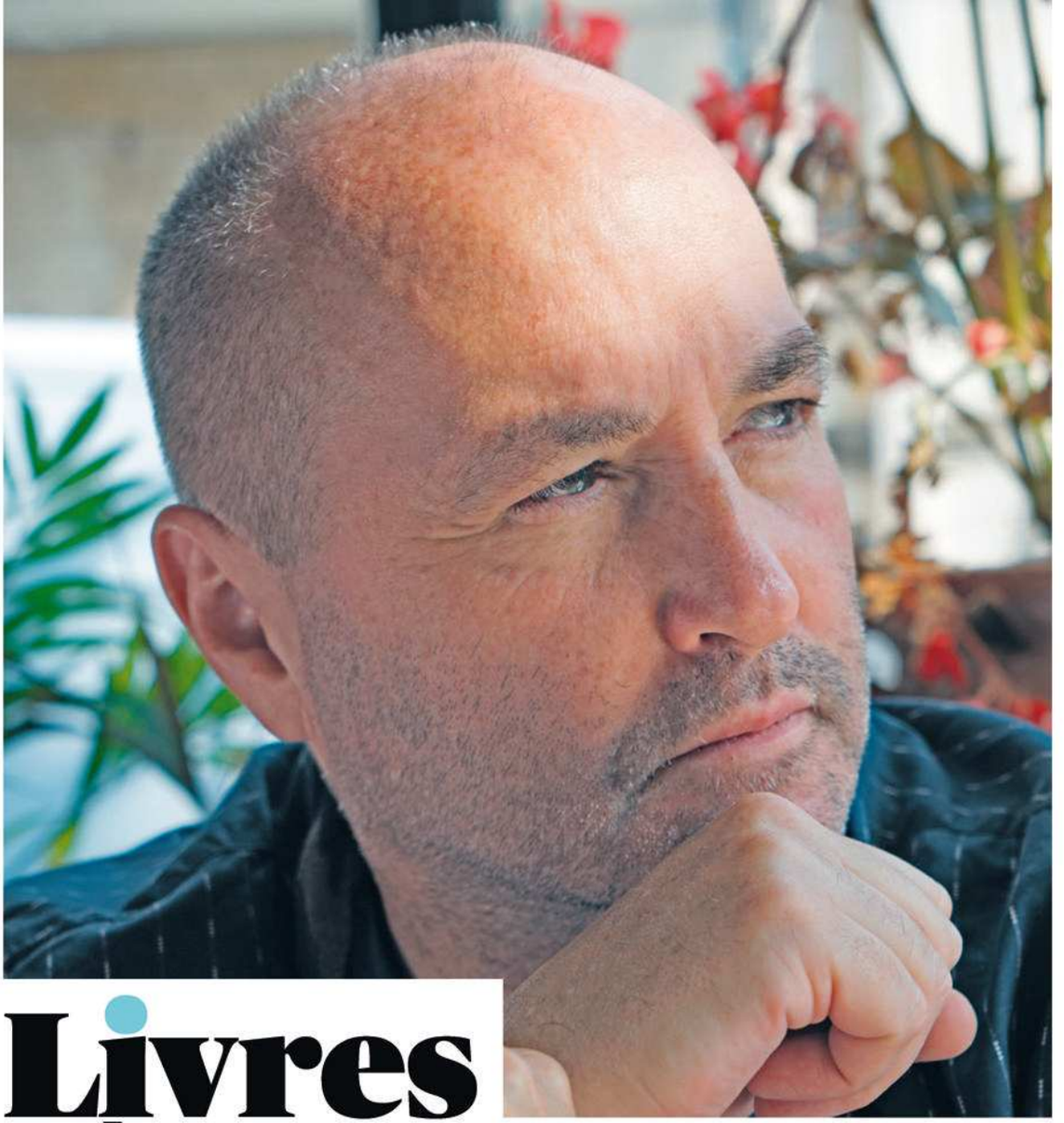
Produit par Tony Visconti, paru en 1986, il confirmera la notoriété du duo formé par Catherine Ringer et Fred Chichin grâce à l'insolence vitalité d'"Andy" (hommage au héros de BD, Andy Capp), des crapuleuses "Histoires d'A." ou de "C'est comme ça" ("*le coup est fumant*", écrit Besse) : "*On a rarement assisté à un tel début d'album, trois chansons, trois avions.*" Chaque titre est décrypté, la pochette également, les coulisses en studio, ou la genèse du film *Soigne ta droite* signé Jean-Luc Godard, le tout avec une plume au diapason et de nombreux propos rapportés. **S.R.**

GRUNGE STORY

Sub Pop
AUTEUR Jonathan Lopez
ÉDITIONS CAMION BLANC
★★★

"IL S'EST INDÉNIABLEMENT *passé quelque chose à la fin des années 1980 dans le Nord-Ouest américain." Des losers à la conquête du monde*, précise Jonathan Lopez en sous-titre de ce voyage dégingandé dans la planète rock de Seattle, objet de culte sans cesse renouvelé. Retraçant le parcours de Bruce Pavitt, passionné cofondateur du label Sub Pop, racontant sa rencontre fructueuse avec Jonathan Poneman, décryptant l'identité artistique de leur projet fantasque et ses acteurs plus ou moins célèbres – de Mudhoney à Nirvana en passant par Mark Arm –, l'auteur donne à voir les dessous, conflits et fulgurances musicales à travers moult anecdotes.
Mais aussi "*tout un tas de rencontres et de hasards bienvenus, de passion dévorante et de revendications, d'autodérision et de discussions enflammées, de bières renversées et de fous rires incontrôlés, de larsens furieux et de mélodies immaculées, d'argent jeté par les fenêtres et de rupture difficile…*" Sans oublier une sélection subjective d'une centaine d'albums de Sub Pop ! **S.R.**

© DR



Livres
MÈRE COURAGE

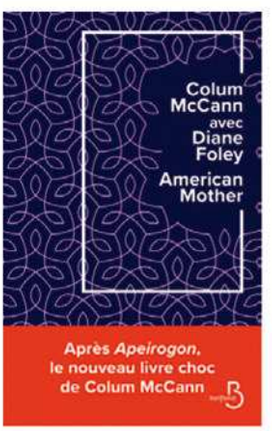
Colum McCann donne sa plume à la mère du premier otage américain décapité par Daech.

PAR PHILIPPE BLANCHET

"LES GARDIENS SONT ENTRÉS dans la cellule et ont menotté Jim. Ils l'ont cagoulé. [...] *Ils ont forcé Steven à l'accompagner. John aussi. Pour qu'ils regardent. Qu'ils souffrent. Il y avait eu des simulacres d'exécution avant. Peut-être en était-ce un autre. Il a dû être emmené dans les couloirs. Il a dû serrer les dents sous sa cagoule. Les gardiens ont dû le narguer. Il a dû ne pas vouloir se montrer faible. Penser à sa famille. Nous envoyer sa lumière. Murmurer des prières silencieuses. Ils ont dû le faire monter dans un pick-up. Tôt le matin. Direction le désert."*

Le 22 novembre 2012, le journaliste freelance américain James Foley est enlevé en Syrie par des membres de Daech. Sa détention, émaillée de violences et de tortures, durera une vingtaine de mois. Devant le refus de l'administration Obama de payer la rançon, ses geôliers, dont le noyau est constitué de trois djihadistes britanniques (surnommés "les Beatles" par les otages !), décident de l'exécuter. Le 19 août 2014, James Foley est égorgé, puis décapité du côté de Rakka. Ses assassins filment la scène et diffusent les images. Comme beaucoup, l'écrivain irlandais Colum McCann est horrifié. Mais une autre image – bien moins tragique – le bouleverse. Celle où l'on voit James Foley, dans un bunker, bien avant son enlèvement, en train de lire un de ses livres, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*.

Quelques mois plus tard, McCann contacte la mère du journaliste, Diane Foley, qui a entre-temps créé une fondation pour attirer l'attention sur la condition des otages. Il lui propose de l'aider à écrire un livre sur l'histoire de son fils. Devant l'absence de réponse, McCann laisse tomber. Et le temps passe. Six ans plus tard, Diane Foley apprend un peu par hasard que l'écrivain qu'appréciait tant son fils a tenté de la joindre. Elle lui propose de l'accompagner à l'audience d'une cour de Virginie qui doit à cette époque juger un des djihadistes, un de ces fameux trois "Beatles", Alexanda Kotey, impliqué dans le meurtre de son fils, et auquel elle est déterminée à faire face. De cette expérience naîtra un récit bouleversant, où l'auteur du *Chant du coyote* ou plus récemment d'*Apeirogon*, prête avec humilité sa voix (et sa plume) à une mère animée d'un courage et d'un humanisme sans faille. *American Mother* est l'histoire de ce douloureux face-à-face entre une mère profondément croyante et le bourreau de son fils, agissant paradoxalement au nom de la religion. *American Mother* est également, à travers l'évocation de la personnalité et de la carrière de James Foley, un lumineux hommage aux journalistes déployés partout dans le monde, sur les zones de combat. C'est aussi, au-delà du destin tragique de cet Américain dans les griffes de Daech, un livre sur tous les otages, victimes du fanatisme et du terrorisme. Un document exceptionnel, et plus que jamais incontournable, par les temps qui courent.



American Mother

AUTEURS Colum McCann avec Diane Foley

ÉDITIONS BELFOND

★★★★

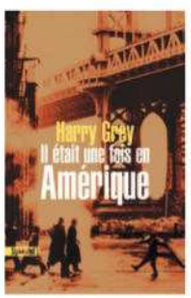
© ELIZABETH BROWN EAGLE

UNE NUIT AU MUSÉE

Avec cette dystopie, la jeune romancière américaine Jocelyn Nicol Johnson signe un roman sur le racisme et ses racines historiques.

Mon nom dans le noir
AUTEURE Jocelyn Nicole Johnson
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
★★★★

CHARLOTTESVILLE, Virginie, dans un futur proche. Des bandes de suprémacistes armés jusqu'aux dents, et braillant de lugubres *"On est chez nous"*, font régner la terreur dans les quartiers noirs de la ville. Pour leur échapper, un petit groupe de voisins de First Street, mené par une étudiante, Da'Naïsha, s'enfuit de la ville à bord d'un minibus, poursuivi par une horde de pick-up rugissants, et va se réfugier non loin de là, à Monticello, la plantation de Thomas Jefferson, aujourd'hui musée national. Dans les jours qui suivent, la petite communauté s'organise tant bien que mal dans ces lieux historiques où vivaient près de 600 esclaves, dont Sally Hemings, jeune maîtresse noire attitrée du troisième Président des États-Unis, mère de nombreux de ses enfants, et lointaine ancêtre de Da'Naïsha. Le futur imaginé par Jocelyn Nicole Johnson ressemble furieusement à ce qui se passe aujourd'hui, non seulement en Amérique, plus sensible que jamais aux coups de menton trumpistes, mais aussi de ce côté de l'Atlantique, où l'extrême droite prospère. Et cet aspect aussi troublant que flippant rend ce formidable premier roman jouant habilement avec l'histoire plus essentiel encore. Brillant. **P.B.**

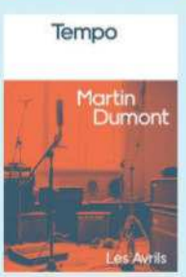


Il était une fois en Amérique
AUTEUR Harry Grey
ÉDITIONS SONATINE
★★★½

EN 1952 PARAÎT *THE HOODS*, qui retrace, dans les années 1920 et 1930, l'ascension, puis la chute, d'une bande de truands du Lower East Side menés par Noodles, dans un New York secoué par les rivalités entre gangs et par l'émergence du syndicat du crime. Cette autobiographie, écrite du fond d'une cellule de Sing Sing, est l'œuvre de Harry Grey, et a fait dès sa parution un carton aux États-Unis. Sergio Leone en est alors un fervent lecteur et rêve d'en titrer un film. Mais le projet mettra une éternité avant de se concrétiser. Bien des années après le succès du *Bon, la Brute et le Truand*, le réalisateur italien réalisera enfin, en 1984, en clôture de sa trilogie entamée avec *Il était une fois dans l'Ouest* et *Il était une fois la révolution*, le monumental *Il était une fois en Amérique* (dont le projet a été mis en chantier plus de dix ans auparavant !). Le scénario du film, libre adaptation du récit de Harry Grey, est confié en partie à l'auteur de polars, Stuart Kaminsky, et est suivi d'une novélisation du long-métrage. Mais la version originale de *The Hoods*, fébrile, nerveuse, violente et passionnante, restera inédite en France. Jusqu'à aujourd'hui... **P.B.**

LES RÉPÉTITIONS DANS UNE CAVE ENCOMBRÉE, puis dans la salle de musique du lycée, les premières compos originales, les premiers concerts... Félix et ses potes ont connu un début de notoriété, signé sur un label, enregistré un album, écumé les scènes de l'Hexagone avant que tout parte en vrille, que tout s'écroule soudain. Quelques années plus tard, en couple et père d'un bébé, le trentenaire refuse de baisser les bras, et se cramponne à sa Martin, en rêvant d'une carrière solo qui, depuis déjà un certain temps, ne fait que patauger... Dans un habile va-et-vient entre les tendres années rock'n'roll et le quotidien de jeune père de son héros, le romancier Martin Dumont (*Le Chien de Schrödinger, Tant qu'il reste des îles*) raconte, avec une grande justesse, une vieille histoire que beaucoup connaissent par cœur : celle de vieux rêves de jeunesse qui, dans le fracas d'une sono, n'en finissent pas de résonner, alors que le temps file, inexorablement, imposant de nouvelles réalités, un nouveau... tempo. **P.B.**

Tempo
AUTEUR Martin Dumont
ÉDITIONS LES AVRILS
★★★

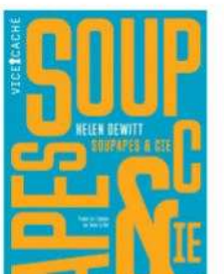


Un ballet de lépreux
AUTEUR Leonard Cohen
ÉDITIONS SEUIL
★★★½

UN CÉLIBATAIRE, dans un meublé exigu de Montréal, et recevant la visite de Marylin (souvent pour faire l'amour), voit débarquer un grand-père qu'il n'avait jamais vu et qui s'avère pour le moins envahissant... Les biographes de Leonard Cohen ont longtemps considéré *The Favorite Game* comme son premier roman, malgré les dénégations de l'auteur, évoquant l'existence d'une œuvre antérieure. *Un ballet de lépreux*, bref roman sombre et pervers, écrit en 1956-1957, et la quinzaine de nouvelles qui complètent cet ouvrage inédit, viennent aujourd'hui remettre les pendules à l'heure. **P.B.**

APRÈS AVOIR ÉCHOUÉ à vendre des aspirateurs, Joe a une idée de génie : lutter contre le harcèlement sexuel en entreprise en permettant aux cadres d'assouvir leur libido sur place. Grâce à un procédé installé dans les toilettes pour handicapés de la boîte, des employées offrent – contre rémunération – la partie inférieure de leur corps à leurs collègues mâles, tout en gardant leur anonymat. Avec ce roman frisant l'absurde, paru aux États-Unis il y a plus de dix ans, Helen DeWitt déroule, sur un ton ironiquement très marketing, une hilarante satire aux allures de fable sur l'entreprise, le sexe, et... les Américains. **P.B.**

Soupapes & Cie
AUTEURE Helen DeWitt
ÉDITIONS LE CHERCHE MIDI
★★★½



© BILLY HUNT

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Sandra Hüller dans le rôle d'Hedwig Höss, glaçante épouse du commandant d'Auschwitz.

Cinéma

POUR L'HISTOIRE

Suivant pas à pas et l'œil froid la vie de famille du commandant d'Auschwitz, le cinéaste britannique signe un très grand film, dont l'acuité formelle sert un propos nécessaire.

PAR SOPHIE ROSEMONT

C'EST UNE MAISON COLLÉE À AUSCHWITZ. Celle de son commandant, Rudolf Höss, l'un des exécutants les plus zélés de la Shoah. Incarné par l'excellent Christian Friedel, il vit entouré de ses enfants et de son jardin, doté d'une vue imprenable sur les cheminées génocidaires. Et puis il y a sa femme, Hedwig, jouée par la glaçante Sandra Hüller – qu'on a déjà saluée dans *Anatomie d'une chute*. Ravie de faire partie du gratin nazi, d'avoir un si joli jardin dont les engrais sont fournis par l'activité voisine, celle-ci sait d'où vient le manteau de fourrure qui lui permet de se pavaner devant le miroir, se vante d'être surnommée *"la reine d'Auschwitz"* et menace ses domestiques des horreurs de Birkenau.

"Il n'y avait plus aucune normalité à laquelle retourner", écrivait Martin Amis dans son roman, *La Zone d'intérêt*. Racontant les marivaudages répugnants de nazis dans l'univers concentrationnaire, il offre son titre, qui désignait le périmètre de 40 kilomètres carrés entourant la ville polonaise d'Oświęcim, au troisième long-métrage de Jonathan Glazer – lequel n'en garde qu'une base narrative. Martin Amis est mort d'un cancer le jour de sa projection au Festival de Cannes, qui a récompensé d'un Grand Prix cette adaptation.

Jamais on a filmé Auschwitz ainsi, puisqu'on ne le voit pas – sauf dans sa fonction muséale. Respectant le dogme de Claude Lanzmann, selon lequel on ne peut témoigner de la Shoah autrement que par un langage documentaire, jamais la caméra ne s'introduit à l'intérieur du camp. Dans la résidence Höss (reconstituée à 180 mètres de son emplacement réel), au contraire, c'est "Loft Story" : chaque pièce est dotée d'une caméra fixe, souvent cachée, captant le moindre mouvement des acteurs déambulant durant de longues prises, dirigées à distance par un Glazer enfermé dans… un bunker ! Pas d'angles morts, peu de plans resserrés, des raccords épatants. Un espace-temps dont l'indicible horreur latérale se fait entendre, grâce à l'effarant travail sur le son de la musicienne Mica Levi : rails grinçants, coups, tirs, cris des SS, mécanique des fours ? Ce vacarme effroyablement constant est sourd, ignoré par la famille Höss. Pourtant, on sentirait presque l'odeur des crématoires. Invisibles comme ils l'étaient pour les SS, les assassinés hantent ce lieu doté de grands intérêts économiques, comme le martèlent les réunions des KZ-Kommandant auxquelles assiste Höss.

La Zone d'intérêt

SORTIE	31 JANVIER
RÉALISATION	Jonathan Glazer
CASTING	Sandra Hüller, Christian Friedel

★★★★

On connaissait les clips de Glazer, de "Karma Police" de Radiohead à "Treat Me Like Your Mother" des Dead Weather, et ses longs-métrages à l'esthétique de plus en plus radicale : *Sexy Beast*, *Birth* et *Under the Skin*, le rôle le plus étrange de Scarlett Johansson. Avec *La Zone d'intérêt*, excluant la moindre manifestation pathétique, il affirme une dextérité formelle clinique, aussi déroutante que fascinante, d'un réalisme parfois hanté de la poésie d'un déporté, entrecoupé de séquences en négatif où l'on suit les sorties nocturnes d'une jeune résistante. *"Les oubliettes n'existent pas*, écrivait Hannah Arendt dans *Eichmann à Jérusalem. Il restera toujours un survivant pour raconter l'histoire."* Ou des artistes tels que Glazer, dont le devoir de mémoire devient un chef-d'œuvre filmique nous rappelant la banalité du mal. ®

© DR

NEIGE ÉTERNELLE

Fargo

DIFFUSION : CANAL+ (À PARTIR DU 18 JANVIER)
CRÉATION : Noah Hawley
CASTING : Juno Temple, Jon Hamm, Jennifer Jason Leigh, Joe Keery...

★★★★

C'EST DONC REPARTI POUR UN TOUR, à grands coups de "*Ceci est une histoire vraie*", running gag immuable à l'entame de chaque épisode pour tenter de nous faire passer la pilule d'une intrigue volontairement exagérée, à moins que ne s'exprime chez nous le besoin de croire - et donc nous rassurer - qu'un tel enchaînement des événements, jouissifs d'invraisemblance par ailleurs, ne puisse pas être possible ni probable. Acerbe et échevelée (rien que pour les quinze premières minutes effrénées de l'épisode 4, on re-signe tout de suite !), lugubre et flamboyante à la fois, cette saison 5 de la franchise, dont Noah Hawley tient toujours les commandes sous le regard avisé des frères Coen une fois de plus producteurs exécutifs, nous saisit d'emblée sans jamais vouloir nous lâcher. Violences conjugales, endettement des ménages, justice et respect de la loi à géométrie variable, conservatisme exacerbé, omniprésence des armes à feu : tout ce qui semble gangrener l'Amérique est passé en revue, nous explose au visage. Dans des rôles taillés à la hache, le trio principal Temple-Hamm-Jason Leigh y met tout son cœur, voire sa sueur, pour nous donner toujours aussi peu envie d'aller traîner sur les routes du Minnesota ou du Dakota du Nord...

XAVIER BONNET

La remarquable Juno Temple.

Bryce Dallas Howard et Sam Rockwell.

RIRE ET LAISSER COURIR

TOURNER EN DÉRISION les films d'espionnage est devenu courant et il faut désormais une sacrée dose de "croquignolesque" pour rendre l'initiative convaincante. Manifestement, Matthew Vaughn et son scénariste Jason Fuchs ont été mis en parfum avant de s'attaquer à l'écriture de cette étonnante... pièce montante, souvent caricaturale à souhait, et où vont se croiser une auteure de romans d'espionnage dont les pages vont soudain dépasser bon nombre de réalités, des justiciers plus vrais - ou faux - que nature (Henry Cavill d'un côté, Sam Rockwell de l'autre), un "cerveau" gentiment déjanté (Samuel L. Jackson), des méchants prêts à tout pour contrarier les précédents (Bryan Cranston, Dua Lipa le temps d'une dizaine de minutes relevées) et jusqu'à un chat, Alfie ("interprété" par le propre félin de Madame Vaughn, à savoir Claudia Schiffer), dont notre écrivaine ne se résout jamais à se séparer. Courses-poursuites, ralentis exacerbés, explosions en tous sens, bourre-pifs généreux, *Argylle* frise souvent le n'importe quoi, mais c'est précisément ce qui en fait la sève, à déguster tel un plaisir coupable... dont on se refuserait à avoir honte la moindre seconde !

X.B.

Argylle

SORTIE : 31 JANVIER
RÉALISATION : Matthew Vaughn
CASTING : Bryce Dallas Howard, Sam Rockwell, Henry Cavill...

★★★½

GAY SAVOIR

Fellow Travelers

DIFFUSION : CANAL+ (À PARTIR DU 18 JANVIER)
CRÉATION : Ron Nyswaner
CASTING : Matt Bomer, Jonathan Bailey, Jelani Alladin, Allison Williams...

★★★½

LE ROMAN DE Thomas Mallon avait fait sensation, l'adaptation qui en est proposée à travers cette série de huit épisodes s'y entend pour marquer les esprits. Par son thème évidemment, l'homosexualité dans l'Amérique des années 1950 à 1980, du maccarthysme la considérant comme aussi nécessaire à combattre que le communisme, au sida et les nombreuses victimes qui n'y survivront pas dans l'indifférence générale. Mais c'est surtout par la manière choisie pour développer son sujet, le décortiquer, que *Fellow Travelers* se démarque et emporte l'adhésion, tour à tour au "cœur de l'action" (les arcanes de l'administration à Washington) et dans l'intimité de ses protagonistes, de leurs contradictions et contrariétés à vivre leurs sentiments et leurs pulsions (les scènes de sexe ne manquent pas, au réalisme cru). D'une époque à l'autre, quand elles ne se télescopent pas, la série enchaîne exubérance haletante et cruautés aussi bien collectives qu'individuelles, s'appuyant sur une mise en scène soigneuse et un duo d'acteurs principaux purement époustouflants dans leur partition mêlant embrasements et trahisons, et aux registres aussi éloignés que complémentaires.

X.B.

Matt Bomer et Jonathan Bailey.

© 2023 MGM TELEVISION ENTERTAINMENT INC. AND FX PRODUCTIONS, LLC. - PETERMOUNTAIN/UNIVERSALPICTURES-
2023 FREMANTLE MEDIA NORTH AMERICA, INC. AND SHOWTIME NETWORKS INC. - DR

Andrew Scott joue le rôle d'Adam.

Sans jamais nous connaître

SORTIE : 14 FÉVRIER
RÉALISATION : Andrew Haigh
CASTING : Andrew Scott, Paul Mescal, Claire Foy, Jamie Bell...

★★½

L'OVNI DU MOIS

La mort leur va si bien

INFO

POINT FORT DU FILM, UNE BO QUEER ET EIGHTIES, DES PET SHOP BOYS À FRANKIE GOES TO HOLLYWOOD, DONT LE "POWER OF LOVE" RESTE OBSÉDANT.

FILM DE FANTÔMES ? ROMANCE GAY ? *Sans jamais nous connaître* ne choisit pas, et c'est tout l'intérêt du nouveau film d'Andrew Haigh (*La Route sauvage, 45 Years*), inspiré du roman de Taichi Yamada, *Présences d'un été,* et doté d'un impeccable casting. Dans le rôle d'Adam, Andrew Scott, vu dans une tripotée de films et séries britanniques, dont *Fleabag* et *Normal People*, où il a croisé Paul Mescal, ici présent, fleuron du *Gladiator 2* de Ridley Scott à venir. Adam vit dans une tour sous-peuplée de la City londonienne et, tandis que son voisin vient toquer à sa porte, bouteille à la main, pour le séduire, il s'offre des virées dans la maison banlieusarde de son enfance pour retrouver ses parents (Claire Foy et Jamie Bell, formidables). Sauf qu'ils sont morts dans un accident de voiture il y a très longtemps... Un étrange récit qui mêle trépassés et vivants avec subtilité.

S.R.

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Super-trend

Falco Zarah
Fabriquées en France, ces bottes de moto ne font aucun compromis sur la sécurité et le style des motardes. Outre leur tige en cuir synthétique, elles bénéficient d'une semelle à plateforme caoutchouc antidérapante et d'une membrane étanche et respirante.
179,90 €

Le Slip Français Vichy Minéral
Ces pantoufles garderont les pieds de tous les frileux au chaud, avec une couche extérieure 100 % coton et intérieure 100 % laine. On aimerait (presque) que l'hiver se prolonge. **60 €**

The North Face Ripstop Nuptse Jacket
Cette veste est composée en partie de Ripstop, un tissu ultrarésistant utilisé pour la confection des uniformes militaires. Les fils sont tissés avec une trame très serrée, et des fils plus épais de renfort sont entrelacés à intervalles réguliers pour empêcher la propagation d'une déchirure. **400 €**

Hi-gadget

Volkswagen ID.7
Jusqu'à 620 km d'autonomie

Pour sa première berline 100 % électrique, Volkswagen adopte les codes du premium. Finitions et prestations font un bond en avant, tout comme l'autonomie annoncée de plus de 600 km. Longue de 4,96 m, l'ID.7 bénéficie d'un rayon de braquage étonnant. Elle embarque un nouveau moteur électrique plus coupleux (545 Nm), qui développe 286 ch, associé à une batterie de 77 kWh. Une version S de 86 kWh sera proposée par la suite, avec une autonomie annoncée de 700 km. Confortable et spacieuse, l'ID.7 profite de sièges massants et thermorégulés invitant au voyage. L'infodivertissement repose sur un grand écran central, mais l'interface reste compliquée, sans parler de l'assistant vocal qui se réveille de manière intempestive. Les accélérations sont linéaires au regard de sa masse (2172 kg), mais l'ID.7 sait se montrer agile dans les enchaînements de virages. Nous avons relevé une consommation de 19 kWh/100 km avec des températures peu clémentes. Difficile d'atteindre l'autonomie annoncée dans ces conditions, mais une pause de 28 min. permet de retrouver 80 % de la capacité de la batterie. **À partir de 62 650 €**

Lexus LBX
La plus compacte des Lexus

Reposant sur la même plateforme que la Toyota Yaris Cross, la Lexus LBX est un petit SUV urbain dont le design rappelle la smart #1 plutôt que les lignes tranchantes des autres modèles de la marque premium. Il en va de même à bord avec une présentation plutôt réussie et très fonctionnelle. Mention spéciale pour l'écran central de 12,3 pouces avec son interface facile à appréhender, et les boutons physiques dédiés aux commandes de climatisation. Bien insonorisée, la Lexus LBX peut embarquer un système audio Mark Levinson avec 13 haut-parleurs pour profiter de la playlist de *Rolling Stone*. En revanche, l'accès aux places arrière est compliqué, mais un adulte de moins d'1,75 m sera bien installé. Avec son 3-cylindres de 1.5 l qui développe 136 chevaux, et le 0 à 100 en 9,2 s, on aurait aimé un surplus de puissance, d'autant que la suspension est plutôt typée sport. En contrepartie, la consommation est étonnante et particulièrement raisonnable avec seulement 5,2 l/100 km, malgré une conduite très dynamique lors de notre essai. Détail rare sur le segment du SUV urbain, la LBX est aussi disponible en 4 roues motrices. **À partir de 34 300 €**

© DR

Quoi de neuf?

De l'audio à la TV en passant par la téléphonie, les objets connectés et l'informatique. Voici notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.

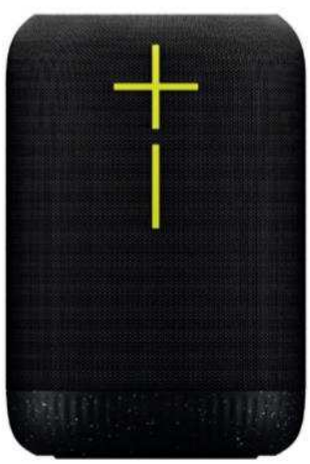
Xiaomi 13T Pro
Un grand écran compatible Dolby Vision, un processeur fort capable et un appareil photo 50 Mpixels signé Leica, avec trois focales de 15 à 50 mm, également capable de filmer en 8K. Tels sont les caractéristiques de ce smartphone, qui affiche un prix plus contenu que ses concurrents.
À partir de 649,90 €

Devialet Gemini II
Plus petits, les Gemini II assurent toutefois toujours des prestations de premier plan, avec une restitution neutre. L'application mobile offre aussi un égaliseur et la possibilité de personnaliser les commandes tactiles sur les écouteurs. **399 €**

JVC HA-NP50T
Posés sur l'oreille, sans obstruer le canal auditif, ces écouteurs se veulent à la fois discrets et confortables. Résistants aux projections d'eau, ils offrent un maintien sécurisé et assurent jusqu'à 38 h de musique loin d'une prise.
129,99 €

Sony SRS-XE300
Un design atypique et moult fonctionnalités, dont la possibilité de chaîner jusqu'à 100 enceintes compatibles, des commandes gestuelles et des effets de réverbération ou d'écho pour jouer au DJ. **179 €**

Ultimate Ears Epicboom
Robuste, cette enceinte délivre une puissance généreuse et s'accompagne d'une application mobile très complète pour personnaliser le son. Le tout avec une autonomie suffisante pour une journée en musique. **379,99 €**



Asus Zenbook 14 Oled UX3405
Fin et léger (1,2 kg) cet ultraportable s'articule autour d'un écran Oled de 14 pouces. Sous le capot, le processeur Intel Core Ultra 9 mise sur l'IA pour optimiser les performances et l'autonomie de la batterie. **À partir de 999 €**

© DR

Hot gadget

Harman Kardon Onyx Studio 8
La plus stylée des enceintes Bluetooth

L'une des enceintes Bluetooth les plus originales s'offre une mise à jour mineure. Désormais fabriquée en plastique et fils de polyester recyclés, elle conserve son élégant arceau en aluminium anodisé, qui fait office de support et de poignée. Elle profite aussi d'un système de calibration automatique et d'un kit mains libres, mais ce dernier impose de rester à proximité pour une bonne captation de la voix. Toujours aussi douée pour diffuser de la musique, la Studio 8 se caractérise par une restitution très équilibrée, avec juste ce qu'il faut de graves. Dommage qu'elle ne soit pas assortie d'une application mobile pour ajuster le son à son goût, ou de la fonction Apple AirPlay.
299,99 €

Samsung Galaxy Buds FE
La réduction de bruit pour tous

Les Galaxy Buds FE proposent le réducteur actif du bruit à portée de toutes les bourses ou presque. Chacun des petits écouteurs est doté de commandes tactiles, mais le contrôle du volume manque à l'appel. Multipoints, il est possible de les connecter à deux appareils simultanément, ce qui est plutôt pratique. Et la qualité audio est au rendez-vous, avec un égaliseur qui permettra, au besoin, d'atténuer la suraccentuation dans les graves entre 50 et 100 Hz. La distorsion est par ailleurs contenue, tout comme la latence en Bluetooth. Et pour ne rien gâcher, une isolation active très satisfaisante à ce niveau de prix.
99,99 €

Black Thought

Le MC des Roots nous parle de ses mémoires, de l'art et de la perte.

Dans vos mémoires, vous avez écrit que vous étiez *"un gamin introverti"*. Vous décririez-vous de la même façon aujourd'hui ?
Oui, complètement. C'est un don et une malédiction. Grâce à cette introversion, une pause se crée, et c'est en son sein que se forment les idées, que l'imagination arrive. Si j'avais toujours ce stimulus externe qui consiste à interagir avec les gens, je ne pense pas que je serais un tel penseur, ni que je serais autant en accord avec moi-même. Mais le mauvais côté, c'est que cela se fait aux dépens de l'aspect social.

Son nouvel album, *The Upcycled Self*, est déjà disponible.

On pourrait croire qu'une personne aussi à l'aise que vous au micro adorerait bavarder.
Je ne suis pas à l'aise devant les gens, ni pour me confier au monde, mais j'en comprends la nécessité. C'est un moyen pour atteindre un but.

Vous venez d'avoir 50 ans. Comment avez-vous fêté cela ?
Je suis parti presque une semaine avec ma femme. Je ne me souviens pas de la dernière fois où nous sommes partis aussi longtemps. Nous sommes allés au Mexique. C'était une très bonne façon de terminer un été de tournée intense, mais aussi les plus ou moins 140 jours d'incertitude pendant la grève des scénaristes et des acteurs. Et puis je suis revenu.

Sur votre album solo précédent, *Glorious Game*, vous sembliez être un artiste plus mature.
Absolument. Différent, plus mature, avec plus d'expérience, plus sage. Probablement un peu désabusé et plus réaliste. Blessé, usé, abîmé.

Que ressentez-vous lorsque vous interprétez des chansons plus anciennes des Roots ?
Les gens pensent peut-être que "You Got Me", "Silent Treatment" ou "The Hypnotic" s'inspirent de vraies expériences. Mais au fond, ces chansons étaient avant tout des scénarios audio, et j'ai simplement été capable de tisser ces histoires de telle sorte qu'on puisse s'y identifier… Je n'ai pas vraiment, avec elles, ce lien personnel que les gens imaginent que j'ai. Pour moi, c'est juste une chanson que j'ai écrite quand j'avais 18, 19 ou 20 ans.

L'année prochaine, il se sera écoulé dix ans depuis la sortie de votre dernier album avec les Roots. Pourquoi un si long temps ?
Cela ne paraît pas vraiment utile. Il y a peut-être une sorte d'aversion à l'idée de sortir de la musique en l'absence de Richard Nichols, qui était notre manager de longue date. *[Nichols est mort d'une leucémie en 2014, ndlr.]* Il y a beaucoup de musiques. On pourrait sortir un album demain s'il le fallait. La raison pour laquelle nous ne l'avons pas fait est clairement liée à une certaine anxiété. Il y a un blocage à l'idée de sortir de la musique sans notre cinquième Beatles, pour ainsi dire.

Vous avez aussi perdu deux camarades de groupe ces dernières années, Malik B. et le bassiste Leonard Hubbard. Comment avez-vous vécu cela ?
Cela vous fait mieux prendre conscience de là où vous vous situez dans votre vie. Que vais-je pouvoir faire du temps qui me reste ? Qu'ai-je considéré comme allant de soi ? On ressent un besoin différent de créer et de continuer à évoluer. Cela devient tellement plus important lorsque vous comprenez que beaucoup de gens qui ont commencé ce voyage avec vous ne seront pas là physiquement à l'arrivée.

Le hip-hop fête ses 50 ans cette année, comme vous. Êtes-vous toujours touché par la musique créée par les générations qui vous ont suivi ?
Je ne pense pas qu'elle soit faite pour moi, disons-le comme cela. Mais je sais l'apprécier. Le hip-hop a déjà conquis le monde. On parle de l'invention de la roue, du fil à couper le beurre et du feu, qui ont révolutionné l'humanité. Je pense que le hip-hop fait partie de ces choses. Je suis tellement reconnaissant.

SIMON VOZICK-LEVINSON

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

TER À TERRE PRESENT

THE INSPECTOR CLUZO

THE BASS PLAYER RECORDS

RUNNING A FAMILY FARM TOUR

PARIS TOUR 2024

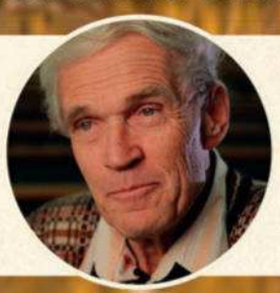
À LA MAROQUINERIE

28/02 PARIS (FR) / LA MAROQUINERIE / ELECTRIC SHOW ✪
29/02 PARIS (FR) / LA MAROQUINERIE / ELECTRIC SHOW ✪
01/03 PARIS (FR) / LA MAROQUINERIE / UNPLUGGED SHOW ✪
SOLD OUT 02/03 PARIS (FR) / LA MAROQUINERIE / ELECTRIC SHOW

✪ 1ère PARTIE **PROFESSEUR MARC DUFUMIER**

SENSIBILISATION À L'AGRO-ÉCOLOGIE

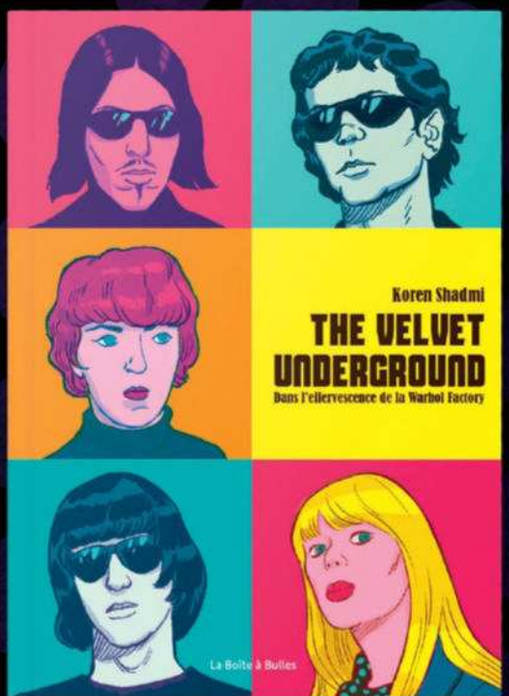
Agronome et enseignant-chercheur français, Marc Dufumier est spécialiste des systèmes agraires et de leur évolution.



LA MAROQUINERIE

TICKETS : WWW.THEINSPECTORCLUZO.COM

ARTWORK - ARNAUD LACOSTE 2022 - TOUTATIS 2023 - CREDITS PHOTO : CYRILLE VIAL



Koren Shadmi

THE VELVET UNDERGROUND

Dans l'effervescence de la Warhol Factory

"(Re)découvrez les dessous de la légende."
Rolling Stone

" Un chef-d'œuvre."
Newsweek

La Boîte à Bulles